BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
RACC
DE MARINIS
A
385
NAPOLI

Digitized by Google

Digitized by Google

ŒUVRES

PHILOSOPHIQUES

DE

M. D. HUME.

TOME PREMIER.

Digitized by Google

Digitized by Google

ŒUVRES

PHILOSOPHIQUES

DE

M. D. HUME,

TRADUITES DE L'ANGLOIS.

TOME PREMIER,

CONTENANT

Les huit premiers Essais sur l'Entendement Humain.

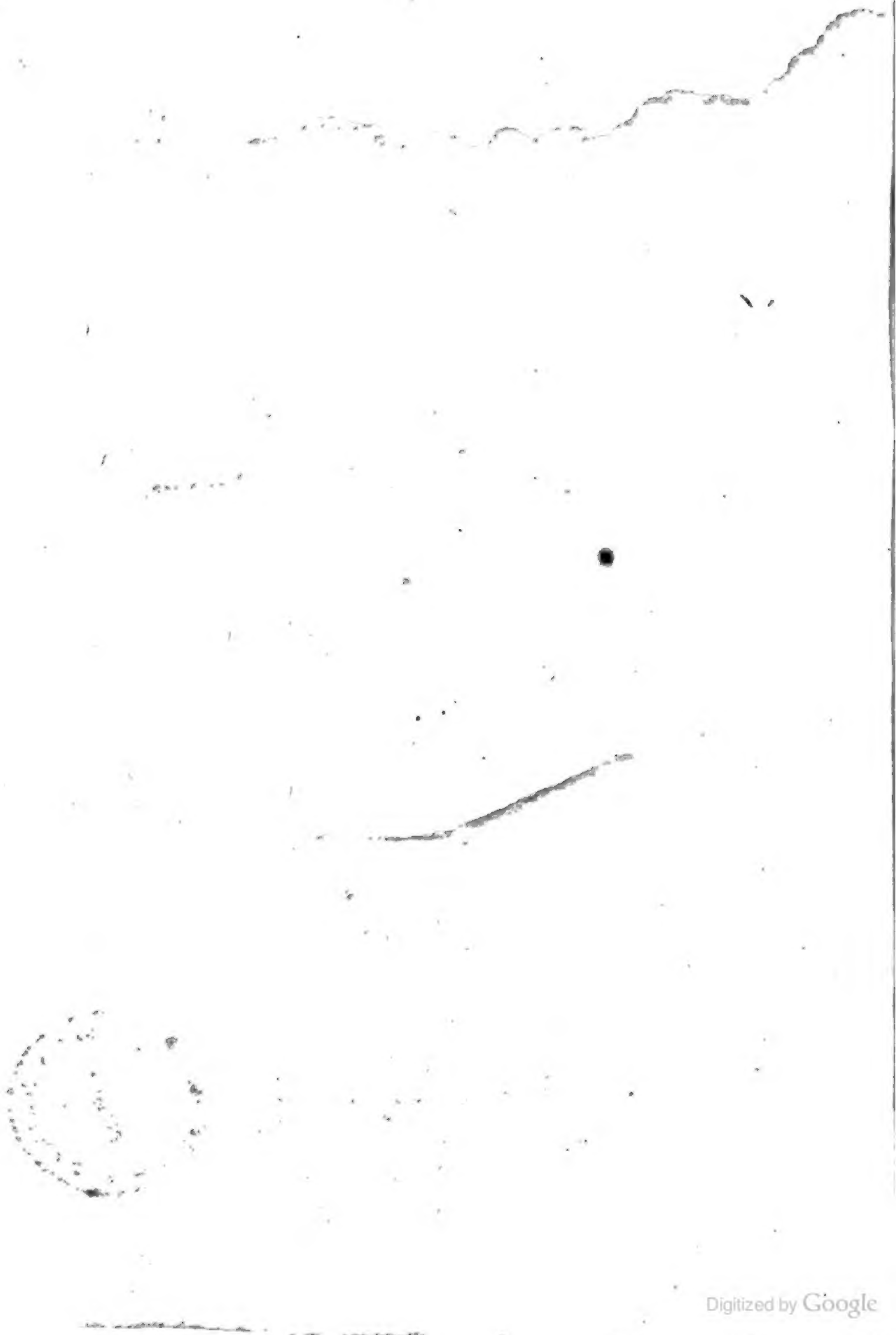
NOUVELLE ÉDITION.

A LONDRES,

1788.

Biblioteca Nazionale V. E. III Napoli

Digitized by Google



Digitized by Google

PRÉFACE
DE L'ÉDITEUR.

Les Philoſophes, & ſur-tout ceux qui aiment mieux à paroître tels qu'à l'être en effet, ſe ſont trouvés dans deux conjonctures bien embarraſſantes pour eux, & qui, bien que diamétralement oppoſées l'une à l'autre, ne laiſſent pas d'avoir une très-grande conformité, & de produire à-peu-près les mêmes effets. La premiere de ces conjonctures, c'eſt l'origine même de la Philoſophie, ce ſont ces tems antérieurs à toutes les Sciences, à toutes les obſervations, à toutes les découvertes, où l'homme, placé au milieu de cet Univers, environné des merveilles innombrables qu'offre le ſpectacle de la nature, étoit dans l'ignorance des cauſes qu'on regarde aujourd'hui comme les plus ſimples & les plus manifeſtes, & ne

Digitized by Google

pouvoit eſpérer de s'inſtruire qu'à la longue, & par des ſiecles entiers conſacrés à l'examen des objets qu'il vouloit connoître. Mais les premiers Philoſophes ne prirent point un parti auſſi ſage ; ils voulurent expliquer, décider, rendre raiſon des phénomenes ; ils oſerent même percer le voile de la nature, pour parvenir juſqu'aux premiers élémens, ou pour remonter juſqu'à la formation primitive de ce grand Tout dont nous faiſons partie. Ces efforts prématurés ne produiſirent que des chimeres. Toute l'hiſtoire de la Philoſophie ancienne n'eſt guere qu'un tiſſu d'erreurs, un amas d'abſurdités Quelques lueurs ſe faiſoient jour de tems en tems à travers ces ténebres, mais elles ne ſuffiſoient pas pour les diſſiper, & pour montrer à l'Homme une route sûre qui le conduisît à la vérité. On ſeroit étonné de l'audace du Dogmatiſme, ſi l'on ne connoiſſoit juſqu'où peut aller l'orgueil humain, lorſque l'ignorance & la crédulité lui laiſſent le champ libre.

Digitized by Google

Les tems auxquels nous ſommes parvenus, offrent la ſeconde conjoncture dont je veux parler. Ces ſiecles favorables aux obſervations, aux expériences, à l'intuition, ſi je puis m'exprimer ainſi, de la nature même, ſont arrivés. Les Philoſophes ont vu de nouvelles régions s'offrir à leurs regards; ils ont meſuré l'étendue des cieux, ſondé les abîmes de la terre & de la mer; ils ont apperçu des objets que leur extrême petiteſſe ſembloit devoir leur dérober pour jamais, & bien qu'ils ſoient encore fort éloignés de pouvoir former un ſyſtême complet, où tous les phénomenes ſoient liés entr'eux, & ramenés à leurs premieres cauſes, cependant, ils en ſavent aſſez pour ſe féliciter & de l'étendue & de la certitude de leurs connoiſſances, pour s'occuper à les perfectionner de plus en plus par des voies qui demeurent conſtamment ouvertes, en un mot, pour poſer des limites aſſez exactes, non-ſeulement entre ce que nous connoiſſons & ce que nous ignorons,

mais même entre ce qui eſt encore acceſſible aux efforts de l'eſprit humain, & ce qui ſurpaſſe ſa portée. En voilà, ſans contredit plus qu'il n'en faut pour contenter des hommes ſages, des eſprits judicieux; ils peuvent & doivent s'eſtimer infiniment redevables à la bonne providence de ce qu'elle les a placés dans cette époque, ſi lumineuſe au prix de celle que nous lui avons comparée.

Cependant, il demeure vrai que, par rapport aux effets, ces deux époques ſe reſſemblent beaucoup: & voici comment. Les anciens Philoſophes, ne ſachant encore que dire, & ne voulant pas confeſſer leur ignorance, débitoient toutes les extravagances qui naiſſoient dans leur cerveau; & leurs ſyſtêmes, qu'ils bâtiſſoient auſſi aiſément que les enfans font des châteaux de cartes, avoient la même conſiſtance & la même durée. Les Philoſophes modernes, au contraire, ne ſavent plus que dire; ils arrivent trop tard: depuis *Deſcartes* juſqu'à eux, on a enlevé tout ce

qu'ils auroient pu eſpérer de s'approprier; on a combiné de toutes les façons tout ce qui s'offre à l'eſprit de raiſonnable, ou même de ſpécieux, ſur Dieu, ſur le monde, ſur l'ame, ſur le corps, &c.; il ne leur reſteroit qu'à répéter les mêmes choſes, ce qui répugne à leur orgueil, ou à prendre la route pénible de l'obſervation, dont leur pareſſe ne s'accommode pas. Dans cette ſituation déſeſpérante pour eux, ils conſervent une double reſſource. La premiere, c'eſt de dogmatiſer de nouveau, de faire des hypothèſes arbitraires, & à la faveur d'un ſtyle éblouiſſant, ou d'un ton impoſant, de chercher à ſe faire des partiſans, ou du moins, ce qui eſt le principal objet de la plupart, à s'acquérir de la réputation. Mais le degré de lumiere qui regne dans la République des Lettres ne permet pas d'aller fort loin dans cette route : *Deſcartes* lui-même, qui rendoit cette lumiere au genre humain, & qui rompoit la glace, échoua dans l'entrepriſe de conſtruire le monde, & de former

l'Homme à ſon gré. Qu'on juge ſi nos Architectes modernes trouveront un terrain plus aſſuré ſur lequel ils puiſſent bâtir; s'ils rencontreront les eſprits mieux diſpoſés à prêter à leurs édifices la réalité dont ils ſont ſi viſiblement deſtitués. Il n'y a donc plus qu'une reſſource; & l'on s'y jette à corps perdu : c'eſt de prendre occaſion des écarts & des excès du Dogmatiſme, tant ancien que moderne, pour ramener les écarts & les excès du Pyrrhoniſme; c'eſt de conclure, de l'ignorance où nous ſommes demeurés à certains égards, à l'ignorance univerſelle, des erreurs qu'admettent & que propoſent même tous les jours avec confiance des gens qui ſe donnent pour les premiers Philoſophes du ſiecle, à l'impuiſſance abſolue où nous nous trouvons de produire autre choſe que des erreurs, ou du moins d'aſſigner les caracteres qui diſtinguent l'erreur de la vérité.

Voilà la carriere dans laquelle ſont entrés pluſieurs Écrivains diſtingués de nos

Digitized by Google

jours; voilà la gloire à laquelle ils aſpirent. Ils entaſſent objections ſur objections contre les vérités les plus généralement reconnues; ils ſement par-tout le doute & l'incertitude, & mourroient contens ſi, comme d'autres Samſon, ils pouvoient s'enſévelir, eux & leurs concitoyens, ſous les ruines de cet Univers. Ordre, beauté, régularité, enchaînement, proportions, fins, plan, ſageſſe; ſont autant d'idées pour leſquelles ils ont une averſion décidée, & dont ils voudroient effacer juſqu'à la moindre trace. Les Dieux d'Epicure leur ſuffiſent: ils ne veulent point d'un Être qui tienne les rênes du Gouvernement du Monde, parce que ſon Empire les gêneroit; ils cherchent à détruire la Providence & la Religion, le reſpect & le culte, l'amour & la confiance, tous ces ſentimens qui ſont le bonheur & la gloire de la Créature raiſonnable. Que penſer de ſemblables attentats! Eſt-ce donc-là le fruit des ſciences? Eſt-ce à cette précieuſe découverte qu'elles devoient

Digitized by Google

nous conduire ? Nos yeux n'ont-ils paru s'ouvrir que pour ſe fermer ſans retour ? Ah ! plutôt fuſſions-nous pour jamais demeurés dans le gouffre du néant !

Graces à Dieu, les choſes n'en ſont pas à ce terme. La vérité a des défenſeurs & des vengeurs. A force de donner dans des extrémités inſenſées & odieuſes, les ennemis de la bonne cauſe ont gâté la leur ; ils ſe ſont fait connoître ſous un point de vue qui eſt la meilleure réfutation de leur doctrine, le plus excellent préſervatif contre leur ſéduction. Ils ne peuvent plus, ni réveiller l'attention, ni piquer la curioſité. Ils ont à leur tour tout dit ; le mot de *Ciceron*, ſur les Philoſophes qui l'avoient précédé, ſe retrouve vrai des prétendus Philoſophes de nos jours ; c'eſt qu'il n'y a aucune abſurdité qui ne leur ſoit venue dans l'eſprit, & dont ils n'aient enrichi leurs productions. Ainſi, l'on peut dire qu'il n'y a plus de livre dangereux. Celui qui pourroit paſſer pour l'être le plus, le ſera certainement le moins, parce qu'étant

Digitized by Google

ſans doute celui où l'on outre à l'excès les paradoxes, il devient d'autant plus facile de découvrir la témérité des aſſertions & la turpitude des principes qui y regnent. On pourroit, je crois, en augurer que le retour du bon ſens & de la décence n'eſt pas éloigné; car, les hommes ont un fonds naturel de raiſon qui peut être altéré par quelques illuſions, mais qui ſe révolte quand on le heurte trop de front. De-là ſont venues, dans tous les tems, les reſtaurations & les réformations qui ont renouvellé la face des ſciences & des mœurs. Nos eſprits-forts triomphent d'avoir rompu toute barriere, de s'être acquis la douce prérogative de la licence, le merveilleux droit de l'impunité; mais ce triomphe eſt l'avant coureur le plus aſſuré de leur ruine.

Ces conſidérations ont ſurmonté la répugnance qu'on avoit d'abord eue à faire paroître en françois les *Eſſais Philoſophiques* de M. *Hume*. Le fonds général de Pyrrhoniſme qui y regne, & le peu de

Digitized by Google

ménagement avec lequel les vérités fondamentales de la Religion, tant naturelle que révélée, y ſont attaquées, ſembloient engager à dérober plutôt qu'à répandre la connoiſſance de cet ouvrage. Mais on s'eſt apperçu depuis long tems que les livres de ce genre n'ont fait tant de fortune, & n'ont même cauſé tant de dommage, que par cet air de réſerve & ces précautions dont on uſe pour empêcher qu'ils ne tombent entre les mains de tout le monde. La curioſité, cette paſſion ſi naturelle & ſi forte, eſt piquée, irritée; on lit avec empreſſement, avec attention, un livre qu'on a eu de la peine à ſe procurer : imbu de l'idée qu'il eſt dangereux, c'eſt-à-dire, que les raiſonnemens en ſont forts & concluans, on ſe prête à cette ſuppoſition; on admire, on adopte, on retient des choſes qui, miſes au grand jour, & examinées ſans prévention, ne pourroient que faire pitié. D'ailleurs, le livre de M. *Hume* exiſte déja dans ſa langue originale, langue vulgaire, & qu'une

Digitized by Google

infinité de perſonnes entendent; de ſorte que cette traduction n'ajoute pas beaucoup à la facilité qu'on avoit à s'inſtruire de ſes opinions, que pluſieurs Journaux ont auſſi fait connoître par des extraits fort étendus.

M. *Hume* eſt un Philoſophe vivant que nous ne nous attacherons point à caractériſer ici, tout Lecteur intelligent pouvant aiſément le faire lui-même d'après la lecture de ſes ouvrages. Il a écrit en divers genres, & s'eſt acquis de la célébrité dans tous. Ses eſſais ſur des matieres politiques ont eu un grand ſuccès; & la belle traduction qu'en a donné M. l'Abbé *le Blanc*, y a beaucoup contribué. Il publie actuellement une Hiſtoire d'Angleterre, où paroît régner une prévention & une partialité que les loix de ce genre d'écrire interdiſent. Quant à ſes *Eſſais Philoſophiqnes*, ils ont fait, comme ils le devoient, beaucoup de bruit en Angleterre, quoique cette Iſle ſoit un terroir fecond en ſemblables fruits. Il n'y a qu'à parcourir tous les

Digitized by Google

volumes de l'excellent Journal de M. *Maty*, pour ſe mettre au fait de la plupart des réponſes & des réfutations qu'on y a oppoſées. Les *Mélanges Littéraires*, imprimés à *Berlin* en 1756, donnerent des extraits étendus, & fort bien faits, de ces *Eſſais*. Il en a paru depuis une traduction allemande, à laquelle M. le Profeſſeur *Sulzer* a joint des remarques à la fin de chaque Eſſai, où il diſcute les principes de M. *Hume*, & en porte ſon jugement avec beaucoup de ſolidité. L'Auteur de la *Bibliotheque Germanique* a donné cinq longs extraits de cette édition allemande, où il a fait entrer ce qu'il y avoit d'eſſentiel dans les Extraits des *Mélanges Littéraires*, & dans les Remarques de M. *Sulzer*. Ceux qui voudront recourir à ces ſources y trouveront d'avance de quoi ſe prémunir contre les ſophiſmes du Philoſophe Anglois.

Ainſi, l'on s'eſt cru diſpenſé d'accompagner cette traduction d'un antidote auſſi complet qu'il auroit été aiſé de le fournir.

L'Editeur (*) s'eſt contenté ſeulement de mettre, ſous divers endroits des derniers Eſſais qui ſont les plus ſcabreux, quelques notes abrégées où l'on trouvera plutôt des ouvertures & des principes de réponſes, que des réponſes proprement dites. Cependant, pour n'avoir rien à ſe reprocher, dans une affaire où il s'agit du bien public,

(*) Le Traducteur & l'Éditeur de ces Eſſais ſont deux perſonnes différentes. Le premier, qui joint à des connoiſſances philoſophiques très-profondes une intelligence parfaite de la langue angloiſe, avoit traduit fidélement l'ouvrage de M. *Hume* ſur l'original; travail dont fort peu de perſonnes ſeroient capables. Mais, comme le françois n'étoit pas ſa langue maternelle, il a confié ſon manuſcrit, plus cependant par une modeſte défiance que par un beſoin eſſentiel, à un de ſes amis, aſſez exercé dans l'art d'écrire, qui en a fait une réviſion ſuivie, & qui a pris occaſion delà de mettre quelques remarques ſous le texte. On eſpere, qu'à la faveur de ces ſoins réunis, & de ces précautions ſcrupuleuſes, l'ouvrage ne ſera effectivement pas indigne de l'attention des Lecteurs, à qui ces matieres conviennent. Au reſte, cette traduction n'étoit pas originairement deſtinée au Public: on y avoit travaillé uniquement pour faire connoître la Philoſophie ſinguliere de M. *Hume* à un Homme illuſtre, avec lequel on avoit ſouvent eu l'honneur de s'en entretenir; &, par cette raiſon, on s'étoit uniquement attaché à la clarté & à l'exactitude.

Digitized by Google

le Traducteur a pris la peine d'extraire du docte ouvrage de M. *Leland* ſur les Déïſtes Anglois, ce qui concerne les *Eſſais* de M. *Hume* ; & l'on va ſe ſervir de ces remarques pour achever cette Préface.

Les premieres réflexions de M. *Leland* concernent la doctrine de la cauſalité, telle que M. *Hume* l'enſeigne. Ce Philoſophe, après avoir exalté l'expérience, après l'avoir nommée notre ſeul guide, & l'unique fondement de toutes nos connoiſſances, ſur-tout de celles qui regardent les choſes de fait, lui enleve d'une main ce qu'il lui avoit accordé de l'autre, & la dépouille de toutes ces prérogatives. Non-ſeulement il nie qu'on puiſſe tirer de l'expérience une induction qui ne ſoit fondée ſur le rapport de la cauſalité ; mais il fait tous ſes efforts pour détruire ce rapport. Ce qui revient à dire, de ſon propre aveu, que l'expérience ne nous ſert de rien, & que nous ne ſommes bien aſſurés d'aucun fait.

Par malheur pour M. *Hume*, tout ce

Digitized by Google

qu'il dit contre la cauſalité, repoſe ſur un principe dont la fauſſeté eſt palpable. C'eſt qu'on ne peut jamais ſavoir qu'une choſe exiſte, ſi l'on ne ſait en même-tems, & ſi l'on ne peut diſtinctement expliquer ſa maniere d'exiſter, ou comment elle exiſte. Cependant, il avoue lui-même (Eſſai VII.), que nous ne connoiſſons point la nature de l'ame, & que nous ne ſavons ce que c'eſt qu'une idée. Voudroit-il en conclure que nous n'avons point d'ame, ou que nous ſommes deſtitués d'idées?

Ce n'eſt pas-là le ſeul écart de M. *Hume* dans cette doctrine; pluſieurs autres de ſes aſſertions répugnent au ſens commun. Selon lui, par exemple, l'expérience ne nous fournit pas même des argumens dont la probabilité ſuffiſe pour nous perſuader que les mêmes cauſes produiſent les mêmes effets, ou, pour s'exprimer dans ſes termes, que les événemens que nous avons toujours vû réunis, le ſeront encore dans la ſuite; maniere de raiſonner qu'il attribue toute entiere à l'habitude & à l'inſtinct,

Digitized by Google

Mais, on peut lui demander d'abord, ſi celui qui, ayant obſervé le cours ordinaire de la nature, ſait que, depuis que l'Univers ſubſiſte, le feu a brûlé les matieres combuſtibles, n'eſt pas en droit, ſuivant toutes les loix de la probabilité, établies par M. *Hume* lui-même, de conclure qu'il brûlera encore aujourd'hui celles qui ſeront expoſées à ſon action? Ou bien ſeroit-il plus probable de penſer que depuis hier le cours de la nature ait changé?

En ſecond lieu, M. *Hume* ne ſuppoſe-t-il pas lui-même qu'on peut raiſonner d'après la probabilité, lorſqu'il nous propoſe ſes raiſonnemens contre la liberté, contre les miracles, & ſur l'intelligence des animaux? L'habitude, loin d'exclure le raiſonnement, n'eſt autre choſe elle-même qu'un principe ſur lequel on peut fonder pluſieurs conſéquences très-juſtes, & qui, ſi elles n'ont pas une entiere certitude, ſont au moins d'une très-grande probabilité.

Ajoutons,

Digitized by Goo

Ajoutons, troiſiémement, que M. *Hume* affecte en vain de ne voir aucune différence entre la conjonction ou la contiguité, & la liaiſon. Où eſt l'homme de bon-ſens qui pourroit croire que les choſes, dont on dit qu'elles ſont produites les unes par les autres, ne tiennent pas plus enſemble, que les différens grains qui compoſent un monceau de ſable?

Enfin, quand il dit que la liaiſon n'eſt que dans notre eſprit, n'eſt-ce pas toujours une liaiſon? Et les idées des choſes ne ſont d'ailleurs liées entr'elles que parce que les choſes elles-mêmes le ſont.

On peut encore reprocher à M. *Hume* pluſieurs contradictions. Dans le tems, par exemple, qu'il affirme que la liaiſon des choſes n'eſt que dans notre eſprit, il ne laiſſe pas d'avancer (Eſſai V. 2 Part.) qu'il y a une *harmonie préétablie* entre le cours de la nature & la ſuite de nos idées; que le haſard eſt un mot vuide de ſens, & que nos penſées ne ſuivent jamais d'autre ordre & d'autre chemin que ceux qui leur

Digitized by Google

ſont tracés par les objets extérieurs, &c. Tout ſon Eſſai ſur la liberté ſuppoſe une liaiſon néceſſaire. Dans la ſeconde partie de cet Eſſai, il ſe fait à lui-même cette objection; c'eſt que, ſi les actes de la volonté ſont aſſujettis aux mêmes loix que les opérations méchaniques de la matiere, il y a une chaîne de cauſes néceſſaires, &c. Suivant ſes principes, il devoit répondre qu'il n'y a point de cauſe, point de néceſſité, point de force, &c., & rejeter en conſéquence l'objection comme frivole. Mais, au lieu de cela, il n'imagine d'autre ſolution que de recourir au myſtere. Mylord *Bolingbrocke* a dit fort judicieuſement, (tome III de ſes Œuvres, p. 541)
» que les Philoſophes ſe rendoient ridi-
» cules, lorſqu'ils rejetoient la réalité
» d'une cauſe découverte par les phéno-
» menes, ſous le ſimple prétexte qu'ils ne
» pouvoient ſe faire une idée de la cauſa-
» lité, ni concevoir une raiſon ſuffiſante
» & qui leur explique pourquoi & com-
» ment cette cauſalité exiſte. »

Digitized by Google

Paſſons aux idées de M. *Hume* ſur la Religion Naturelle, telles qu'il les expoſe dans ſon Eſſai XI. Cet Eſſai paroît avoir un double but : premiérement, de ſapper les preuves de l'exiſtence de Dieu ; & enſuite de détruire la croyance d'un état de récompenſe & de peines après cette vie.

Au premier égard, ce Philoſophe prétend que nous ne pouvons concevoir dans la divinité que les attributs, & le degré précis de ces attributs, que nous découvrons dans ſes ouvrages ; que nous ne devons point ſuppoſer d'autres ouvrages de Dieu que ceux qui nous ſont connus ; & enfin que nous ne pouvons tirer de ceux-ci aucune concluſion ſur ce que l'Être ſuprême a fait par le paſſé, ou ſur ce qu'il doit faire dans l'avenir. Il prétend prouver ces aſſertions, en diſant que, pour conclure de l'effet à la cauſe, il faut que la cauſe ſoit exactement proportionnée à l'effet, conformément à cet axiome philoſophique : *l'effet eſt toujours la meſure de la force.*

Digitized by Google

Cela donne lieu à diverſes obſervations de M. *Leland*. Il remarque d'abord que cet axiome ne peut regarder que les cauſes méchaniques & néceſſaires ; & qu'appliqué aux cauſes intelligentes & libres, bien-loin de demeurer axiome, il devient la plus fauſſe de toutes les propoſitions. De plus, M. *Hume* avoue, par la bouche de l'Epicurien qu'il introduit, que cette maniere de conclure a lieu par rapport aux hommes, parceque, connoiſſant pluſieurs de leurs ouvrages, nous ſommes par-là en état & en droit de juger de quoi ils ſont capables. Mais, ne ſommes-nous pas dans le même cas à l'égard de Dieu? Cette partie de la nature, dont le ſpectacle frappe nos yeux, ne nous fournit-elle pas le même genre de connoiſſances? N'y appercevons-nous pas aſſez d'indices de ſageſſe, de puiſſance & de bonté, pour conclure qu'un Être, qui fait actuellement tant de choſes belles & bonnes, en a fait autrefois, en fait ailleurs, & en fera dans la ſuite, qui ont eu, ont, & auront les mêmes caracteres.

Digitized by

Si nous remarquons ou croyons remarquer des défauts dans ceux de ſes ouvrages qui ſont à notre portée, n'eſt-il pas raiſonnable de penſer que ce ne ſont que des défauts apparens, & que nous jugeons mal, parce que nous ne jugeons du tout d'après une partie, & une très-petite partie? Seroit-il donc plus probable que nous ſoyions plus ſage que l'Être qui a donné tant de preuves d'une ſageſſe, que nous ſommes obligés de reconnoître infiniment ſupérieure à la nôtre?

Nous ſentons tous l'excellence de la vertu & la difformité du vice. Dès ici-bas, comme M. *Hume* en convient lui-même, la premiere a de grands avantages ſur l'autre; & généralement parlant, les gens de bien ſont plus heureux que les méchans. Mais il arrive auſſi des cas où le vice triomphe, & la vertu gémit ſous l'oppreſſion. Faut-il en conclure qu'un Être, qui a mis dans nos ames les notions de la juſtice & de la rectitude, & qui a donné tant de marques éclatantes de ſon

amour pour l'ordre, ceſſe tout-à-coup d'en être le protecteur, change en quelque ſorte de ſentiment & de caractere ? N'eſt-il pas plus naturel de croire, qu'il viendra un tems où toutes ces choſes ſeront redreſſées, & où ce qui nous paroît actuellement un déſordre, ſe trouvera lié au plan le plus parfait ?

M. *Hume* reproche aux hommes qu'ils attribuent à Dieu leurs façons d'agir, & qu'ils ſe le repréſentent comme devant toujours tenir la même conduite qu'ils tiendroient à ſa place : & il condamne tous ces raiſonnemens, en ſe fondant ſur ce qu'il n'y a aucune reſſemblance entre Dieu & nous. Mais quoi ! ne ſommes-nous donc pas l'ouvrage de Dieu auſſi-bien que le reſte de l'Univers ? Et ſi nous devons conclure de l'effet à la cauſe, n'en réſulte-t-il pas néceſſairement que les perfections que nous trouvons en nous, doivent être attribuées, mais dans un plus haut degré, à celui de qui nous les tenons ? Il y auroit ſans doute de

Digitized by Google

l'abſurdité à le mettre de niveau avec nous, à l'aſſujettir aux imperfections & aux foibleſſes qui ſont une ſuite des bornes de notre nature ; mais il n'y auroit pas moins d'abſurdité à lui refuſer des perfections, & des degrès même de perfection, qui ſe trouvent en nous.

Si toutes les conſidérations précédentes prouvent un état de rétribution, ou, du moins le rendent extrêmement probable, cela forme une puiſſante préſomption en faveur d'une doctrine révélée, où Dieu nous aſſureroit lui-même qu'il rendra à chacun ſelon ſes œuvres, & où il détermineroit la nature des biens & des maux qui nous attendent. Une pareille révélation ſeroit bien digne de cet Etre, tel qu'il ſe manifeſte dans la nature : elle ſerviroit infiniment à nous tranquilliſer ſur un ſujet de la derniere importance.

Concluons ; M. *Hume* dit à l'Epicurien ſon ami, que la Religion, fourniſſant pluſieurs motifs à la vertu, & oppoſant de nouvelles barrieres au vice, ceux qui veu-

Digitized by Google

lent en désabuser les hommes, quand ils seroient fondés sur les meilleures raisons du monde, sont de mauvais citoyens. Voilà sa propre condamnation; il en a dressé l'arrêt, & nous n'en appelons point.

Il nous reste à considérer, avec M. *Leland*, l'Essai sur les miracles. L'Auteur de cet Essai y a déployé toutes ses ressources contre la Religion; il y a répandu tout son venin contre des objets infiniment respectables. Nous serons donc obligés de proportionner l'étendue de nos remarques à l'importance du danger qu'elles sont destinées à prévenir.

Dans la premiere partie de l'Essai sur les miracles, M. *Hume* se propose de prouver, qu'il n'y a point de témoignage assez valable, point d'évidence assez forte, pour rendre un miracle digne de foi. Toute sa preuve dépend de ce principe: que l'expérience seule est propre à attester la vérité des événemens & des faits. Or, continue-t-il, les miracles sont contraires aux loix de la nature, que nous

ne connoiſſons que par l'expérience. Donc, (c'eſt ſa concluſion) il y a toujours une expérience uniforme oppoſée à chaque fait miraculeux. Donc, il n'y a aucun miracle qui puiſſe être prouvé.

Il y a bien des choſes à remarquer ici. La premiere, c'eſt que M. *Hume* ne fait que jouer ſur le mot d'*expérience*; ce qui rend ſon principe tout-à-fait vague. Quand il dit, par exemple, que c'eſt à l'expérience à nous faire croire les événemens paſſés, entend-il par-là notre propre expérience? Cela ſeroit trop ridicule. Mais, s'il a en vue l'expérience d'autrui, en tant que le témoignage la fait connoître, s'agit-il de l'expérience de tous les hommes, ou ſeulement de celle de quelques-uns d'entr'eux? Si la premiere étoit requiſe, nous ne pourrions jamais être sûrs d'aucun fait, & toute l'Hiſtoire ſeroit incertaine. Sur-tout que deviendroit l'Hiſtoire Naturelle, où il faut ſouvent s'en rapporter au témoignage d'une ſeule perſonne? D'ailleurs, s'il falloit le témoi-

Digitized by Google

gnage complet du genre humain, cela s'étendroit également à tous les tems & à tous les lieux; ce qui rendroit ce *criterium* de la derniere abſurdité. Au contraire, ſi M. *Hume* veut ſe borner à l'expérience de quelques-uns d'entre les hommes, & au témoignage qu'ils rendent, il ſera aiſé de le ſatisfaire ſur le chapitre des miracles de la Religion Chrétienne. Mais, comme cela ne lui ſuffit pas, il en réſulte que ſon principe eſt non-ſeulement vague, comme nous l'avons déja dit, mais qu'il eſt abſolument faux.

Après cela, quelle que ſoit cette expérience, à quelle déciſion doit-elle conduire? Décide-t-elle de la poſſibilité, ou de la probabilité, ou de la vérité d'un événement. Il n'y a point d'expérience qui puiſſe prouver qu'un fait ſoit impoſſible; puiſque, de l'aveu même de M. *Hume*, il n'y a aucun fait dont le contraire implique contradiction. Tout ce qui eſt arrivé auroit pu ne pas arriver; comme réciproquement, tout ce qui n'eſt pas arrivé

Digitized by Google

auroit pu arriver. Le cours de la nature pourroit changer à tout moment. Jamais donc l'expérience ne prouvera que les miracles ſoient impoſſibles.

On convient qu'une ſuite d'événemens ſemblables, connues par l'expérience, peut être un principe de probabilité pour le paſſé, ou pour l'avenir, & avoir quelque poids dans les cas douteux. Mais, ni l'expérience de faits ſemblables, ni celle de faits contraires, ne prouveront cependant jamais qu'un fait ſoit arrivé, ou qu'il ne ſoit pas arrivé. M. *Hume* poſe donc une regle tout-à-fait erronée, lorſqu'il prétend qu'on doit balancer les expériences qui ſe trouvent des deux côtés, déduire les unes des autres, & fonder ſa créance ſur ce qui reſte après cette ſouſtraction. Il peut y avoir tel fait qui n'a jamais eu de ſemblable, & qui eſt revêtu néanmoins de tels caracteres de vérité qu'aucun homme raiſonnable ne ſauroit refuſer de le croire.

C'eſt donc de la validité des témoignages que dépend la crédibilité des événe-

Digitized by Google

mens ; & c'eſt cette même validité d'où procede l'évidence morale, que M. *Hume* reconnoît (Eſſai VIII), pouvoir devenir équivalente à l'évidence phyſique. En effet un témoignage peut être accompagné de telles circonſtances, que, quoiqu'il fût unique, il ne laiſsât pourtant aucun doute ſur l'événement qu'il atteſte, quand même on ſuppoſeroit cet événement d'un genre extraordinaire & merveilleux. Tel ſeroit un phénomene nouveau & ſingulier, apperçu & annoncé par un ſeul obſervateur.

Un habile Théologien Anglois, nommé M. *Adams*, qui a réfuté l'Eſſai ſur les miracles, remarque fort bien que ce que M. *Hume* nomme une expérience uniforme, peut ſouvent être détruit par un ſeul témoignage, parce que l'expérience ne donne qu'une preuve négative, tandis que le témoignage en fournit une poſitive, qui, dans ce cas, doit toujours faire pancher la balance.

Les miracles les mieux atteſtés ſont, ſuivant M. *Hume*, toujours combattus par

l'expérience uniforme de tous les hommes; de ſorte qu'il y a toujours tout au plus preuve contre preuve. Mais, nous venons de voir que ſon expérience uniforme ne fait qu'une preuve négative. De ce que la plus grande partie des hommes n'ont pas vu un fait qu'ils n'étoient pas à portée de voir, ou de ce qu'ils n'ont rien vu de ſemblable, il ne s'enſuit abſolument rien, ni pour, ni contre la vérité de ce fait. Tout gît dans la force du témoignage qui le confirme.

M. *Hume* définit une preuve (Eſſai VI), *un argument déduit de l'expérience, qui exclut tout doute & toute oppoſition.* Il n'eſt donc jamais poſſible, ſelon ſa propre définition, qu'il y ait *preuve contre preuve.* L'ame ſe trouveroit aſſurément dans une ſituation bien étrange, ſi elle ne pouvoit douter, ni de la vérité, ni de la fauſſeté du même événement.

Mais, inſiſte notre Philoſophe, tout miracle eſt une infraction des loix de la nature qui nous ſont connues par une

expérience conſtante & uniforme. Fort bien : mais ceux qui croient les miracles, admettent auſſi un Être capable de changer le cours de la nature : ils ſuppoſent de plus qu'il ne le change que par des raiſons dignes de ſa ſageſſe ; enfin, ils ne reçoivent ces miracles qu'autant qu'ils leur paroiſſent duement & ſuffiſamment atteſtés. Toutes ces circonſtances ſe réuniſſent dans le miracle de la Réſurrection de J. C., comme M. *Leland* le prouve après d'habiles Auteurs, qui ont pouſſé cette matiere juſqu'à la démonſtration.

La ſeconde partie de l'Eſſai ſur les miracles va plus loin que la premiere. L'Auteur s'efforce d'y établir que, ſuppoſé que les miracles puſſent être ſuffiſamment prouvés, il n'y a pourtant dans l'Hiſtoire aucun exemple d'un miracle fondé ſur des preuves qui puiſſent être cenſées ſuffiſantes

Et d'abord, jamais, à ce qu'il prétend, il n'a exiſté de miracle atteſté par des témoins qui aient eu toutes les qualités requiſes pour donner du poids à leur

Digitized by Google

témoignage. M. *Leland* ſoutient au contraire, que les témoins des miracles opérés en faveur du Chriſtianiſme, ont eu toutes les qualités que M. *Hume* eſt en droit d'exiger. En voici l'énumération.

1. Ils ont été en nombre ſuffiſant. Tous les Apôtres furent témoins des miracles du Sauveur, de même que les ſeptante Diſciples, & les cent vingt dont il eſt fait mention, Act. I, 15, 21, 22. L'hiſtoire de ces faits fut publiée peu après qu'ils s'étoient paſſés; les Apôtres en appellent à des milliers de personnes, dans la Judée, dans la Galilée, & à Jéruſalem; & ils font eux-mêmes des miracles pour confirmer ceux de leur Maître.

2. Le bon ſens, l'éducation, & le ſavoir, ſont mis par M. *Hume* au nombre des qualités dont les témoins croyables doivent être pourvus. Mais les deux dernieres ſont de trop : aucune Cour de Judicature ne les exige. Si les premiers Hérauts de l'Evangile avoient reçu une éducation diſtinguée, & qu'ils euſſent été

Digitized by Google

initiés dans les Sciences, on auroit pu les ſoupçonner d'avoir tramé un complot. Au-lieu qu'étant des gens ſimples, mais remplis de probité, ils ont eu aſſez de bon ſens pour ne pouvoir être trompés ſur des faits qui ſe paſſoient ſous leurs yeux; & en même tems ils n'ont pas eu la fineſſe qui auroit été néceſſaire pour tromper les autres.

3. On ne conteſtera point à M. *Hume*, que des témoins recevables doivent être à l'abri de tout ſoupçon d'impoſture. Mais perſonne ne ſaur[illegible]refuſer cette qualité aux témoins qui dépoſent en faveur de la Religion Chrétienne. L'Auteur des Eſſais dit lui-même, dans le VIII, que pour prouver que quelqu'un n'a point fait telle ou telle action, il n'y a qu'à faire voir qu'elle eſt contraire au cours de la nature, ou (ce qui eſt la même choſe dans les idées de ce Philoſophe), qu'aucun motif humain n'a pu l'y porter. Or, quel eſt le motif humain qui auroit pu induire des hommes ſimples, ſans éducation, ſans prétentions,

Digitized by Google

prétentions, à ourdir une fraude auſſi ſubtile, une fraude qui n'alloit qu'à les expoſer aux perſécutions, aux ſupplices, à la mort? Ce ſeroit certainement une impoſture bien ſinguliere & d'une eſpece toute nouvelle.

4. M. *Hume* veut encore dans un témoin, de la réputation & du crédit; en ſorte qu'il y ait beaucoup à perdre pour lui, ſi l'on vient à le convaincre de menſonge. S'il pouſſe cette ſuppoſition juſqu'à n'accorder les conditions requiſes dans les témoins, qu'aux grands, aux riches, aux ſages du ſiecle, il donne aſſurément dans une véritable abſurdité; car, tout au contraire, dans le cas dont il s'agit, la dépoſition de pareils témoins eût été ſuſpecte, à cauſe des vues mondaines ou politiques, qu'on auroit pu leur attribuer. On n'auroit pas manqué de dire que leur nom & leur crédit en avoient impoſé à la crédule populace. Ce n'eſt pourtant pas que des témoins tels que les Apôtres n'aient rien eu à perdre.

Digitized by Google

La réputation vaut autant pour d'honnêtes gens que tous les biens & tous les titres ; ſa perte eſt même infiniment plus grande pour eux, lorſqu'ils ſont dans un état pauvre & abject, parce que c'eſt alors l'unique bien qu'il leur reſte à conſerver.

5. Enfin, M. *Hume* veut que des miracles authentiques ſe faſſent publiquement. Mais, c'eſt ce qui a eu lieu à l'égard des miracles de J. C. & de ſes Apôtres. Saint Paul en appelle hardiment au Roi *Agrippa*, & au Gouverneur *Feſtus* ; il ne craint point de dire, devant une aſſemblée auguſte & nombreuſe, qu'*aucune de ces choſes ne leur étoit cachée, & qu'elles n'avoient point été opérées dans un coin.* Act. XXVI, 26. Y a-t-il rien de comparable à l'éclat & à la pompe qui accompagnerent le miracle de l'envoi du S. Eſprit ? Les Villes les plus fameuſes de l'Aſie, de la Grece, & de l'Italie, n'ont-elles pas entendu la prédication des Apôtres, & vu les œuvres ſurnaturelles que ces ſaints hommes

y joignoient? Il ſied fort mal à M. *Hume* d'inſinuer, qu'au commencement des nouvelles Sectes, les grands & les gens d'eſprit n'y font pas attention; & qu'enſuite, lorſque l'impoſture a fait des progrès, il n'y a plus moyen de la confondre, faute de documens. Ce n'eſt pas-là certainement le cas de la Religion Chrétienne: ce fut ſur-tout dans ſes commencemens qu'elle eſſuya le plus de contradictions. Les grands, les prêtres, les prétendus ſages de la terre, ſe liguerent tous contr'elle; le fer & le feu furent employés pour la détruire: tout concourut à ſa perte. Il n'y a qu'une puiſſance plus qu'humaine qui ait été capable de triompher de tant d'obſtacles.

Telle eſt la premiere batterie de M. *Hume* contre les miracles; en voici d'autres qui ne lui paroiſſent pas moins redoutables.

De ce que l'eſprit humain eſt enclin à croire tout ce qui eſt merveilleux, & tient du prodige, quelque abſurde que

Digitized by Google

ſoit d'ailleurs ce qu'on offre à ſa crédulité, notre Auteur conclut qu'il n'y a jamais eu de vrais miracles. Mais, cette concluſion même eſt plus abſurde que toutes les abſurdités que les hommes ont jamais cru. C'eſt comme ſi l'on diſoit, que parce qu'il exiſte quantité de fables & de romans, il n'y a jamais eu d'hiſtoire. La ſeule concluſion légitime qu'on puiſſe tirer; c'eſt qu'il ne faut rien admettre ſans examen, rien croire à la légere. Or, la Religion Chrétienne ne peut que gagner à être examinée.

Les miracles, continue leur adverſaire, n'ont jamais eu cours que parmi des nations ignorantes & barbares; & ſi l'on fait profeſſion d'en croire chez des nations civiliſées, c'eſt parce qu'elles les ont reçus de leurs ancêtres, plongés dans l'ignorance & la barbarie. Mais quoi! le Chriſtianiſme eſt-il donc né dans un ſiecle groſſier, & au milieu des peuples ſtupides & ſauvages? N'a-t-il pas au contraire été tout d'abord enſeigné aux Grecs &

Digitized by Google

aux Romains, qui étoient les nations les plus éclairées, & les mieux policées de l'Univers ?

Nouvelle inſtance. Toutes les Religions ont leurs miracles. Par conſéquent, chaque miracle, & chaque témoignage rendu en faveur de ce miracle, eſt combattu par une infinité d'autres miracles, & par une infinité d'autres témoignages. Vaine ſubtilité ! pour la confondre, il n'y a qu'à diſtinguer d'abord entre *prodige*, ou plutôt *preſtige*, & *miracle*. A proprement parler, il n'y a que la Religion Judaïque & la Religion Chrétienne qui ſoient fondées ſur des miracles; & ces deux Religions ne ſe contrediſent point. Ajoutons que mille fauſſetés contre une vérité ne rendent point celle-ci moins vraie.

Enfin, la derniere reſſource de M. *Hume* eſt un parallele entre les miracles de l'Evangile, & quelques exemples de faits prétendus miraculeux, tirés de l'hiſtoire profane, qu'il ſoutient être auſſi-bien, &

Digitized by Google

peut-être mieux, atteſtés que ceux ſur leſquels repoſe la Foi Chrétienne.

Le premier qu'il met en avant, eſt le miracle attribué à *Veſpaſien*. Mais il eſt aiſé de ſentir tout ce qu'il renferme de ſuſpect. Cet Empereur, nouvellement élu par l'armée, avoit beſoin de donner du poids à ſon autorité, en faiſant croire que le ciel l'approuvoit d'une façon toute particuliere, Quand les Rois & les Empereurs s'aviſent de faire des miracles, perſonne ne penſe à faire des recherches trop exactes; les uns croient par reſpect, les autres ſe taiſent par prudence. Ceux qui, depuis la mort de *Veſpaſien*, continuoient à certifier le miracle d'Alexandrie, n'étoient peut-être pas du ſecret; ou, s'ils en étoient, ce fut préciſément ce qui les empêcha de publier une fraude où ils avoient trempé. Perſonne, d'ailleurs, ne les forçoit à parler; ils n'étoient point ſoumis à des interrogatoires formels, & à des pourſuites juridiques.

Quant au miracle de Sarragoſſe, M. *Hume* devroit aſſurément rougir d'avoir oſé le mettre ſur le tapis. Quel eſt le lieu de la ſcene? C'eſt un pays où la ſuperſtition la plus craſſe aveugle les hommes; où il eſt dangereux de contredire les plus grandes abſurdités, de paroître même en douter; où, pour tout dire en un mot, le redoutable Tribunal de l'Inquiſition exerce ſes fureurs contre la moindre ombre d'incrédulité. Le Cardinal *de Retz*, qui rapporte ce miracle, témoigne qu'il ne le croyoit pas; & ſans doute il en avoit de bonnes raiſons.

Il paroît que M. *Hume* s'étend avec complaiſance ſur le troiſieme exemple qu'il oppoſe aux miracles de l'Evangile; ce ſont ceux de l'Abbé *Paris*; mais, le récit qu'il en fait contient pluſieurs fauſſetés, & diverſes circonſtances s'y trouvent altérées, ou déguiſées d'une maniere artificieuſe. Donnons-en les preuves.

1. Il dit que jamais les Jéſuites n'ont pu nier la vérité de ces faits. Or, il eſt

conſtant qu'ils ſe ſont inſcrits en faux contre la plupart, & en ont manifeſté la ſupercherie.

2. Il inſiſte ſur les atteſtations des Curés de Paris ; mais il n'ajoute pas qu'on a prouvé depuis, que les mêmes faits qu'ils atteſtoient, avoient été forgés.

3. Il dit que le parti Moliniſte n'a tenté de décréditer qu'un ſeul de ces miracles, ſavoir celui qui avoit été opéré ſur la perſonne de la D^lle. *le Franc*, & qu'encore toute la procédure avoit été irréguliere. Cela eſt faux. On a fait à la vérité des recherches particulieres au ſujet de ce miracle, parce que c'étoit le premier ; mais ſa fauſſeté a été évidemment prouvée par la dépoſition de quarante témoins, qui l'ont confirmée de leur ſerment.

4. Il parle du livre de M. *de Montgeron*; mais il paſſe ſous ſilence la ſolide réfutation qui s'en trouve dans l'ouvrage de M. *Des Vœux*. Il ne dit pas non plus que M. de *Montgeron* lui-même n'a eſſayé de juſtifier que cinq des vingt-deux miracles

Digitized by Google

que l'Archevêque de Sens avoit compris dans ſa cenſure.

Pour mettre dans tout ſon jour l'extrême différence qui ſe trouve entre les vrais miracles de l'Evangile, & les miracles ſuppoſés des Janſéniſtes, M. *Leland* emploie les cinq obſervations ſuivantes.

1. Les miracles de la fameuſe Tombe ont été opérés en faveur d'un parti puiſſant dans l'Egliſe Romaine, & ils ont pris naiſſance ſous l'Archiépiſcopat du Cardinal de *Noailles*, qui favoriſoit ce parti. JESUS-CHRIST, au contraire, avoit contre lui toutes les Sectes du Judaïſme; ſa doctrine choquoit également les Phariſiens & les Sadducéens, elle heurtoit de front les préjugés de toute la nation, qui attendoit un Meſſie triomphant & un Royaume temporel. Ainſi, aucun des ſoupçons qui tombent à cet égard ſur les miracles du Janſéniſme, ne ſauroient convenir à ceux de l'Evangile.

2. Le Sauveur ne bornoit pas ſes mi-

Digitized by Google

racles, comme l'Abbé *Paris*, à la guériſon des maladies. Il commandoit à la nature & aux élémens. Il liſoit dans le cœur de l'homme, & prédiſoit les futurs les plus contingens. Il reſſuſcitoit les morts. Il communiqua le don des miracles à ſes Diſciples. D'ailleurs, les guériſons miraculeuſes qu'il opéroit, étoient en elles-mêmes d'une toute autre nature. Inſtantanées elles ſe faiſoient ſans aucun préparatif; univerſelles, elles s'étendoient aux maladies les plus déſeſpérées, & leur efficace avoit pour objet toutes ſortes de perſonnes ſans diſtinction. Celles du cimetiere de *Saint Médard* ſont deſtituées de tous ces caracteres; il n'y en a aucune qui ne ſoit équivoque; & leur avocat, le plus zélé, M. *le Gros*, les place lui-même à une diſtance infinie des miracles évangéliques.

3. Ceux-ci furent opérés avec ſimplicité, mais en même tems avec dignité; au lieu que les prodiges, qu'on oſe leur comparer, portent tous l'empreinte d'une

Digitized by Google

baſſe ſuperſtition, & même du ridicule. On y employoit ſouvent de la terre du ſépulchre du Bienheureux *Paris*; on ſe ſervoit de l'eau de la fontaine de ſa maiſon; il falloit des neuvaines, des convulſions, des contorſions, des gambades, &c. d'où naquirent des aliénations d'eſprit, & de vraies frénéſies. En un mot, tout cela reſpiroit un fanatiſme ſi ſcandaleux, que pluſieurs perſonnes ſenſées du parti Janſéniſte furent obligées de condamner elles-mêmes ces indignes ſuperſtitions, comme étant blaſphématoires envers la Divinité, & tournant à l'opprobre de la Religion.

4. Pluſieurs de ces miracles ont été évidemment convaincus d'impoſture & de fourberie. On a découvert qu'une partie des prétendus malades ne l'étoient point, & que c'étoit pour s'attirer des aumônes qu'ils avoient feint de l'être. A-t-on jamais pu convaincre N. S. & ſes Apôtres de rien de ſemblable? On ſomme les incrédules d'en venir à la preuve.

Digitized by Google

5. Enfin, ces derniers miracles ont été opérés pour une fin digne de la Majeſté divine, pour la gloire de Dieu, & pour le ſalut du genre humain, pour établir dans le monde la doctrine la plus parfaite, pour conduire les hommes par la vraie ſageſſe au ſouverain bonheur. Où ſont au contraire les avantages réels des miracles modernes? Ils n'ont jamais produit que des brouilleries, des ſéditions, des ſcandales. Croira-t-on que Dieu ait voulu troubler le cours de la nature, pour l'amour des ſubtilités frivoles qui diviſent les Janſéniſtes & les Moliniſtes? Qu'on juge, après cela, de la bonne foi de M. *Hume*, qui oſe mettre de pareilles extravagances vis-à-vis des objets les plus reſpectables, & même leur donner la préférence.

Ce précis des ſages & ſolides réflexions de M. *Leland* nous paroît un préparatif convenable à la lecture des *Eſſais Philoſophiques*, & un préſervatif ſuffiſant contre ce qu'ils peuvent renfermer de dangereux.

Digitized by Google

Après tout, le danger de ces ſortes de lectures n'eſt ordinairement que pour ceux qui le cherchent, & qu'une pente ſecrete rend plus favorables aux ſophiſmes qu'aux démonſtrations.

On a mis, à la fin de ces Eſſais, quatre diſcours du même Auteur, intitulés, *les quatre Philoſophes.* Ils ſont tout-à-fait à leur place, ſoit par la liaiſon des matieres, ſoit pour achever de faire connoître les principes & le tour d'eſprit de M. *Hume.*

Digitized by Google

Digitized by Google

ESSAIS PHILOSOHIQUES SUR L'ENTENDEMENT HUMAIN.

PREMIER ESSAI.

Des differentes eſpeces de Philoſophie.

LA Philoſophie morale, qui eſt la ſcience de la nature humaine, peut être traitée de deux manieres differentes, dont chacune a ſes avantages particuliers, & qui l'une & l'autre contribuent à l'amuſement, à l'inſtruction, & à la correction du genre humain. En ſuivant la premiere, on conſidere l'homme principalement comme né pour agir; guidé dans ſes actions par le goût & par le ſenti-

Digitized by Google

ment, il recherche & il évite les objets conformément à leur valeur apparente, & au point de vue ſous lequel ils ſont placés à ſon égard. Ce qu'il y a de plus eſtimable, & de plus aimable, c'eſt la vertu; auſſi les Philoſophes dont nous parlons, pour la peindre des plus belles couleurs, empruntent tous les charmes de la belle poéſie & de l'éloquence. Ils ornent leur ſujet de toutes les graces propres à flatter notre imagination & à exciter notre amour. Tirant leurs obſervations de la vie commune, dont ils choiſiſſent les cas les plus frappans, ils font contraſter avec art les caracteres oppoſés: & après nous ayoir mis dans les ſentiers de la vertu par la gloire & le bonheur qu'ils offrent en perſpective, ils y dirigent nos pas par les préceptes les plus ſains & par les exemples les plus ſublimes. Mettant dans tout ſon jour la différence qui eſt entre le vice & la vertu, ils font naître & reglent tout à la fois nos ſentimens; car, pourvu qu'ils gravent dans nos cœurs l'amour de la probité & du véritable honneur, ils ſont parvenus au but où ils tendoient.

Les

Digitized by Google

Les Philoſophes de la ſeconde eſpece traitent plus l'homme en être raiſonnable qu'en être actif : ils s'attachent davantage à former ſon entendement qu'à cultiver ſes mœurs. Le genre humain eſt pour ceux-ci un objet de ſpéculation : ils examinent notre nature le compas à la main, ils cherchent à découvrir ces premiers principes qui déterminent notre eſprit, qui produiſent nos ſentimens, & qui nous portent à approuver ou à blâmer tel ou tel objet, telle ou telle action ou façon d'agir en particulier. Ce ſeroit, penſent-ils, un reproche honteux à faire aux lettres que la philoſophie ne fût pas encore parvenue à fixer, avec une entiere certitude, les fondemens de la morale, du raiſonnement & de la critique : & que nous fuſſions condamnés à parler éternellement de vice & de vertu, de vérité & de fauſſeté, de beauté & de laideur ſans être en état de marquer les différences fondamentales de ces choſes. Dans une entrepriſe auſſi pénible, aucune difficulté ne les effraie. Après avoir réduit les cas particuliers à des principes généraux, ils pouſſen leurs recherches, ils vont de généralités en

Digitized by Google

généralités, & ne ſont point ſatisfaits qu'ils ne ſoient parvenus à ces principes primordiaux, qui, dans toute ſcience, ſont les limites de notre curioſité. Leurs ſpéculations paroiſſent abſtraites & hors de la portée commune; mais ils n'aſpirent qu'à l'applaudiſſement du ſavant & du ſage; & pourvu qu'ils découvrent quelques vérités cachées qui puiſſent ſervir à l'inſtruction de la poſtérité, ils ſe croient ſuffiſamment payés d'une vie paſſée toute entiere dans l'étude & dans le travail.

Il eſt sûr que la philoſophie, dont le tour eſt aiſé & populaire, prévaudra toujours dans l'eſprit du grand nombre ſur cette philoſophie préciſe & abſtruſe : on la préférera non-ſeulement comme plus agréable, mais encore comme plus utile. C'eſt qu'elle entre davantage dans le plan de la vie commune, qu'elle forme, pour ainſi dire, le cœur & les affections, & que touchant aux premiers reſſorts de nos actions, elle regle notre conduite, & nous rapproche du modele parfait qu'elle décrit. La philoſophie abſtruſe, au contraire, étant fondée ſur un tour d'eſprit particulier

Digitized by Goo

qui n'entre pour rien dans les actions & dans les affaires de la vie, disparoît aussi-tôt que le philosophe, quittant ses ténebres, vient se montrer au grand jour : il est rare que ses préceptes aient de l'influence sur notre conduite & sur nos mœurs : la vivacité de nos sentimens, la force de nos affections, le désordre de nos passions, dissipent d'abord toutes les idées qui doivent leur origine à des conséquences philosophiques, & font rentrer, dans la foule du vulgaire, le philosophe le plus profond.

Il faut avouer encore que la philosophie, qu'on peut nommer *pratique*, a procuré à ceux qui s'y sont distingués la renommée la plus durable aussi bien que la plus juste. Les raisonneurs abstraits paroissent n'avoir joui jusqu'ici que de réputations momentanées, fruits du caprice ou de l'ignorance de leur siecle; ils n'ont pu soutenir le jugement plus équitable de la postérité. Il arrive aisément à un esprit profond de s'égarer dans la subtilité de ses raisonnemens : & comme aucune conclusion n'est capable de l'effrayer, ni par sa nouveauté, ni par son contraste avec les

Digitized by Google

opinions communes, une mépriſe vient à la ſuite de l'autre, & elles vont toujours en s'accumulant. Au contraire, s'il arrive au Philoſophe qui n'a pour but que de repréſenter les notions communes à tous les hommes ſous des couleurs agréables & avec des traits engageans; s'il lui arrive, dis-je, de tomber dans quelque mépriſe, il ne va pas plus loin; il s'arrête, il conſulte le bon ſens, il s'en rapporte aux ſentimens naturels de ſon ame: & rentrant ainſi dans le droit chemin, il ſe précautionne déſormais contre le danger des illuſions. La renommée de Cicéron conſerve encore aujourd'hui tout ſon éclat; celle d'Ariſtote eſt preſque éteinte. *La Bruyere* paſſe la mer, ſon nom ſe ſoutient, l'eſtime accordée à ſon ouvrage s'accroît; *Malebranche* demeure confiné dans ſa nation & dans ſon ſiecle. Vraiſemblablement *Addiſon* ſera lu avec plaiſir, lorſqu'on ne ſe ſouviendra plus de *Locke* (1).

(1) Mon intention n'eſt nullement de diminuer rien du mérite de M. Locke, qui étoit un grand Philoſophe, également exact & modeſte dans ſes raiſonnemens; je n'ai voulu parler que du ſort commun de la philoſophie abſtraite. *Note de l'Auteur.*

Digitized by Google

Un homme qui n'eſt que philoſophe, n'eſt pas, pour l'ordinaire, trop favorablement accueilli dans le monde, parce que vivant éloigné de toute liaiſon avec ſes ſemblables, imbu de principes différens, & de notions éloignées des leurs, on ne ſuppoſe pas qu'il puiſſe contribuer en rien, ſoit au plaiſir, ſoit à l'avantage de la ſociété. D'un autre côté, un homme trop ignorant eſt encore plus mépriſé : dans un tems & chez une nation où les ſciences fleuriſſent, la marque la plus certaine d'un petit eſprit, c'eſt de n'avoir ni goût ni ſenſibilité pour des plaiſirs auſſi nobles.

Le caractere le plus parfait entre ces deux extrêmes, c'eſt celui d'un homme également propre pour le cabinet, pour la compagnie, & pour les affaires ; qui porte dans la converſation le diſcernement & la délicateſſe que donnent les belles-lettres, & dans les affaires cette probité & cette exactitude qui ſont le fruit d'une ſaine philoſophie. Pour donner plus de cours & de perfection à un caractere auſſi accompli, rien n'eſt plus utile que les compoſitions dont le genre, & le ſtyle ſont aiſés, & qui, s'écartant peu des notions

Digitized by Google

de la vie commune, ne demandent, pour être compriſes, ni une application trop ſoutenue, ni une réflexion trop profonde. De tels exercices renvoient, pour ainſi dire, l'homme d'étude dans le monde, rempli de ſentimens nobles & de ſages principes, qu'il réduit en pratique dans chaque occurrence de la vie; ils embelliſſent la vertu, mettent de l'agrément dans les ſciences, éclairent la ſociété, font goûter mille douceurs dans la retraite.

L'homme eſt un être raiſonnable, la ſcience eſt ſa nourriture & ſon aliment propre, mais les bornes de ſon entendement ſont ſi étroites qu'il ne peut eſpérer que peu de ſatisfaction, ſoit de l'étendue, ſoit de la certitude des connoiſſances qu'il peut acquérir. L'homme n'eſt pas moins un être ſociable qu'un être doué de raiſon; mais il ne ſauroit ni trouver toujours une ſociété qui l'amuſe, ni même ſoutenir toujours ſon goût pour la ſociété. L'homme eſt encore un être actif; & cette diſpoſition, jointe aux divers beſoins de la vie, le contraint à ſe livrer aux occupations & aux affaires; mais l'eſprit demande du relâchement:

il ſouffriroit trop de demeurer tendu ſans ceſſe, une continuité d'application & de travaux l'épuiſe. La nature paroît donc avoir tracé à l'eſpece humaine un genre de vie varié; parce que c'eſt le plus convenable pour elle. Sa voix ſecrete ſemble nous exhorter à ne pas permettre qu'aucun de ces reſſorts tire trop à lui, de peur qu'il ne nous rende incapables d'uſer des autres. Livrez-vous, dit-elle, à votre penchant pour la ſcience; mais que votre ſcience ſoit humaine, qu'elle ſe rapporte directement à l'action & à la ſociété. J'interdis toute penſée trop abſtruſe, toute recherche trop profonde; & je punirai ſévérement ceux qui me déſobéiront, par la noire mélancolie où ces méditations les plongeront, par l'incertitude ſans fin où elles les tiendront, par l'accueil glacé que je procurerai à leurs prétendues découvertes, lorſqu'ils les mettront au jour. Soyez philoſophe; mais au milieu de votre philoſophie, ſoyez homme!

Si on ſe contentoit de préférer la philoſophie commune à la philoſophie profonde & abſtraite, ſans faire tomber ni blâme ni mépris ſur cette derniere, nous devrions peut-

Digitized by Google

être nous conformer en ceci à l'opinion du grand nombre, & laiſſer chacun ſuivre en liberté ſon goût & ſon ſentiment propre; mais, comme ſouvent on pouſſe les choſes trop loin, & qu'on va juſqu'à proſcrire entiérement les raiſonnemens abſtraits, & cette étude qu'on appelle la *métaphyſique*, nous allons voir ce qui peut raiſonnablement être dit en ſa faveur.

Commençons par obſerver un avantage conſidérable qui réſulte de la philoſophie préciſe & abſtraite; c'eſt le ſervice qu'elle rend à la philoſophie commune, qui, ſans elle, ne ſauroit atteindre à un degré ſuffiſant d'exactitude, ni dans ſes préceptes, ni dans ſes raiſonnemens, ni dans les ſentimens qui en réſultent. Les belles-lettres n'étant que le tableau de la vie humaine ſous diverſes faces & dans diverſes ſituations, elles produiſent les idées différentes de louange ou de blâme, elles excitent les divers ſentimens d'admiration ou de dériſion, ſelon les qualités des objets qu'elles expoſent à notre vue. Celui qui travaille ſur ces objets eſt d'autant plus aſſuré de réuſſir, qu'à un goût délicat, & à une imagination vive, il joint une connoiſ-

Digitized by Google

ſance ſolide de la nature de l'homme, des opérations de ſon entendement, du jeu de ſes paſſions, & des diverſes eſpeces de ſentimens par leſquels il diſtingue le vice de la vertu. Quelque pénible que ſoit cette recherche interne, elle devient en quelque ſorte indiſpenſable à ceux qui veulent décrire avec ſuccès la vie humaine telle qu'elle ſe montre au dehors. L'anatomie offre à l'œil le plus dégoûtant de tous les ſpectacles; cependant, avec ſon ſecours les images d'Hélene & de Vénus s'embelliſſent ſous le pinceau : il ne ſuffit point au peintre de relever les plus belles phyſionomies par le coloris le plus brillant; il faut encore que ſon attention ſe porte ſur la ſtructure interne du corps humain, ſur la poſition des muſcles, ſur la fabrique des os, ſur l'uſage, en un mot, & ſur la figure de chaque organe. L'exactitude ſert à la beauté, & la juſteſſe d'eſprit à la délicateſſe des ſentimens. C'eſt en vain qu'on voudroit relever le prix de l'une de ces choſes aux dépens de l'autre.

Nous pouvons faire une autre remarque qui regarde préciſément les arts, & les pro-

Digitized by Google

feſſions qui intéreſſent le plus la vie humaine, & qui demandent le plus d'activité; c'eſt que plus on y met de cet eſprit d'exactitude, plus auſſi on les perfectionne, & les rend utiles au bien public. Que le philoſophe choiſiſſe la retraite & renonce aux emplois civils, je le veux; mais l'eſprit philoſophique, dès qu'une fois il eſt cultivé par un certain nombre de perſonnes, ne s'en répand pas moins par degrés ſur toute la ſociété, & n'en fait pas moins ſentir ſon influence dans tous les arts & dans tous les états. Dès-lors, la politique ſubdiviſe plus ſubtilement & balance plus judicieuſement les forces dont elle fait ſon objet : l'homme de loi raiſonne avec plus de méthode & ſur des principes plus ſolides; le général fait mieux obſerver la diſcipline militaire, devient plus circonſpect dans ſes plans & dans ſes opérations. Si l'on compare les états modernes aux anciens par rapport à la conſiſtance, & la philoſophie moderne à l'ancienne par rapport à l'exactitude, on trouve des progrès ſemblables de part & d'autre; & il eſt à préſumer que les choſes iront en croiſſant par des gradations proportionnelles.

d by Google

Mais, n'y eût-il aucun autre avantage à eſpérer de ces études, elles fourniront toujours le moyen de ſatisfaire une innocente curioſité; & ce n'eſt pas une choſe à mépriſer qu'un pareil ſurcroît à cette petite ſomme de plaiſirs que l'on peut goûter en sûreté & ſans crime. Le chemin le moins rude & le plus agréable que l'on puiſſe choiſir dans le voyage de ce monde, c'eſt celui qui mene par les routes du ſavoir & de l'érudition : quiconque les applanit en écartant quelque obſtacle, quiconque en fait ouvrir de nouvelles, doit être compté au nombre des bienfaiteurs du genre humain. Quelques pénibles & fatigantes que paroiſſent ces recherches, il en eſt de certains eſprits comme de certains corps, qui, doués d'une ſanté vigoureuſe à la fleur de leur âge, demandent des exercices violens, & ſupportent avec le plus grand plaiſir ce qui paroît un fardeau accablant à la plus grande partie des hommes. L'obſcurité déplaît à l'eſprit comme à l'œil; rien de plus délicieux que de pouvoir changer les ténebres en lumiere, quelque travail qu'il en coûte.

Digitized by Google

Mais, on ne ſe contente pas de reprocher à la philoſophie abſtraite une obſcurité déſagréable & rebutante; on veut encore qu'elle ſoit la ſource inévitable de l'incertitude & de l'erreur. C'eſt ici, en effet, l'objection la plus plauſible qu'on puiſſe former contre une grande partie de la métaphyſique. On prétend que ce n'eſt pas une ſcience, à proprement parler, que ce n'eſt que l'effet ſtérile de la vanité de l'homme, qui veut follement pénétrer dans des ſujets pour leſquels ſon entendement n'eſt point fait: ou bien on attribue ſon origine à l'artificieuſe ſuperſtition, qui, ne pouvant ſoutenir un combat égal en raſe campagne, ſe couvre de buiſſons & de ronces entrelaſſées, & veut y cacher ſa foibleſſe: ſemblable au brigand qui, chaſſé des lieux découverts, ſe réfugie dans l'épaiſſeur des forêts, & y guette le voyageur au paſſage; la ſuperſtition obſerve les avenues les moins bien gardées de nos ames, y fait des irruptions imprévues, & remplit l'homme de préjugés & de terreurs paniques. Ceux qui la déteſtent le plus, pour peu qu'ils ſe relâchent de leur vigilance, riſquent de ſuccomber

Digitized by Google

ſous ſes attaques; & combien n'y en a-t-il point de fous & de lâches qui ouvrent eux-mêmes les portes à l'ennemi, & le reçoivent avec autant de reſpect & de ſoumiſſion que s'il étoit leur légitime ſouverain.

Mais eſt-ce là une bonne raiſon pour détourner les philoſophes de ces recherches ? Et faut-il laiſſer la ſuperſtition dans la jouiſſance tranquille de ſon uſurpation ? Un homme raiſonnable n'en tirera-t-il pas une concluſion directement oppoſée ? Ne ſentira-t-il pas la néceſſité de porter la guerre juſques dans les recoins les plus cachés où ſe retranche cette impérieuſe ennemie ? En vain eſpérerions-nous que les hommes, rebutés par la fréquence des mauvais ſuccés, abandonnaſſent ces ſciences creuſes, & découvriſſent, à la fin, l'enceinte où leur raiſon doit ſe tenir renfermée; outre que pluſieurs d'entr'eux trouvent leur intérêts à rebattre ſans ceſſe ces lieux communs, il ne paroît pas raiſonnable non plus de ſacrifier l'étude des ſciences à un aveugle déſeſpoir. Quoique toutes les tentatives ayent échoué juſqu'ici, on ſe flatte toujours que

Digitized by Google

l'induſtrie, la bonne fortuue, ou la ſagacité ſupérieure de notre ſiecle, pourront atteindre à des découvertes inconnues aux générations paſſées. Les génies entreprenans brûleront toujours du deſir de remporter ce prix diſtingué; & les chûtes de leurs prédéceſſeurs, loin de les décourager, les animeront plutôt par la douce eſpérance que le ciel leur a reſervé la gloire de mettre à fin cette périlleuſe aventure. Il ne reſte donc qu'un ſeul moyen de délivrer nos connoiſſances, une fois pour toutes, de ce mélange de queſtions abſtruſes; c'eſt de faire un examen ſérieux de la nature de l'entendement humain, & de nous convaincre, par une analyſe exacte de ſes facultés, qu'il n'eſt point fait pour atteindre à des matieres auſſi abſtraites & auſſi tranſcendantes. C'eſt un travail dont il faut eſſuyer la fatigue pour vivre déſormais en repos: il faut cultiver la vraie métaphyſique avec ſoin pour n'être plus dupes de la fauſſe. S'il y a des gens que leur indolence naturelle mette à l'abri des tromperies de la philoſophie ſophiſtique; il en eſt d'autres en qui la curioſité domine, & que les accès de déſeſ-

poir, qui les ſaiſiſſent de tems en tems, ne ſont point capables de guérir ; une imagination, échauffée les emportant toujours, les livre de nouveau à des eſpérances chimériques. L'exactitude & la juſteſſe du raiſonnement ſont le ſeul reme de univerſel, le ſeul qui convienne à toutes ſortes de perſonnes & de caracteres, le ſeul capable de bannir cette philoſophie creuſe, avec le mélange de ſuperſtition & de jargon métaphyſique qui la fait valoir, & qui en rempliſſant de ſes ténebres les eſprits ſuperficiels, lui donne un air important & ſcientifique.

C'eſt déja n'avoir pas perdu ſes peines que de pouvoir ſe défaire, après un examen mûr, de la partie la plus incertaine & la plus déſagréable de nos connoiſſances ; mais d'autres avantages plus poſitifs peuvent encore réſulter d'une recherche exacte de nos facultés. C'eſt une choſe remarquable que les opérations de notre ame, quoique préſentes à nous de la façon la plus intime, paroiſſent ſe cacher dans une profonde nuit, dès que nous tournons nos réflexions de leur côté ; & rien n'eſt plus difficile que de tracer les lignes

Digitized by Google

qui les ſéparent les unes des autres. Ce ſont des objets trop ſubtils pour demeurer long-tems ſous le même point de vue & dans la même ſituation : il faut les ſaiſir dans un inſtant indiviſible, & pour les ſaiſir, il faut cette pénétration ſupérieure, don précieux de la nature qui ſe perfectionne par l'habitude de réfléchir. C'eſt donc déja une ſcience très-eſtimable que de connoître ces diverſes opérations de l'eſprit, de ſavoir les diſtinguer les unes des autres, les ranger ſous certaine claſſes, & corriger ce déſordre apparent qui y regne lorſqu'elles deviennent les objets de nos recherches. Cet arrangement, peu important par rapport aux corps externes qui frappent nos ſens, devient par rapport aux opérations intérieures de l'entendement, d'un prix proportionné à ſa difficulté & au travail qu'il coûte. C'eſt comme une carte géographique de l'ame, une délinéation de ſes différentes parties ou propriétés ; & quand nous ne pourrions pas aller plus loin, il ſeroit toujours agréable d'avoir pu arriver juſques-là. Quand même on mépriſeroit cette ſcience, (& elle n'eſt nullement à mépriſer)

Digitized by Google

priſer,) tous ceux qui ſe diſent ſavans & Philoſophes ne doivent-ils pas trouver l'ignorance de ces choſes infiniment plus mépriſable encore ?

Enfin, nous ne ſaurions ſoupçonner cette ſcience d'être entiérement incertaine & chimérique, ſans donner dans un ſcepticiſme qui détruiroit en même tems toute ſpéculation & toute pratique. L'ame, (on n'en ſauroit douter,) a des facultés tout-à-fait différentes les unes des autres : les choſes que nous appercevons comme réellement diſtinctes, peuvent être diſtinguées par la réflexion ; il y a par conſéquent du vrai & du faux dans les propoſitions qui les concernent, je dis un vrai & un faux, qui ne paſſent point les bornes de notre compréhenſion. Pluſieurs de ces diſtinctions ſautent aux yeux de tout le monde, par exemple, celle qui eſt entre la volonté & l'entendement, ou celle qui eſt entre l'imagination & les paſſions ; il n'y a point d'homme qui ne puiſſe les ſaiſir : les autres, pour être plus fines & plus philoſophiques, n'en ſont pas moins réelles ni moins certaines ; ſeulement elles

Digitized by Google

ſont plus difficiles à comprendre. Quelques exemples pourroient nous faire concevoir une idée plus juſte & plus avantageuſe de la ſolidité & de la certitude de cette branche de nos connoiſſances ; & nous en aurions de fort recens à citer pour montrer qu'on peut la cultiver avec ſuccès (1). Seroit-il donc

---

(1) Cette faculté, qui nous fait diſtinguer le vrai du faux, a été long-tems confondue avec celle par laquelle nous diſcernons le vice de la vertu. On ſuppoſoit que la morale étoit fondée ſur des relations éternelles & inaltérables, qui devoient paroître aux ames intelligentes auſſi invariablement vraies que les propoſitions de géométrie ou d'arithmétique. Depuis peu, un Philoſophe (*) nous a appris, par les raiſons les plus convaincantes, que la morale, n'ayant point d'exiſtence dans la nature abſtraite des choſes, ſe rapporte entiérement au ſentiment, &, pour ainſi dire, au goût ſpirituel de chaque être en particulier ; que notre ame fait ces diſtinctions à-peu-près comme chaque ſens ou chaque organe fait les ſiennes, par un ſentiment propre, en diſcernant, par exemple, le doux de l'amer, ou le chaud du froid. Il a donc prouvé que les perceptions morales ne doivent point être miſes dans la claſſe des opérations de l'entendement, mais dans celle des ſentimens ou des goûts.

C'étoit une mode, reçue en philoſophie, de diviſer toutes les paſſions de l'ame en deux eſpèces, en paſſions

(*) M. Hutcheſon.

poſſible que nous cruſſions le tems d'un philoſophe bien employé, quand il s'en ſert à

---

intéreſſées & en paſſions déſintéreſſées, entre leſquelles on ſuppoſoit une oppoſition & une guerre conſtante; celles-ci ne pouvant atteindre leur but qu'aux dépens de celles-là. Sous la premiere claſſe, on rangeoit l'avarice, l'ambition, le deſir de la vengeance; ſous la ſeconde, les affections naturelles, l'amitié & le patriotiſme. Aujourd'hui, les Philoſophes peuvent voir combien leur diviſion étoit chimérique (*), Il a été prouvé, à la rigueur, que les paſſions même qu'on attribuoit communément à l'amour-propre, portent l'ame hors d'elle-même, & la pouſſent vers leur objet: que, quoiqu'on ſente du plaiſir en contentant ces paſſions, ce n'eſt pas cependant la préviſion de ce plaiſir qui les fait naître; qu'au contraire, la paſſion marche toujours avant l'idée du plaiſir, & que ſans la premiere le dernier ne ſauroit ſubſiſter. De-là il s'enſuit qu'un homme n'eſt pas plus intéreſſé lorſqu'il cherche ſa propre gloire, que lorſque le bonheur d'un ami fait l'objet de ſes vœux; & qu'il n'eſt pas plus déſintéreſſé en ſacrifiant ſes aiſes & ſon repos au bien public, qu'en ſe tourmentant pour aſſouvir ſon ambition & ſon avarice. Voici donc une réforme conſidérable dans la doctrine des paſſions, dont tous les Philoſophes avoient juſqu'ici confondu les limites, ſoit par négligence, ſoit faute d'exactitude. Ces deux exemples ſuffiſent pour montrer la nature & l'importance de la philoſophie dont nous parlons. *Note de l'Auteur.*

(*) Voyez les Sermons de Butler.

Digitized by Google

nous tracer le vrai ſyſtême planétaire, à déterminer la poſition & l'ordre qu'obſervent ces corps éloignés ; pendant que nous ferions ſi peu de cas de ceux qui réuſſiſſent à marquer les régions de notre entendement, & à décrire des choſes qui nous touchent de ſi près ?

Mais ne pourrions-nous donc pas eſpérer encore que la philoſophie, cultivée avec ſoin, & encouragée par la faveur du public, pût pouſſer ſes recherches plus loin, & découvrir au moins, juſqu'à un certain degré, ces principes & ces reſſorts cachés qui animent l'eſprit humain, & qui excitent ſes opérations ? Les Aſtronomes ſe ſont contentés long-tems de prouver par les phénomenes, le vrai mouvement, l'ordre & la grandeur des corps céleſtes ; mais un philoſophe s'eſt élevé de nos jours qui par des preuves ſupérieures paroît avoir fixé les loix mêmes qui reglent leur révolution, & déterminé les forces qui les dirigent. On a pouſſé avec le même ſuccès d'autres branches des ſciences naturelles ; & pourquoi faudroit-il déſeſpérer de réuſſir dans les recherches qui

Digitized by

concernent l'économie ſpirituelle & les facultés de l'entendement, ſur-tout ſi l'on y apporte la même capacité & la même circonſpection. Il eſt très-probable que chacune des opérations de l'ame, auſſi-bien que chacun de ſes principes, dépend d'autres opérations, d'autres principes, qui peuvent encore être réduits à des chefs plus généraux. Déterminer exactement juſqu'où cela peut aller, ce ſeroit une choſe fort difficile: il faut auparavant faire pluſieurs eſſais, & les faire avec beaucoup de ſoin. Peut-être même que ces eſſais ne produiront rien. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que les philoſophes même les plus ſuperficiels font tous les jours des tentatives de cette nature; il ne s'agit que de les faire avec une application ſoutenue & une attention pénétrante; en s'y prenant de cette maniere, l'entrepriſe doit réuſſir, à moins qu'elle ne ſurpaſſe les forces de l'eſprit humain: & dans ce dernier cas on aura gagné au moins de pouvoir l'abandonner avec confiance & en toute ſûreté. Ce n'eſt point, à la vérité, un parti à prendre trop à la légere; car alors combien ne faudroit-il pas rabattre

Digitized by Google

de la haute eſtime que nous aurions conçue pour ce genre de philoſophie ? Les moraliſtes, après avoir conſidéré le nombre & la diverſité des actions humaines qui excitent notre approbation ou notre blâme, ſe ſont appliqués à chercher un principe commun, d'où pût dépendre cette variété de ſentimens: & quoique l'eſprit ſyſtématique les ait ſouvent emportés trop loin, nous devons pourtant les excuſer en faveur de la beauté du deſſein, qui n'alloit pas moins, qu'à établir des principes généraux auxquels toutes les vertus & tous les vices puſſent être réduits. Les critiques, les logiciens & les politiques ſe ſont propoſé une tâche pareille, & n'ont pas toujours échoué dans leurs entrepriſes. Le tems, une plus grande exactitude, une application plus ardente, porteront peut-être ces ſciences à un plus haut point de perfection. Il y auroit plus d'imprudence, de précipitation, & même de dogmatiſme, à renoncer tout-à-la fois aux prétentions de ce genre, qu'il n'y en auroit à ſe jeter dans la philoſophie la plus poſitive & la plus téméraire qui ait jamais tenté d'aſſujettir le

Digitized by Google

genre humain à ſes opinions & à ſes principes.

Mais ces raiſonnemens ſur la nature humaine ſont abſtraits & difficiles à comprendre. Soit ; cela n'autoriſe point à préſumer que ce ſont de faux raiſonnemens ; il doit, tout au contraire, paroître impoſſible que ce qui juſqu'ici a échappé à tant de ſages & profonds philoſophes puiſſe être à la portée du commun & facile à ſaiſir. Et quelque peine que puiſſent coûter ces recherches, n'en ſommes-nous pas ſuffiſamment récompenſés par leur utilité & par le plaiſir qui y eſt attaché ? Si de cette maniere nous pouvons augmenter le tréſor de nos connoiſſances, & acquérir de nouvelles lumieres ſur des ſujets d'une ſi grande importance, ſur quoi nos plaintes ſeroient-elles fondées ?

Avouons, après tout, que le tour abſtrait de ces ſpéculations n'eſt pas préciſément ce qui les rend recommandables ; c'eſt plutôt un inconvénient qu'il faut tâcher de ſurmonter ; & cela ne ſera peut-être pas impoſſible avec de l'induſtrie, & en écartant les détails ſuperflus. C'eſt ce que nous avons tâché de faire

Digitized by Google

dans les eſſais ſuivans, où nous nous propoſons de répandre du jour ſur des ſujets dont l'incertitude a juſqu'ici rebuté les ſages, & dont l'obſcurité a effrayé les ignorans. Heureux, ſi ſaiſiſſant le point de réunion des différentes méthodes philoſophiques, nous pouvons allier la profondeur à la clarté, & la vérité à la nouveauté ! Plus heureux encore, ſi par des raiſonnemens aiſés & naturels, nous ſappons les fondemens d'une philoſophie abſtruſe, qui ſemble n'avoir encore ſervi que d'abri à la ſuperſtition, & de réfuge aux abſurdités & à l'erreur !

Digitized by Google

SECOND ESSAI.

Sur l'origine des idées.

QU'UN homme ſente l'incommodité que cauſe une chaleur exceſſive, ou le plaiſir qui naît d'une chaleur tempérée ; que le même homme ſe rappelle ſes ſentimens après coup, ou qu'il les imagine d'avance : tout le monde tombera d'accord qu'il y a une différence conſidérable entre ces deux façons d'appercevoir. La mémoire peut retracer les perceptions ſenſibles, l'imagination peut les imiter ; mais ni l'une ni l'autre ne ſauroit atteindre au degré de force & de vivacité de la ſenſation primordiale. Lorſque ces facultés agiſſent le plus efficacement, on dit tout au plus, qu'on croiroit preſque voir ou toucher les objets qu'elles repréſentent ; mais jamais cela n'ira au point de faire confondre entiérement ces deux ſortes de perceptions, à moins que l'ame ne ſoit miſe hors de ſon aſſiette par une maladie ou par un dérangement du cerveau. Le coloris

Digitized by Google

le plus brillant de la poéſie, ſes peintures les plus naturelles, ne nous feront jamais prendre la deſcription d'un payſage pour le payſage même. La plus forte demeure toujours au-deſſous de la ſenſation la plus foible.

Cette diſtinction s'applique à toutes les perceptions de l'eſprit : l'homme eſt affecté bien différemment dans un accès de colere que lorſqu'il ne fait qu'y penſer après coup & de ſens froid : vous me parlez d'une perſonne tranſportée d'amour ; je comprends le ſens de vos paroles, & je me fais une idée juſte de l'état qu'elles expriment ; mais jamais cette idée ne me trompera au point que je croie ſentir moi-même le déſordre & les agitations que l'amour excite. Nos ſentimens paſſés ſont réfléchis dans notre imagination comme dans un miroir fidele : c'eſt un peintre qui fait ſes portraits d'après nature ; mais ſes couleurs ſont fades & éteintes en comparaiſon de celles dont les perceptions étoient revêtues. Il n'eſt beſoin, ni d'un diſcernement fort délicat, ni d'un eſprit métaphyſique, pour faire cette obſervation.

Digitized by Google

Ces différens degrés de force & de vivacité deviennent une marque distinctive, par laquelle toutes nos perceptions se séparent en deux classes. On nomme communément les perceptions moins fortes & moins vives, *idées* ou *pensées* : la seconde espece n'a point encore reçu de dénomination commune, ni dans notre langue, ni dans la plupart des autres ; cela vient, si je ne me trompe, de ce qu'une pareille dénomination n'est d'usage que pour des vues philosophiques. On me permettra d'user ici d'une petite liberté, & de les nommer *impressions*, en employant ce terme dans un sens un peu différent de celui qu'on a coutume d'y attacher. Je comprends donc sous ce terme *d'impression* toutes les perceptions qui ont un certain degré de force, comme sont celle de l'ouïe, de la vue, & du toucher ; & j'y joins aussi l'amour, la haine, le desir, & la volition. En opposant les *idées* aux *impressions*, j'entends par *idées* les perceptions les moins vives dont nous soyions affectés ; perceptions que l'ame éprouve lorsqu'elle se replie sur ses sensations.

Digitized by Google

Au premier aſpect, rien ne paroît plus libre que la penſée : c'eſt peu qu'elle brave toute l'autorité des puiſſances de la terre ; les bornes de la nature & de la réalité ſont trop étroites pour la contenir. Il ne lui en coûte pas plus de produire des monſtres & des figures groteſques en réuniſſant les choſes les plus diſcordantes, que de concevoir les objets les plus naturels & les plus familiers. Tandis que notre corps ſe traîne péniblement ſur cette planette, la penſée nous tranſporte aux régions les plus éloignées de l'Univers, au-delà même de ſes limites, dans ces eſpaces immenſes où l'on a placé l'empire du chaos, la confuſion totale de la nature & des élémens. Rien ne ſouſtrait à ce pouvoir ; ce qu'on ne vit, ce qu'on n'entendit jamais, pourvu qu'il n'implique point contradiction, l'eſprit le conçoit.

Cependant, quelque illimitée que puiſſe paroître cette liberté, un examen plus mûr nous la montrera reſſerrée dans des bornes très-étroites ; & ce pouvoir créateur de l'ame ſe réduira à celui de compoſer, de déplacer, d'augmenter, & de diminuer les matériaux

Digitized by Google

qui lui ſont fournis par les ſens & par l'expérience. En penſant à une montagne d'or, nous ne faiſons que joindre deux idées qui peuvent ſubſiſter enſemble, l'idée d'or & celle de montagne. Pourquoi pouvons-nous concevoir un cheval vertueux ? C'eſt parce que connoiſſant la vertu par ſentiment, nous la pouvons réunir à la figure & à l'organiſation du cheval, choſes qui nous ſont très-familieres. En un mot, tous les matériaux de nos penſées ſont pris, ou des ſens extérieurs, ou du ſentiment interne ; la fonction de l'ame conſiſte à en faire l'aſſortiment & le melange : ou pour parler plus philoſophiquement, les idées ſont les copies des impreſſions, & chaque perception languiſſante eſt l'affoibliſſement de quelque perception plus vive.

Deux raiſons ſuffiront pour nous en convaincre. Premiérement, ſi nous analyſons nos penſées, ou nos idées, quelque compoſées, quelque ſublimes qu'elles ſoient, elles ſe réſoudront toujours en un aſſemblage d'idées ſimples, dont chacune eſt copiée d'après quelque ſentiment, ou quelque ſenſation correſpondante. Par une recherche

Digitized by Google

exacte, on ramene à cette origine les idées même qui d'abord en paroiſſent les plus éloignées : telle eſt l'idée de Dieu, c'eſt-à-dire, d'un être dont l'intelligence, la ſageſſe, & la bonté ſont infinies ; elle nous vient en réfléchiſſant ſur les opérations de notre ame, & en donnant une étendue illimitée aux qualités de ſageſſe & de bienfaiſance que nous remarquons en nous. Qu'on pouſſe cet examen juſqu'où l'on voudra ; on trouve toujours que chaque idée vient d'une impreſſion correſpondante. Si quelqu'un doute de l'univerſalité de notre propoſition, nous avons un moyen aiſé de le convaincre : qu'il produiſe ſa prétendue exception, je veux dire, l'idée qui ſelon lui ne dérive point de la ſource indiquée ; & ce ſera à nous de maintenir notre doctrine en produiſant l'impreſſion qui lui correſpond.

En ſecond lieu, lorſqu'il arrive, par un défaut dans les organes, qu'un homme n'eſt pas ſuſceptible d'une certaine eſpece de ſenſation, nous le trouvons toujours également privé des idées qui en naiſſent. C'eſt ainſi qu'un aveugle né n'a point la notion des cou-

Digitized by Google

leurs, ni un ſourd celle des ſons. Rendez à l'un ou à l'autre le ſens qui lui manque; ce nouveau canal, ouvert aux ſenſations, ſervira en même tems de paſſage aux idées, & il concevra ſans difficulté des choſes qui juſques-là lui étoient entiérement inconnues Le cas eſt le même lorſque les objets, propres à exciter une certaine ſenſation, n'ont jamais été appliqués à l'organe; ainſi un lapon, ou un negre, n'a point d'idée de la ſeve du vin. Enfin, quoiqu'il n'y ait que peu d'exemples d'un défaut pareil dans l'ame, par lequel un homme n'auroit jamais eu, ni même pu avoir, quelqu'un des ſentimens, ou quelqu'une des paſſions qui ſont le partage de l'eſpece humaine, notre obſervation ne laiſſe pas de ſe trouver ici, quoiqu'à la vérité d'une maniere moins frappante. Un homme de mœurs douces n'aura point d'idée de la cruauté, ni d'une haine implacable : une ame intéreſſée ne concevra pas aiſément le ſublime de l'amitié, ou d'une généreuſe bienveuillance. Enfin on convient que d'autres êtres peuvent avoir pluſieurs ſens que nous n'imaginons pas, parce que les idées qui

Digitized by Google

devroient nous les faire connoître n'ont jamais été introduites en nous, ni par le ſentiment, ni par la ſenſation actuelle, qui ſont les ſeuls moyens propres à faire naître une idée.

Il y a cependant un phénomene contraire à notre theſe, & qui pourroit prouver qu'il n'eſt pas abſolument impoſſible aux idées de dévancer les impreſſions qui y correſpondent. On accordera, je crois aiſément que les idées des diverſes couleurs, que nous acquérons par la vue, different les unes des autres à certains égards, quoiqu'elles ſe reſſemblent à d'autres; & qu'il en eſt de même que des ſons que nous connoiſſons par les organes de l'ouïe. Mais ſi cela eſt vrai des différentes couleurs, il le doit être auſſi des diverſes nuances de la même couleur; je veux dire, que chaque nuance produira ſon idée diſtincte & indépendante des autres. Si on le nioit, il faudroit admettre que, par une gradation continuelle de nuances, on pût changer inſenſiblement chaque couleur en toute autre couleur, en celle même dont elle approcheroit le moins; puiſque

Digitized by Google

puiſque là où il n'y a point de milieu différent, il ſeroit abſurde de conteſter l'identité des extrêmes.

Suppoſons maintenant un homme qui ait joui de la vue pendant trente ans, & qui ait acquis la connoiſſance de toutes ſortes de couleurs, à l'exception d'une ſeule, comme par exemple, d'une nuance particuliere de bleu, qu'il n'a jamais eu occaſion de voir. Plaçons devant lui toutes les nuances de bleu, en deſcendant du plus foncé au plus clair, & n'omettons que la ſeule nuance en queſtion. Il eſt évident que cet homme s'appercevra d'une lacune à l'endroit où elle manque, il ſentira que la diſtance entre les couleurs contigues eſt plus grande en cet endroit que par-tout ailleurs. Or je demande, ſi ſon imagination eſt capable, par elle-même, de ſuppléer à ce défaut, en ſubſtituant l'idée de cette nuance particuliere dont les ſens ne lui ont jamais fourni le modele ? Je crois que la plupart de mes lecteurs décideront pour l'affirmative ; & ceci peut ſervir de preuve, que les idées ne dérivent pas toujours, & dans tous les cas

ſans exception, d'impreſſions correſpondantes. Cependant c'eſt ici un cas ſi particulier, & ſi ſingulier même, qu'il mérite à peine d'être remarqué : & je ne penſe pas que pour lui ſeul il faille réformer notre maxime générale.

La propoſition que nous venons d'établir, eſt non ſeulement ſimple & intelligible en elle-même ; ſi l'on ſait en faire un bon uſage, elle peut ſervir encore à diſſiper l'obſcurité de toutes les diſputes, en les dépouillant de ce jargon qui regne depuis ſi long-tems dans les raiſonnemens métaphyſiques, & qui leur a fait eſſuyer tant de diſgraces. Toutes les idées en comparaiſon des ſenſations, ont quelque choſe d'obſcur, & pour ainſi dire de languiſſant, mais les idées abſtraites plus que les autres ; notre ame n'a que peu de priſe ſur elles, & leur reſſemblance eſt cauſe qu'on les confond aiſément. Cependant nous n'y faiſons pas attention : il ſuffit d'avoir ſouvent employé un mot, quoique ſans y avoir jamais attaché de ſens fixe, pour ſe perſuader qu'il eſt lié à une idée déterminée. Il en eſt tout autrement des impreſ-

Digitized by

ſions : les ſenſations, ſoit externes, ſoit internes, nous affectent d'une maniere forte & vive ; leurs limites ſont marquées avec plus d'exactitude : & il eſt difficile de ſe méprendre à leur égard. Dès que nous ſoupçonnons donc un terme philoſophique d'être vuide de ſens, & de n'avoir point d'idée correſpondante, comme cela n'arrive que trop fréquemment, nous n'avons qu'à nous demander ; *à quelle impreſſion cette prétendue idée rapporte ſon origine ?* Si nous ne lui en trouvons point, ce ſera une marque que notre ſoupçon étoit fondé ; & en faiſant paſſer nos idées par cette épreuve, nous pouvons nous flatter raiſonnablement d'abréger toutes les diſputes qui s'éléveront touchant leur nature & leur réalité.

DIGRESSION

Sur le ſens du mot inné.

« Il eſt probable que ceux qui ont rejetté » les idées innées ne vouloient dire autre » choſe, ſinon que chaque idée eſt copiée » d'après une impreſſion. Il faut l'avouer

Digitized by Google

» pourtant, ces philoſophes n'ont pas été
» aſſez circonſpects dans le choix de leurs
» expreſſions, ni ne les ont aſſez bien dé-
» finies pour prévenir toutes les mépriſes.
» Car qu'eſt-ce qu'on entend par le terme
» *d'inné?* S'il eſt équivalent à celui de *natu-*
» *rel*, il eſt inconteſtable que toutes les idées
» & toutes les perceptions de l'ame lui ſont
» naturelles, de quelque façon qu'on en-
» tende le mot de *naturel*, ſoit qu'on l'op-
» poſe à ce qui eſt *peu commun* à *l'artificiel*,
» ou au *miraculeux*. Si le terme *d'inné*
» ſignifie ce qui eſt contemporain à notre
» naiſſance, rien de plus frivole que cette
» diſpute; ce n'eſt aſſurément pas la peine
» de ſe guinder l'eſprit pour ſavoir en quels
» tems préciſément nous avons penſé pour
» la premiere fois, ſi c'eſt avant ou après
» que nous fuſſions nés. Mais pour l'ordi-
» naire, le mot même *d'idée* eſt pris dans
» un ſens très-vague chez ces philoſophes,
» ſans en excepter M. *Locke*, qui lui fait
» ſignifier *perception*, *ſenſation* & *paſſion*,
» auſſi bien que *penſée*. Or je voudrois
» bien ſavoir ce qu'on peut entendre, en

» disant que l'amour propre, le ressenti-
» ment des injures, & le penchant réci-
» proque entre les deux sexes, ne sont point
» *innés*.

» Il s'ensuit de-là qu'en prenant ces termes
» *d'impression* & *d'idée* dans le sens que
» nous leur avons donné, & en faisant
» signifier au terme *d'inné* ce qui est origi-
» nal, ou qui n'est copié sur aucune per-
» ception précédente, il faudra dire que nos
» impressions sont innées, & que nos idées
» ne le sont pas.

» Pour parler plus franchement encore,
» j'estime que, dans ce sujet, M *Locke*, a
» été trompé par les Philosophes de l'Ecole,
» qui, à l'aide de termes indéfinis, avoient
» le secret de donner aux disputes une lon-
» gueur fastidieuse, sans jamais toucher
» au point controversé. De-là l'ambiguité &
» la circonlocution qui se trouvent dans
» tous les raisonnemens de ce grand homme
» sur cette matiere.

TROISIEME ESSAI.

Sur la liaiſon des idées.

IL eſt évident qu'il y a des principes qui lient nos penſées ; car elles ſont introduites dans l'eſprit les unes par les autres : c'eſt avec un certain degré de méthode & de régularité qu'elles ſe préſentent à la mémoire ou à l'imagination. Cela ſe remarque aiſément dans les réflexions ſoutenues, & dans les diſcours ſérieux. Une penſée étrangere vient-elle troubler la marche, ou rompre la chaîne de nos idées, nous nous en appercevons auſſitôt, & nous la mettons à l'écart. Que dis-je ? Dans nos rêveries les plus vagues & les plus extravagantes, dans nos ſonges même, l'imagination ne court pas tout-à-fait à l'aventure : en y réfléchiſſant, on découvre toujours de la liaiſon entre les idées qui ſe ſuccedent. Si l'on écrivoit la converſation la plus libre & la plus découſue en apparence, il arriveroit de deux choſes l'une ; ou l'on verroit

Digitized by Google

à l'œil les liens qui ont amené ſes tranſitions ; ou en cas que cela ne fût point, la perſonne qui auroit rompu le fil du diſcours, pourroit au moins nous dire qu'il s'eſt fait dans ſon ame une révolution ſecrette qui l'a détournée peu à peu du ſujet de la converſation. Enfin, en comparant enſemble les langues de pluſieurs peuples, entre leſquels on ne peut ſoupçonner ni liaiſon ni commerce, on trouve pourtant une correſpondance étroite dans les mots qui repréſentent les idées les plus compoſées ; marque certaine que les idées ſimples dont ils expriment la collection, ſont unies par un principe univerſel, qui exerce ſon influence ſur tout le genre humain.

Cependant, quoique d'un côté cette liaiſon des idées ſoit trop ſenſible pour pouvoir échapper aux obſervations, & que de l'autre elle mérite toute l'attention des curieux ; je ne connois aucun philoſophe qui ait entrepris d'en indiquer les différens principes, & de les réduire en claſſe : pour moi je ne trouve que trois de ces principes, celui de

Digitized by Google

reſſemblance, celui de *contiguité de tems ou de lieu*, & celui de *cauſalité*.

Peut-on douter que ces principes ne ſervent à réunir les idées? De la vue d'un portrait n'eſt-il pas naturel de paſſer à l'idée de l'original (1)? On parle d'un appartement; auſſi-tôt il s'éleve des queſtions touchant les pieces contigues (2). En penſant à une bleſſure reçue, peut-on s'abſtenir de penſer à la douleur qui en eſt la ſuite (3)? Cependant, que mon énumération ſoit complette, & qu'il n'y ait point d'autres principes de liaiſon que ceux que je viens de propoſer, c'eſt ce dont je ne ſaurois, ni convaincre mon lecteur, ni me convaincre moi-même. Tout ce que nous pourrions faire à cet égard, ce ſeroit d'examiner ſoigneuſement, & dans pluſieurs cas, les principes qui lient nos penſées, & d'en pouſſer la généraliſation juſqu'où elle peut aller. Plus le nombre de cas

---

(1) Reſſemblance.

(2) Contiguité.

(3) Cauſe & effet.

Digitized by Google

que nous aurons examiné ſera grand, plus nous aurons porté d'exactitude dans notre examen ; & plus auſſi nous pourrons nous en fier à l'énumération déduite du tout, plus nous aurons raiſon de la croire entiere & complette. Mais, au lieu d'entrer dans un détail de cette nature, qui nous meneroit à trop de vaines ſubtilités, conſidérons plutôt quelques-uns des principaux effets que la liaiſon des idées produit ſur les paſſions & ſur l'imagination de l'homme. Ces ſpéculations nous promettent plus d'agrément que les précédentes ; & peut-être ſeront-elles plus inſtructives.

L'homme eſt un être raiſonnable, mais en même-tems un être agité ſans ceſſe par le deſir de ſe rendre heureux : & comme il ſe flatte toujours de trouver le bonheur, ſoit en contentant quelque paſſion, ſoit en ſe livrant à quelque attachement ; il ne lui arrive gueres d'agir, de parler ou de penſer ſans deſſein. Il ſe propoſe toujours un but ; & bien que ſouvent il choiſiſſe des moyens peu propres à l'y conduire, il ne le perd point de vue. Jamais il ne prendra la peine

Digitized by Google

de tourner ſes réflexions ſur un ſujet, ſi ce n'eſt parce qu'il eſpere d'en recueillir quelque avantage.

De-là vient que tout ouvrage de génie doit être dreſſé ſur un plan, & avoir un objet. La force de l'enthouſiaſme peut bien emporter le poëte lyrique loin de ſon ſujet principal; il eſt même permis, dans une épître ou dans un eſſai, de s'écarter avec une négligence apparente de ſon but; mais il faut pourtant que le tout faſſe paroître quelque intention : & ſi cette intention n'eſt pas marquée dans tout le cours de votre ouvrage, au moins faut-il qu'on ſache pourquoi vous aviez pris la plume. Une production deſtituée de but reſſembleroit plutôt aux délires d'un habitant des petites maiſons, qu'aux efforts d'un homme qui ſe poſſede.

Cette regle n'ayant point d'exception, elle demande, lorſqu'on l'applique au genre narratif, que les événemens dont on fait le récit tiennent les uns aux autres par un nœud commun; & l'imagination n'en ſaiſit point les rapports, à moins qu'ils ne forment une eſpece d'unité, qui la met en état de les ré-

duire à un même plan, & ſous un même point de vue. Cette unité doit être le grand objet & le dernier but de tous ceux qui ſe mêlent d'écrire.

Parmi cette diverſité de faits qui peuvent entrer dans un poëme ou dans une hiſtoire, c'eſt au poëte ou à l'hiſtorien à choiſir, des divers principes de liaiſon, celui qui s'accorde le mieux à ſon deſſein. *Ovide*, ayant bâti ſes métamorphoſes ſur le principe de la reſſemblance, toute transformation fabuleuſe, opérée par le pouvoir ſurnaturel des dieux, s'eſt trouvée propre à remplir ſon cannevas. Avec cette ſeule circonſtance un événement peut figurer dans le plan ſur lequel ce poëte a travaillé.

Un annaliſte ou un hiſtorien, qui entreprendroit de tranſmettre à la poſtérité ce qui s'eſt paſſé en europe pendant la durée d'un ſiecle, s'aſſujettiroit au principe de contiguité. Son deſſein embraſſeroit tous les événemens arrivés dans cette portion déterminée d'eſpace & de tems, quelque différens, quelque détachés les uns des autres que ces évé-

Digitized by Google

nemens fuſſent à d'autres égards, parce que, malgré toutes leurs différences, il leur reſteroit encore une eſpece d'unité.

Mais la liaiſon la plus uſitée dans les récits, c'eſt celle qui naît des *cauſes* & des *effets*. Avec ſon ſecours, l'hiſtorien nous trace la ſuite des actions dans leur ordre naturel, il remonte aux reſſorts ſecrets & aux principes cachés, & en déduit les conſéquences les plus éloignées. Ayant pris pour ſujet une partie de cette grande chaîne d'événemens qui compoſe l'hiſtoire du genre humain, ſa principale étude doit être de toucher à chaque chaînon; mais ſouvent une ignorance invincible s'oppoſe à tous ſes efforts: ſouvent auſſi les conjectures viennent remplir le vuide de ſes connoiſſances; mais il ſent bien que ſon ouvrage eſt d'autant plus parfait qu'il préſente la chaîne plus complette au lecteur. La ſcience des cauſes eſt la plus ſatisfaiſante pour l'eſprit: elle eſt fondée ſur le rapport le plus ſolide & le plus étroit de tous; elle eſt encore la plus féconde en leçons utiles, puiſque c'eſt elle ſeule qui

Digitized by Google

nous rend les maîtres des événemens, & nous donne une eſpece d'empire ſur les tems à venir.

Ici nous pouvons nous faire quelque idée de cette unité d'action, dont les critiques ont tant parlé d'après Ariſtote, mais le plus ſouvent en vain, parce que leur goût n'étoit point dirigé par la juſteſſe philoſophique. Non-ſeulement le genre épique & tragique, mais tous les genres ſans exception exigent de l'unité: un auteur, qui ſouhaite d'élever un monument durable, ne doit jamais permettre à ſes penſées de courir au haſard. Selon moi, l'hiſtorien qui écriroit la vie d'Achille ne ſeroit pas moins obligé de lier les événemens par leurs dépendances & leurs rapports, que le poëte qui choiſiroit la colere de ce héros pour le ſujet de ſes chants(1). Ce n'eſt pas ſeulement dans le cours d'une portion limitée de la vie que les actions de

(*) Ceci eſt contraire à Ariſtote qui dit : Μῦθος δ' ἐστὶν εἷς, οὐχ, ὥσπερ τινὲς οἴονται, ἐὰν περὶ ἕνὸς ᾖ. πολλαὶ γὰρ καὶ ἄπειρα τῷ γένει συμβαίνει, ἐξ ὧν ἐνίων οὐδέν ἐστιν ἕν. Οὕτω δὲ καὶ πράξεις ἑνὸς πολλαὶ εἰσιν, ἐξ ὧν μία οὐδεμία γίνεται πρᾶξις &c. κεφ. κ. *Note de l'Auteur.*

Digitized by Google

l'homme tiennent les unes aux autres ; cette liaiſon s'étend à toute ſa durée, depuis le berceau juſqu'au ſépulchre ; & l'on ne ſauroit détacher le moindre anneau de cette chaîne ſans altérer toute la ſérie des événemens qui en dépendent. Ainſi, l'*unité d'action*, qui a lieu dans l'hiſtoire des états, ou dans celle des particuliers, ne differe point en genre, mais en degré, de celle qu'on obſerve dans la poéſie épique. Dans celle-ci le lien eſt plus ſerré, & ſe fait ſentir davantage, la narration embraſſe moins de tems, & les acteurs ſe hâtent d'arriver à quelque période remarquable, propre à ſatisfaire la curioſité du lecteur. Cela eſt fondé ſur le ton particulier où l'*imagination* & les *paſſions*, tant du lecteur que du poëte, ſont montées dans le genre épique : la premiere y prend plus de vie, & les ſecondes plus de feu que dans l'hiſtoire, tant générale que particuliere, ou dans les autres narrations qui ſe bornent au réel & à l'exacte vérité. Conſidérons les effets de ces deux circonſtances dans la poéſie, & principalement dans la poéſie épique, où ils ſont plus frappans que par-tout ailleurs :

& voyons pourquoi ils exigent, dans la fable, une unité plus préciſe & plus ſcrupuleuſe.

Premiérement, la poéſie, étant une eſpece de peinture, nous rapproche davantage des objets que toute autre ſorte de récits; elle met ces objets dans un plus grand jour, elle deſſine plus diſtinctement ces circonſtances légeres, qui, quelque ſuperflues qu'elles paroiſſent à l'hiſtoire, ſervent pourtant beaucoup à animer le tableau & à charmer l'imagination. S'il n'étoit pas fort néceſſaire qu'Homere, à chaque fois que ſon héros boucle ſes ſouliers & attache ſes jarretieres, nous en avertît, je ne ſais, d'un autre côté, ſi l'auteur de la Henriade n'auroit pas dû entrer dans de plus grands détails; il paſſe ſur des événemens avec une rapidité qui nous laiſſe à peine le loiſir de prendre connoiſſance de l'action & de la ſcene. Si donc le poëte vouloit embraſſer dans ſon ſujet un grand eſpace de tems, ou une longue ſuite d'événemens, s'il vouloit déduire la mort d'Hector de ſes cauſes les plus éloignées, & reprendre les choſes depuis le rapt d'Hélene, ou depuis le

Digitized by Google

jugement de Pâris, il ne pourroit remplir ce vaſte cannevas de peintures & d'images qui euſſent leurs juſtes proportions, ſans faire un poëme d'une longueur démeſurée. L'imagination du lecteur enflammée par une ſuite de deſcriptions poétiques, & ſes paſſions tenues en haleine par cette ſympathie continuelle qui attache aux acteurs, n'iroient jamais juſques au bout ; elles languiroient long-tems avant la fin de la narration : la violence réitérée des mêmes émotions produiroit infailliblement la laſſitude & le dégoût.

Une ſeconde raiſon ſert à confirmer que le poëte épique ne doit jamais prendre ſes cauſes de trop loin ; elle eſt tirée d'une propriété des paſſions très-remarquable par ſa ſingularité. Dans une compoſition bien ordonnée, toutes les affections excitées par les divers événemens, décrits ou repréſentés, ſe prêtent une force mutuelle. Pendant que tous les héros ſont engagés dans une ſcene commune, & que chaque action tient au tout par une liaiſon étroite, l'intérêt ſe ſoutient, & les paſſions paſſent d'objet en objet par

des

des tranſitions aſſées. Cette connexion des événemens, en même tems qu'elle applanit le paſſage d'une penſée à l'autre, fait auſſi que les paſſions ſe tranſmettent plus facilement ; elle les reſſerre dans le même canal, & les fait couler dans la même direction. C'eſt ainſi que l'intérêt que nous prenons à Eve, nous prépare à en prendre un pareil à Adam. La ſympathie ne perd rien dans ce paſſage, & l'eſprit ſaiſit immédiatement les nouveaux objets, qui ont des rapports bien marqués avec ceux qui le rempliſſoient déja. Au lieu que ſi le poëte, faiſant, une digreſſion totale de ſon ſujet, s'aviſe d'introduire un nouvel acteur, qui n'ait aucun rapport avec les perſonnages qui ont figuré auparavant, l'imagination s'appercevant qu'on lui préſente un objet poſtiche, ſe trouvera arrêtée, & n'entrera que froidement dans la nouvelle ſcene qu'on lui ouvre. Bientôt elle ne jetera plus que par intervalle des étincelles mourantes ; & ſuppoſé qu'elle tâche de ſe remettre dans le ſujet du poëme, ce ſera à recommencer : paſſant comme ſur une terre étrangere, il faudra qu'elle aille

Digitized by Google

à la découverte du pays, pour réveiller l'intérêt endormi, & s'exciter de nouveau à prendre part aux acteurs principaux. Le même inconvénient a lieu, quoique dans un moindre degré, lorſque le poëte écarte trop les événemens les uns des autres, lorſqu'il lie enſemble des actions qui, pour n'être pas tout-à-fait ſéparées, n'ont pas néanmoins autant de connexion qu'il en faut pour faciliter le paſſage aux paſſions. C'eſt ce qui a fait imaginer l'artifice des narrations *obliques*, employées avec tant de dextérité dans l'*Odiſſée*, & dans l'*Enéide* : on y place d'abord le héros tout près du dénouement : & puis on nous découvre, comme en perſpective, les cauſes & les événemens plus éloignés. De cette façon, la curioſité du lecteur ne ſouffre jamais d'interruption : les événemens ſe ſuivent avec rapidité, & dans un ordre ſerré : l'intérêt ne perd rien de ſa force, & le rapport prochain des objets le fait aller en croiſſant depuis le commencement du récit juſqu'à ſa fin.

La même regle s'obſerve dans la poéſie dramatique. Dans une piece de théâtre ré-

Digitized by Google

guliere, on ne ſouffre point de rôle qui n'ait point, ou qui n'ait que peu de liaiſon avec les principaux perſonnages de la fable : il n'eſt jamais permis de détourner l'intérêt par des ſcenes détachées, & qui faſſent un corps à part ; celà arrête les paſſions au milieu de leur courſe, en coupant cette communication par laquelle les ſcenes ſe prêtent une force mutuelle, de façon que la pitié & la terreur, qui naiſſent du tragique, ſe tranſmettent d'une ſcene à l'autre, juſqu'à ce qu'il en réſulte cette vivacité de mouvemens que le théâtre ſeul eſt capable de produire. La chaleur de l'intérêt que je prends au ſpectacle, ſera bientôt éteinte, ſi je ſuis frappé ſubitement d'une action toute nouvelle, & de perſonnages nouveaux, qui n'ont point d'affinité avec les précédens : ſi les liens de mes idées rompus me font ſentir des lacunes & des vuides au plus fort de la paſſion : ſi au lieu de tranſporter ma ſympathie de ſcene en ſcene, je ſuis obligé, à chaque moment, de faire effort ſur moi-même, pour m'intéreſſer à de nouvelles ſcenes & à de nouvelles intrigues.

Digitized by Google

Mais, quoique l'unité d'action ſoit une loi commune à la poéſie tant épique que dramatique; il ſe préſente pourtant ici une différence qui mérite quelque attention. Dans l'un & dans l'autre de ces genres, l'action doit être une & ſimple, afin que la ſympathie ſe conſerve en entier, & que l'intérêt ne ſoit point partagé. Cependant le genre épique, & les récits en vers, fourniſſent un fondement de plus à cette regle, pris de ce qu'avant d'entrer en matiere, l'auteur eſt obligé de ſe former un plan, de ramener ſon ſujet à un point de vue général, & de le réunir dans un chef unique, dont il ne doit jamais s'écarter. Cette raiſon n'a point lieu dans les fictions théâtrales, où l'auteur eſt entiérement abſorbé par ſon ſujet, & où le ſpectateur ſe ſuppoſe préſent aux actions qu'on lui expoſe ſur la ſcene; ce qui fait qu'on peut y introduire des dialogues particuliers, pourvu que ſans choquer la vraiſemblance ils entrent dans l'eſpace limité auquel le théâtre eſt aſſujetti. De-là vient que l'unité de l'action n'eſt jamais obſervée à la rigueur dans nos comédies Angloiſes, pas

Digitized by

même dans celles de *Congreve*. Pourvu qu'il y ait entre ſes perſonnages quelque relation réelle ou autre, qu'ils ſoient unis par le ſang, ou membre d'une même famille, le poëte ſe croit autoriſé à leur ménager des ſcenes à part, où ils puiſſent montrer leur humeur, & déployer leur caractere, quand même ces ſcenes ne ſerviroient gueres à l'action principale. Les doubles intrigues de *Terence* ſont des libertés de ce genre, quoique priſes avec plus de ſobriété. Cette conduite n'eſt pas tout-à-fait dans les regles; mais elle n'eſt pas abſolument contraire non plus à la nature du comique, où les mouvemens & les paſſions ne montent jamais juſqu'au ſublime de la tragédie: outre que la fiction & le jeu de théâtre peuvent pallier ces licences juſqu'à un certain point. Dans le récit poétique au contaire, l'auteur eſt reſſtraint à un ſujet unique par ſa premiere propoſition qui contient le plan de ſon ouvrage: & il ne ſauroit faire des écarts de cette nature, ſans qu'ils paroiſſent tout d'abord abſurdes & monſtrueux; auſſi, ni Bocace même, ni la Fontaine, ni aucun

Digitized by Google

des auteurs qui ont écrit dans le genre plaiſant, ne ſe les ſont-ils permis.

Revenons à la comparaiſon de l'hiſtoire avec la poéſie épique, & concluons des raiſonnemens que nous avons faits, que toute production dans ces deux genres demande de l'unité; mais que l'hiſtoire en demande plus que toute autre. La liaiſon qu'elle met entre les divers événemens pour les réunir en un ſeul corps, dépend du rapport des cauſes & des effets. La poéſie épique a cela de commun avec l'hiſtoire, mais la liaiſon y doit être plus étroite & plus ſenſible, parce que ſes narrations tendent à faire naître des images plus vives & des paſſions plus véhémentes. La guerre du Peloponneſe, le ſiége d'Athenes, & la mort d'Alcibiade, ſont des ſujets propres, le premier pour l'hiſtoire, le ſecond pour le poëme épique, le troiſieme pour la tragédie.

Si nous conſidérons, que la ſeule différence qu'il y a entre l'hiſtoire & la poéſie épique conſiſte dans le degré de liaiſon qui joint les événemens, il ſera très-difficile, pour ne pas dire impoſſible, de trouver des

mots propres à déterminer les limites qui les ſéparent. C'eſt ici une affaire de goût plutôt que de raiſonnement; & il nous arrivera ſouvent de découvrir cette unité où, à la premiere vue, & en ne conſidérant les choſes qu'en gros, nous nous fuſſions le moins attendus de la trouver.

Il eſt manifeſte qu'Homere n'eſt pas exactement fidele à ſon plan, & que dans le cours de ſon récit il paſſe les bornes du ſujet de ſa premiere propoſition. Cette colere d'Achille qui occaſionna la mort d'Hector, n'eſt pas la même que celle qui attira ſur la Grece le déluge de maux dont il eſt parlé au commencement de l'Iliade. Cependant l'étroite liaiſon qui ſubſiſte entre ces deux mouvemens, le paſſage prompt & animé de l'un & l'autre, le contraſte (1) qui regne entre les différens effets de la concorde & de la

(1) Le contraſte, ou la contrariété, fait une eſpece de connexion idéale, que je ſerois tenté de ranger dans la claſſe des *reſſemblances*. Deux objets contraires ſe détruiſent réciproquement, c'eſt-à-dire, que l'un eſt la cauſe de l'anéantiſſement de l'autre; or, l'idée d'un objet anéanti renferme l'idée de ſon exiſtence précédente. *Note de l'Aut.*

Digitized by Google

diſcorde des princes, & la curioſité naturelle que nous devons ſentir de voir *Achille* en action, après l'avoir vu ſi long-tems en repos; toutes ces raiſons, dis-je, nous entraînent, & donnent au ſujet une unité dont l'eſprit ſe contente.

On peut reprocher à *Milton* d'avoir tiré ſes cauſes de trop loin. La rébellion des Anges produit la chûte de l'homme par une trop longue ſuite d'événemens, & ne la produit que très-accidentellement; pour ne pas dire que la création du monde, dont le poëte nous fait un long épiſode, n'eſt pas plus la cauſe de cette cataſtrophe que de la bataille de Pharſale, ou de tout autre événement qui ſoit jamais arrivé. Mais, ſi nous conſidérons, d'un autre côté, que tous ces événemens, & la rebellion des anges, & la création du monde, & la chûte de l'homme, ont cette reſſemblance commune d'être des effets miraculeux, qui ſortent du cours ordinaire de la nature : ſi nous réfléchiſſons ſur la *contiguité* des tems où on les place : ſi nous les enviſageons comme les ſeuls faits originaux que la révélation

nous découvre, qui détachés de tout autre fait, frappent à la fois, & ſe rappellent mutuellement; ſi, dis-je, nous faiſons attention à toutes ces circonſtances, nous trouverons que ces parties de l'action ont une unité ſuffiſante pour pouvoir être compriſes dans la même fable, ou dans le même récit. Ajoutons-y une reſſemblance particuliere de la rebellion des anges avec la chûte de l'homme; ces deux événemens nous prêchent, pour ainſi dire, une même doctrine morale, ſavoir l'obéiſſance que nous devons à notre créateur. On pourroit comparer cela à ce qu'on appelle chanter *par contre-partie* en muſique.

En raſſemblant ces traits détachés, je n'ai eu d'autre deſſein que de réveiller la curioſité des philoſophes, & de leur faire ſoupçonner au moins, ſi je ne puis les perſuader pleinement, que ce ſujet eſt un des plus riches, & que pluſieurs actes de notre ame dépendent de l'aſſociation d'idées que je viens d'expliquer. Ce que l'on y trouvera peut-être de plus remarquable, c'eſt cette ſympathie qui regne entre les paſſions

Digitized by Google

& l'imagination, & qui fait que l'affection qu'on a priſe pour un objet, ſe tranſporte aiſément aux objets corrélatifs, au lieu qu'elle ne ſe communique que difficilement, ou ne ſe communique point du tout à ceux qui ne tiennent à aucune liaiſon. De-là vient qu'en aſſociant dans ſon ouvrage des perſonnes & des actions étrangeres les unes aux autres, un écrivain peu judicieux n'atteint jamais l'art de faire naître l'intérêt, le ſeul par lequel on puiſſe toucher le cœur, & porter les paſſions à leur plus haut période. Une expoſition complette de cette vérité, & de ſes conſéquences demanderoit des raiſonnemens trop profonds & trop prolixes pour ces Eſſais. Qu'il nous ſuffiſe pour le préſent d'avoir établi les principes qui produiſent la liaiſon de nos idées, d'en avoir fixé le nombre, & de les avoir réduits aux rapports de *reſſemblance* de *contiguité*, & de *cauſalité*.

Digitized by Google

QUATRIEME ESSAI.

Doutes ſceptiques touchant les opérations de l'entendement.

PREMIERE PARTIE.

Tous les objets dont la raiſon humaine ſe propoſe la recherche, ſe diviſent naturellement en deux claſſes; la premiere comprend *les relations des idées*, & la ſeconde *les choſes de fait*. A la premiere appartiennent toutes les propoſitions de géométrie, d'algébre, & d'arithmétique, toutes celles en un mot qui ſont, ou intuitivement, ou démonſtrativement, certaines. Dire que *le quarré de l'hypotenuſe eſt égal aux quarrés des deux côtés*, c'eſt exprimer une relation entre des figures. Dire que *trois fois cinq ſont égaux à la moitié de trente*, c'eſt en exprimer une entre des nombres. Les propoſitions de ce genre ſe découvrent par de ſimples opérations de la penſée, & ne dépendent en rien des choſes qui exiſtent dans

Digitized by Google

l'Univers. N'y eût-il, ni cercle, ni triangle dans la nature, les théoremes démontrés par *Euclide* n'en conſerveroient pas moins leur évidence & leur éternelle vérité.

Ce n'eſt pas ainſi que s'établit la certitude des *choſes de fait*, qui compoſent la ſeconde claſſe des objets ſur leſquels la raiſon s'exerce : quelque grande que puiſſe être cette certitude, elle eſt d'une nature différente. Le contraire de chaque fait demeure toujours poſſible, & ne pouvant jamais impliquer contradiction, l'eſprit le conçoit auſſi diſtinctement & auſſi facilement que s'il étoit vrai & conforme à la réalité. *Le ſoleil ſe levera*, & *le ſoleil ne ſe levera pas*, ſont deux propoſitions également intelligibles, & auſſi peu contradictoires l'une que l'autre. On entreprendroit en vain de démontrer la fauſſeté de la derniere : ſi elle étoit démonſtrativement fauſſe, elle impliqueroit contradiction ; & l'eſprit ne pourroit jamais ſe la repréſenter d'une maniere diſtincte.

S'il y a donc une évidence qui nous certifie les exiſtences réelles, & ſur laquelle repoſent ces choſes de fait qui ne ſont, ni pré-

Digitized by Google

ſentes aux ſens, ni enregiſtrées dans la mémoire, ſa nature eſt un objet très-propre à exciter notre curioſité. On ne trouve pas que, ni les anciens, ni les modernes, ſe ſoient fort appliqués à cultiver cette branche de la philoſophie; & cela doit rendre d'autant plus excuſables les doutes & les erreurs où nous pourrons tomber en travaillant à une tâche auſſi importante, en nous engageant, ſans guide & ſans conſeil, dans des ſentiers auſſi raboteux. Ces doutes même & ces erreurs peuvent devenir utiles, en ſervant à rallumer en nous le deſir de connoître, & en y détruiſant cette ſécurité & cette foi implicite, qui ſont ſi funeſtes au raiſonnement & à la liberté de penſer. S'il arrive que nous découvrions des défauts dans la philoſophie commune, je préſume que cette découverte, loin de nous abattre, nous animera plutôt à tenter d'arriver à quelque choſe de plus parfait & de plus ſatisfaiſant.

Les raiſonnemens que nous formons ſur les choſes de fait paroiſſent avoir tous pour fondement la relation qui a lieu entre les cauſes & les effets. Elle eſt en effet la ſeule

Digitized by Google

qui puiſſe nous tranſporter au-delà de l'évidence qui accompagne les ſens & la mémoire. Demandez à un homme pourquoi il croit un fait qui ſe paſſe dans un lieu où il n'eſt pas, par exemple, que ſon ami ſéjourne à la campagne, ou qu'il voyage en France : il vous donnera pour raiſon un autre fait ; il alléguera une lettre qu'il a reçue de lui, des réſolutions qu'il lui a vu prendre, des promeſſes qu'il lui a entendu faire. Je trouve, dans une iſle déſerte, une montre, ou quelqu'autre ouvrage de mécanique : auſſitôt je conclus que cette iſle a été découverte avant que j'y abordaſſe. Tous les autres raiſonnemens qui concernent des faits, ſont de la même nature ; on y ſuppoſe toujours une liaiſon entre le fait préſent & celui qu'on en déduit par maniere de conſéquence. S'il n'y avoit point de liaiſon, toutes nos inductions ſeroient précaires. Pourquoi une voix articulée, & un diſcours raiſonnable, entendu dans un lieu ténébreux, m'aſſurent-ils de la préſence d'un homme ? C'eſt à cauſe que ce ſont-là des actes affectés à l'organiſation humaine ? Analyſez tous les raiſonnemens de

Digitized by Google

cette eſpece : vous les trouverez tous appuyés ſur la relation qui ſubſiſte entre les cauſes & les effets ; & cette relation ſe préſentera toujours, ou prochaine ou éloignée, ou directe ou collatérale. C'eſt ainſi que la chaleur & la lumiere ſont des effets collatéraux du feu, & qu'on peut légitimement inférer l'exiſtence de l'un de l'exiſtence de l'autre.

Pour ſatisfaire donc l'eſprit ſur la nature de cette évidence qui nous certifie les choſes de fait, il eſt beſoin d'examiner la route que nous tenons dans la recherche des cauſes & des effets.

Je haſarderai ici une propoſition que je crois générale & ſans exception ; c'eſt qu'il n'y a pas un ſeul cas aſſignable, où la connoiſſance du rapport, qui eſt entre la cauſe & l'effet puiſſe être obtenue *à priori* ; mais qu'au contraire cette connoiſſance eſt uniquement due à l'expérience, qui nous montre certains objets dans une liaiſon conſtante. Préſentez au plus fort raiſonneur qui ſoit ſorti des mains de la Nature, à l'homme qu'elle a doué de la plus haute capacité, un objet qui lui ſoit entiérement nouveau ; laiſſez-lui examiner

Digitized by Google

ſcrupuleuſement toutes ſes qualités ſenſibles ; je le défie, après cet examen, de pouvoir indiquer une ſeule de ſes cauſes, ou un ſeul de ſes effets. Les facultés de l'ame d'Adam nouvellement créé, euſſent-elles été plus parfaites encore qu'on ne les décrit, ne le mettoient pas en état de conclure de la fluidité & de la tranſparence de l'eau, que cet élément pourroit le ſuffoquer, ni de la lumiere & de la chaleur du feu, qu'il ſeroit capable de le réduire en cendres. Il n'y a point d'objet qui manifeſte par ſes qualités ſenſibles les cauſes qui l'ont produit, ni les effets qu'il produira à ſon tour : & notre raiſon, dénuée du ſecours de l'expérience, ne tirera jamais la moindre induction qui concerne les faits & les réalités.

Cette propoſition : *Que ce n'eſt pas la raiſon, mais l'expérience qui nous inſtruit des cauſes & des effets*, eſt admiſe ſans difficulté, toutes les fois que nous nous ſouvenons du tems où les objets dont il s'agit nous étoient entiérement inconnus, puiſqu'alors nous nous rappellons néceſſairement l'incapacité totale où nous étions de prédire, à leur premiere vue,

Digitized by Google

vue, les effets qui en devoient réſulter. Montrez deux pieces de marbre poli à un homme qui ait autant de bon ſens & de raiſon qu'on en peut avoir, mais qui n'ait aucune teinture de Phyſique : il ne découvrira jamais qu'elles s'attacheront l'une à l'autre, avec une force qui ne permettra pas de les ſéparer en ligne directe, ſans faire de très-grands efforts, pendant qu'elles ne réſiſteront que légérement aux preſſions latérales. On attribue auſſi, ſans peine, à l'expérience, la découverte de ces événemens qui ont peu d'analogie avec le cours connu de la Nature : perſonne ne s'imagine que l'exploſion de la poudre à canon, ou l'attraction de l'aimant, euſſent pu être prévues en raiſonnant *à priori*. Il en eſt de même lorſque les effets dépendent d'un mécaniſme fort compliqué, ou d'une ſtructure cachée ; en ce cas encore on en revient aiſément à l'expérience. Qui ſe vantera de pouvoir expliquer, par des raiſons tirées des premiers principes, pourquoi le lait & le pain ſont des nourritures propres pour l'homme, & n'en ſont pas pour le lion ou pour le tigre ?

Mais cette vérité ne nous paroît pas auſſi évidente au premier coup-d'œil, lorſqu'il s'agit d'événemens avec leſquels nous ſommes familiariſés depuis notre naiſſance, qui ſe rapportent étroitement au cours ordinaire de la Nature, & que nous ſuppoſons dépendre des qualités ſimples des objets, ſans tenir à la ſtructure intérieure de leurs parties : nous ſommes enclins à nous croire capables de découvrir ces effets par le ſimple uſage de la raiſon, ſans réclamer le ſecours de l'expérience ; nous nous faiſons même illuſion, juſqu'à croire, que quand à l'heure qu'il eſt nous ne ferions que paroître dans ce monde, nous pourrions pourtant juger, du premier coup, qu'une bille, étant pouſſée contre une autre, la mettroit en mouvement, & prononcer là-deſſus avec certitude, ſans avoir beſoin d'attendre l'événement. Telle eſt l'influence de la coutume ; en exerçant l'empire le plus deſpotique, elle nous déguiſe notre ignorance naturelle ; que dis-je ? elle ſe cache à elle-même, & paroît ne prendre aucune part aux choſes, préciſément parce qu'elle y domine au plus haut degré.

Digitized by

Les réflexions ſuivantes ſuffiront peut-être pour nous convaincre que toutes les loix de la nature, & toutes les opérations des corps, ſans en excepter aucune, ſont connues par la ſeule expérience. Suppoſons qu'un objet étant donné, nous ſoyions requis de déterminer, ſans conſulter aucune obſervation précédente, l'effet qu'il doit produire : de quelle façon, je vous prie, faudra-t-il s'y prendre ? Je ne vois autre choſe à faire qu'à imaginer quelque événement au haſard, & à le donner enſuite pour un effet de la choſe propoſée ; procédé abſolument arbitraire, comme chacun peut s'en appercevoir. La recherche la plus exacte, l'examen le plus profond, ne nous peut faire lire un effet dans ſa prétendue cauſe : ce ſont-là deux choſes totalement différentes, & qui ne ſe rencontrent jamais enſemble. Le mouvement de la ſeconde bille eſt un événement tout-à-fait détaché du mouvement de la premiere : & il ne ſe trouve pas la moindre circonſtance dans l'un, qui puiſſe ſuggérer l'idée de l'autre. Une pierre, ou une piece de métal, eſt ſoutenue dans l'air : ôtez-lui ſon ſupport,

Digitized by Google

elle tombera ; mais, à conſidérer la choſe *à priori*, que trouvons-nous dans la ſituation de la pierre qui puiſſe nous faire naître la notion d'*en-bas* plutôt que celle d'*en-haut*, toute autre direction ?

Et ſi, dans les opérations naturelles, tous les effets qu'on aſſigne, ſans avoir préalablement conſulté l'expérience, ne ſont que des imaginations arbitraires ; il faut juger de même du lien par lequel on ſuppoſe un effet tellement dépendant de ſa prétendue cauſe, qu'il ſoit impoſſible à tout autre effet d'en réſulter. Je vois, par exemple, ſur un billard une bille ſe mouvant en ligne droite, pour en aller choquer une autre qui eſt en repos : je ſuppoſe, par ſurabondance, qu'il me vienne accidentellement dans l'eſprit, que l'effet du contact ou de l'impulſion, ſera un mouvement produit dans la ſeconde bille ; je demande ſi je n'aurois pas pu, avec le même droit, concevoir cent autres événemens tout-à-fait différens, qui euſſent également pu réſulter de cette cauſe ? Les billes ne pouvoient-elles pas demeurer toutes deux dans un repos abſolu ? La premiere, ne pou-

voit-elle pas retourner en ligne droite, comme elle étoit venue? Ne pouvoit-elle pas ſe réfléchir dans une autre ligne en ſuivant une autre direction quelconque? Ces ſuppoſitions n'ont rien d'abſurde ni d'inconcevable : pourquoi donc adopterions-nous l'une préférablement aux autres, qui ſont tout auſſi conſéquentes, & qui ne ſont pas plus difficiles à concevoir? Qu'on argumente *à priori* tant que l'on voudra; on ne ſera jamais en état de rendre raiſon d'une pareille préférence.

Pour récapituler en peu de mots, je dis que tout effet eſt un événement diſtinct & ſéparé de ſa cauſe; il ne peut donc être apperçu dans ſa cauſe, & les idées qu'on s'en voudra former *à priori* ſeront arbitraires. Et lors même que cet effet ſera connu, ſa liaiſon avec la cauſe doit paroître également arbitraire, puiſque l'entendement concevra toujours un grand nombre d'autres effets tout auſſi naturels, & qui ne répugnent pas davantage. Il n'y a donc pas un ſeul cas où, ſans l'aide de l'expérience, on puiſſe déterminer les événemens, & en inférer l'exiſtence,

Digitized by Google

ſoit en qualité de cauſes, ſoit en qualité d'effets. Ainſi, ce ne ſont-là que de vaines prétentions auxquelles il faut renoncer.

Nous comprenons maintenant pourquoi les philoſophes ſages & modérés ne ſe vantent jamais de pouvoir aſſigner les premieres cauſes, ne fût-ce que d'une ſeule des opérations de la nature; pourquoi ils ne tentent pas même de nous dévoiler, dans un ſeul effet produit par les cauſes que l'univers renferme, l'action de la puiſſance productrice. Ils conviennent que le dernier effort de la raiſon humaine ſe réduit à ſimplifier les principes producteurs des phénomenes naturels, & à réſoudre, avec le ſecours de l'analogie, de l'expérience, & des obſervations, la foule des effets individuels en un petit nombre de cauſes générales; mais les cauſes de ces cauſes nous échapperont toujours, & jamais nous n'en trouverons une explication ſatisfaiſante. Les derniers reſſorts, les premiers principes, voilà l'écueil éternel de la curioſité de l'homme, & des recherches du ſpéculateur. Élaſticité, peſanteur, cohéſion des parties, communication impulſive du mouvement, voilà

Digitized by

nos bornes : il n'eſt pas vraiſemblable que nous puiſſions aller plus loin, trop heureux encore ſi, par un examen précis, & par des raiſonnemens juſtes, nous parvenons à faire remonter les phénomenes juſqu'à ces principes généraux, ou à les en approcher. La phyſique, dans ſa plus haute perfection, ne fait que reculer un peu notre ignorance : la morale & la métaphyſique ne ſervent peut-être qu'à nous la montrer dans une plus vaſte étendue: le réſultat total de la philoſophie, c'eſt de nous apprendre combien nous ſavons peu de choſe, & de nous convaincre de notre inſuffiſance. Nous avons beau nous révolter, faire des efforts pour ſurmonter ces inconvéniens, ou pour les éviter; quelque détour que nous prenions, ils nous arrêtent au paſſage.

La géométrie même, appelée au ſecours des ſciences naturelles, ne ſauroit remédier à ce défaut : cette ſcience, ſi juſtement célébrée pour l'exactitude de ſes raiſonnemens, n'eſt pourtant pas en état de nous conduire juſqu'à la connoiſſance des premieres cauſes. Toutes les parties des mathématiques mixtes ſe fondent ſur la ſuppoſition de certaines loix

Digitized by Google

établies dans la nature : & les abſtractions géométriques ne peuvent avoir que deux uſages ; ou elles aident l'expérience dans la découverte de ces loix ; ou elles déterminent leur influence ſur les cas particuliers dans leſquels cette influence dépend d'un degré précis de diſtance & de quantité. C'eſt, par exemple, une des loix du mouvement découverte par l'expérience, que la force d'un corps qui ſe meut ſuit la raiſon compoſée de ſa maſſe avec ſa vîteſſe ; d'où l'on conclut que la moindre force pourra vaincre le plus grand obſtacle, & lever les poids les plus énormes, pourvu que par quelque méchaniſme artificiel nous puiſſions augmenter ſa vîteſſe juſqu'à un certain point, je veux dire, à ce point qui la rend ſupérieure à la force oppoſée. Or, que fait ici la géométrie ! Elle nous prête ſon aſſiſtance dans l'application de cette loi, en traçant de juſtes dimenſions des parties qui peuvent entrer dans la compoſition de toutes ſortes de machines, & des différentes figures qu'on peut leur donner. Mais la découverte de la loi même n'eſt dûe qu'à l'expérience, & toutes

les abſtractions du monde ne nous ſauroient avancer d'un ſeul pas dans cette recherche. En enviſageant un de ces objets que nous appelons cauſe, & en raiſonnant ſur lui *à priori*, indépendamment de toute obſervation, nous ne voyons abſolument rien qui nous ſuggere la notion diſtincte d'un ſecond objet que nous puiſſions nommer l'effet du premier ; encore moins pourrons-nous comprendre cette liaiſon indiſſoluble & inaltérable que l'on ſuppoſe entre les deux objets. Il faudroit aſſurément une ſagacité bien ſupérieure à la nôtre, pour trouver que le criſtal eſt produit par la chaleur, tandis que la glace eſt produite par le froid, pour le trouver, dis-je, par un ſimple raiſonnement, & ſans avoir préalablement étudié les diverſes opérations des qualités ſenſibles.

SECONDE PARTIE.

Nous ne ſommes pas fort avancés par rapport à notre premiere queſtion : loin d'arriver à une ſolution qui ſoit au moins paſſable, nous n'en imaginons aucune qui ne faſſe naître de nouvelles queſtions & de

Digitized by Google

nouveaux embarras, & qui ne nous renvoie à des recherches ultérieures. On veut ſavoir, *quelle eſt la ſource commune des raiſonnemens qui roulent ſur des choſes de fait?* Nous croyons répondre en diſant qu'ils ſont tous fondés ſur la relation qui eſt entre l'effet & la cauſe. Mais, pourſuit-on, *quel eſt le fondement de tous les raiſonnemens que vous faites touchant cette relation même, & de toutes les conſéquences que vous en déduiſez?* Nous diſons que c'eſt l'*expérience.* Or, ſuppoſons qu'un de ces queſtionneurs, qui veulent tout éplucher, continue à nous demander; *quelle eſt la baſe ſur laquelle s'appuient les concluſions que vous tirez de l'expérience?* Nous voilà engagés dans une queſtion toute neuve, bien plus embrouillée encore, & bien plus difficile à réſoudre. Un philoſophe qui affiche de grands airs, & prend un ton ſuffiſant, ſe charge d'une terrible tâche. Il eſt à plaindre, ſur-tout s'il rencontre en ſon chemin des gens dont la curioſité malicieuſe ſe plaiſe à le tourmenter: ils le pouſſeront d'un défilé dans l'autre, ils forceront tous ſes retranchemens, & n'auront point de repos qu'ils ne l'aient ré-

Digitized by Google

duit à quelque dilemme dangereux. Voulez-vous prévenir une pareille disgrace? Soyez modeste dans vos prétentions, découvrez le premier les difficultés que vous prévoyez pouvoir vous être objectées; on vous tiendra compte de cette ingénuité, & votre ignorance même deviendra une espece de mérite.

Ce que je me propose dans cet essai, ne me coûtera pas de grands efforts; je ne ferai qu'une réponse négative à la nouvelle question qui vient d'être proposée. Si l'on suppose que l'expérience nous ait actuellement fourni les notions de cause & d'effet; je nierai encore que les conclusions que nous tirons, de cette expérience puissent être fondées sur le raisonnement, ou sur une opération intellectuelle. Je vais tâcher d'expliquer & de défendre ma these.

Il faut convenir, quelqu'envie qu'on eût de le nier, que la nature nous tient dans un grand éloignement de tous ses secrets. Elle nous dérobe constamment toutes ces forces & tous ces principes d'où naît l'influence réciproque des objets; elle ne nous laisse entrevoir qu'un petit nombre des qua-

lités les plus ſuperficielles de ces objets. Nos ſens nous font connoître la couleur, le poids, & la conſiſtance du pain; mais ni les ſens, ni la raiſon, ne ſont capables de nous inſtruire des qualités qui le rendent une nourriture propre à la conſervation du corps de l'homme. C'eſt par la vue ou par le toucher que nous acquérons l'idée du mouvement actuel; mais nous ne ſaurions nous former l'idée même la plus éloignée de cette merveilleuſe force qui eſt capable d'opérer un changement perpétuel de lieu, & que les corps ne perdent jamais qu'en la communiquant à d'autres corps. Cependant, nonobſtant l'ignorance où nous ſommes de ces premieres forces (1) de la nature, nous ne laiſſons pas de les croire ſemblables par-tout où nous remarquons de la reſſemblance entre les qualités ſenſibles; & nous nous attendons, dans ces cas-là, à des effets pareils à ceux que nous avons déja expérimentés.

(1) Je me ſers ici du mot de *force* dans un ſens vague & populaire; une explication plus exacte de ce mot rendroit mon raiſonnement encore plus concluant. Voyez Eſſai VII. *Note de l'Auteur.*

Digitized by Google

On nous préſente un corps qui reſſemble, par la couleur & par la conſiſtance, au pain que nous avons mangé d'autres fois; loin de faire la moindre difficulté de répéter l'expérience, nous comptons, avec une entiere certitude, d'en recevoir la même nourriture, & le même ſoutien. C'eſt cette opération de l'ame dont je voudrois bien ſavoir le fondement. Il eſt inconteſtable qu'on n'apperçoit aucune liaiſon entre les qualités ſenſibles & ces forces ſecretes : il n'y a donc rien de connu dans leur nature qui puiſſe porter l'eſprit à conclure qu'elles doivent être conſtamment & régulierement jointes enſemble. L'expérience du paſſé ne dépoſant que par rapport à ces objets déterminés, & à ce tems précis dont elle a pu juger ; de quel droit peut-on la tranſporter à d'autres tems, & à d'autres objets, dont la reſſemblance avec les précédens pourroit bien, à tout prendre, n'être qu'apparente ? C'eſt-là le grand point ſur lequel j'inſiſte. Le pain que je mangeois, il y a quelque tems, me nourriſſoit : cela revient à dire, qu'un corps doué de telles

Digitized by Google

qualités ſenſibles, étoit alors pourvû de telles ou telles vertus ſecrettes; mais s'enſuit-il que d'autre pain doive me nourrir auſſi dans un autre tems, ou que les mêmes vertus doivent toujours ſe rencontrer avec des qualités ſemblables? Il n'y a pas ici une ombre de néceſſité. Au moins ne peut-on s'empêcher de convenir que cette conſéquence, cette ſuite de penſées, cette induction, ſont des choſes ou nous ne voyons pas clair. Il s'en faut bien que la propoſition; *j'ai toujours trouvé un tel objet ſuivi d'un tel effet*, ſoit la même que celle-ci; *je prévois que tous les autres objets qui ſe reſſemblent par leurs apparences, ſe reſſembleront auſſi par leurs effets.* J'accorderai, ſi cela vous fait plaiſir, que la ſeconde peut être juſtement déduite de la premiere; & je ſais qu'en effet on l'en déduit tous les jours; mais ſi vous prétendez outre cela que cette concluſion tient à une chaîne de raiſonnemens, je vous ſomme de me les produire. La liaiſon des deux propoſitions n'eſt point apperçue par une évidence intuitive; ſi c'eſt donc l'ame qui la trouve en raiſonnant, il faut abſolu-

Digitized by Google

ment un terme moyen pour former & fonder ce raiſonnement ; or quel eſt-il ? En vérité j'ai l'eſprit trop borné pour le découvrir. C'eſt à ceux qui en affirment l'exiſtence, & qui lui rapportent toutes nos concluſions ſur les choſes de fait, à me l'indiquer.

Quoique l'argument que je viens de propoſer, ſoit négatif, je ſuis perſuadé qu'avec le tems il en naîtra une pleine conviction, il ne faut pour cela qu'un bon nombre de philoſophes habiles & pénétrans, qui, ayant médité ſur ce ſujet, reconnoiſſent comme moi, qu'on ne ſauroit découvrir aucune connexion, aucune notion intermédiaire, qui puiſſe ſoutenir l'entendement dans la concluſion mentionnée. Aujourd'hui que la queſtion eſt encore toute neuve, il eſt aſſez naturel que le lecteur, ſe défiant de ſa pénétration, n'oſe conclure hardiment qu'une preuve n'exiſte point, par la ſeule raiſon que ſon examen & ſes recherches ne la lui font pas connoître. C'eſt ce qui nous engage à haſarder une entrepriſe plus difficile, ſavoir celle de faire la revue de toutes les

Digitized by Google

branches des connoiſſances humaines, & de montrer en détail qu'aucune d'entr'elles ne nous fournit la preuve deſirée.

On peut diviſer tous les raiſonnemens en deux genres, en raiſonnemens démonſtratifs, qui concernent les relations des idées, & en raiſonnemens moraux ou probables, qui concernent les choſes exiſtantes & les faits. Il me paroît évident que la démonſtration n'a point lieu dans le cas que nous conſidérons, puiſqu'il ne répugne en aucune façon, ni que le cours de la nature ſoit changé, ni que les objets ſemblables en apparence à ceux ſur lequels nous avons fait des expériences, produiſent des effets différens, & mêmes contraires. Ne me fais-je pas une idée claire & diſtincte d'un corps, tombant des nues, & ſemblable à la neige à tout autre égard, qui auroit le goût de ſel, & qui affecteroit le toucher comme la flamme? Y a-t-il au monde une propoſition plus intelligible que de dire que les arbres fleuriſſent en décembre & en janvier, & ſont dépouillés dans les mois de mai & de juin. Or les

choſes

Digitized by Google

choſes intelligibles, les choſes que l'on conçoit diſtinctement, ne peuvent jamais impliquer contradiction, & leur fauſſeté n'eſt jamais démontrable par des argumens abſtraits, formés *à priori*.

Si nous étions donc inſtruits par des argumens, à nous fier ſur l'expérience du paſſé, juſqu'à en faire la regle des jugemens que nous portons de l'avenir; il faudroit en vertu de notre diviſion, que ces argumens ne fuſſent que de ſimples probabilités, comme ſont ceux qui concernent les choſes de fait, & les objets réels; mais qu'il n'y en ait point ici de cette nature, c'eſt ce qui doit paroître manifeſte à quiconque reconnoîtra la ſolidité de l'explication que nous avons donnée de cette claſſe de raiſonnemens. Nous avons dit, que tout argument concernant les choſes exiſtantes eſt fondé ſur la relation de cauſe & d'effet. Nous avons ajouté, que l'expérience ſeule nous fait connoître cette relation, & que toute concluſion expérimentale s'appuie ſur la ſuppoſition que l'avenir ſera conforme au paſſé. Vouloir donc prouver cette derniere ſup-

poſition par des probabilités, par des argumens relatifs aux objets exiſtans, c'eſt évidemment commettre un cercle, c'eſt poſer en fait ce qui eſt en queſtion.

Dans le vrai, tout argument tiré de l'expérience ſe fonde ſur la *ſimilitude* que nous découvrons entre les objets naturels: c'eſt elle qui fait que nous attendons des effets ſemblables à ceux que nous avons vû réſulter de pareils objets. Et quoiqu'on ne puiſſe, ſans renoncer au bon ſens, prétendre diſputer ce droit à l'expérience, & abandonner ce grand guide de la vie humaine; on ne ſauroit pourtant blâmer la curioſité d'un philoſophe, lorſqu'il veut au moins approfondir ce principe qui donne tant de poids à l'expérience, & qui nous fait retirer de ſi grands avantages de cette *ſimilarité* que la nature a répandue dans ſes diverſes productions. De la reſſemblance des cauſes nous concluons celle des effets; c'eſt-là le ſommaire de toutes nos concluſions expérimentales. Or, ſi cette conſéquence étoit l'ouvrage de la raiſon, il me ſemble quelle devroit être tout auſſi parfaite la premiere fois, & dans

un ſeul cas donné, qu'elle pourroit le devenir après le cours le plus long d'expériences réitérées. Mais il en eſt tout autrement : rien ne reſſemble davantage que les œufs ; perſonne cependant n'ira ſe promettre, ſur cette ſimilitude apparente, de trouver dans tous le même goût. Dans chaque genre, ce n'eſt qu'après une longue ſuite d'expériences homogenes que nous acquérons une ferme aſſurance, une ſécurité entiere, par rapport aux événemens particuliers. Mais quelle eſt donc cette chaîne de raiſonnemens qui nous force à tirer d'un ſeul cas donné, des concluſions ſi différentes de celles que nous tirons de cent cas de la même nature, & qui ne different en rien du premier? Ce n'eſt pas uniquement pour faire naître des difficultés, c'eſt dans le deſſein de m'inſtruire, que je propoſe cette queſtion. Je ne puis trouver, je ne puis même imaginer le raiſonnement dont il s'agit ; mais mon ame eſt ouverte à l'inſtruction ; il n'y a qu'à prendre la peine de l'y introduire.

Me dira-t-on que d'une certaine quan-

Digitized by Google

tité d'expériences uniformes nous inférons qu'il y a une liaiſon néceſſaire entre les qualités ſenſibles & les vertus ſecretes ; J'avouerai que je ne vois en ceci que la même difficulté, répétée en d'autres termes. La queſtion revient toujours ; ſur quelle ſuite d'argumens cette induction eſt-elle fondée ? Quel eſt le terme moyen ? Où ſont les idées qui ſervent à réunir des extrêmes entre leſquels il y a une ſi grande diſtance ? On convient généralement qu'on n'apperçoit rien, ni dans la couleur, ni dans la conſiſtance, ni dans les autres qualités ſenſibles du pain, qui ait la moindre affinité avec les facultés de nourrir & de conſerver ; ſi l'on y voyoit quelque choſe de pareil, on ſeroit en état d'inférer ces facultés ſecretes des qualités ſenſibles, dès leur premiere apparition, & ſans recourir à l'expérience, ce qui eſt nié de tous les philoſophes, & démenti par le fait. Ici donc ſe dévoile notre état naturel, état d'ignorance totale par rapport aux facultés des objets, & à l'influence qu'ils exercent ſur nous. Et comment l'expérience y remédieroit-elle ? Elle ne fait que nous

montrer un certain nombre d'effets uniformes, réſultans de certains objets; elle ne fait que nous apprendre que tels ou tels objets, dans un tel ou tel tems, étoient doués de telles ou telles facultés: un nouvel objet paroît revêtu de qualités ſemblables; auſſi-tôt nous lui attribuons les mêmes facultés, & nous comptons ſur des effets ſemblables: un corps qui a la couleur & la conſiſtance du pain, nous fait eſpérer que nous en ſerons nourris & reſtaurés. Mais c'eſt-là aſſurément une progreſſion de penſées, ſur laquelle il eſt bon de s'expliquer. Un homme dit: *J'ai trouvé, en toute occaſion, une certaine qualité ſenſible, accompagnée d'une certaine faculté ſecrete*; & il ajoute: *Toutes les qualités ſenſibles qui ſe reſſemblent, ſeront toujours alliées à des facultés qui ſe reſſembleront auſſi.* Cet homme-là ne tombe certainement pas dans une redite, & les deux propoſitions qu'il avance, ne ſont rien moins qu'identiques. Direz-vous que la ſeconde eſt une conſéquence de la premiere? Convenez au moins que ce n'eſt, ni une conſéquence intuitive,

ni une conſéquence démontrée. Quelle eſt donc ſa nature ? La nommer expérimentale, ce ſeroit ſuppoſer ce qui eſt en queſtion, vû que toutes les inductions de l'expérience ſe fondent ſur ce que l'avenir reſſemblera au paſſé, & ſur ce que la reſſemblance des qualités eſt inſéparable de celle des facultés. Dès qu'il y a donc le moindre ſoupçon que la nature peut changer ſon cours, le paſſé ceſſe d'être une regle pour l'avenir ; l'expérience perd tout uſage, & ne peut faire naître aucune concluſion. Ainſi il eſt impoſſible qu'elle prouve cette reſſemblance de l'avenir au paſſé ; puiſqu'elle ne ſauroit employer de preuve qui ne la ſuppoſe d'avance. Je veux que la marche de la nature ait été réguliere juſqu'ici ; il faudra toujours un nouvel argument pour démontrer qu'elle continuera de l'être. En vain prétendez-vous avoir étudié la nature des corps dans le livre de l'expérience : leur nature cachée, & par conſéquent leur influence & leurs effets, pourroient avoir changé ſans qu'il ſe fût fait aucun changement dans leurs qualités ſenſibles : cela arrive quelque-

Digitized by

fois, & dans quelques objets ; pourquoi ne pourroit-il pas arriver en tout tems, & dans tous les objets ? Quelle logique, quelle ſuite de raiſonnemens, vous met en ſûreté contre cette ſuppoſition ? Votre propre conduite, me dites-vous, détruit les doutes que vous formez. Mais vous vous méprenez ſur le ſens de la queſtion. Comme agent, je n'ai rien à deſirer ; mais comme philoſophe, qui a ſa doſe de curioſité, pour ne pas dire, de ſcepticiſme, je ſouhaite d'apprendre ſur quoi cette concluſion eſt fondée. Ni mes lectures, ni mes recherches, n'ont encore pu lever cette difficulté, & me donner des clartés ſatisfaiſantes ſur un ſujet d'une ſi grande importance. Que puis-je donc faire de mieux que de propoſer mes ſcrupules au public, quoique peut-être avec peu d'eſpoir d'en obtenir la ſolution ? Si mes doutes ne ſervent point à l'accroiſſement de nos connoiſſances, ils produiront au moins le ſalutaire ſentiment de notre ignorance.

Ce ſeroit, je l'avoue, une arrogance impardonnable de conclure qu'une preuve

n'exiſte point, uniquement parce qu'elle auroit échappé à nos recherches. Je dis plus; quand tous les ſavans, pendant pluſieurs ſiecles, auroient fait d'inutiles efforts ſur le même ſujet, peut-être y auroit-il encore de la précipitation à affirmer poſitivement que ce ſujet paſſe la compréhenſion humaine. Après avoir même examiné toutes les ſources de nos connoiſſances, & les avoir trouvées toutes défectueuſes en ce point, il peut reſter des ſoupçons que l'énumération aura été incomplete, ou l'examen peu exact. Cependant, il ſe préſente, dans le cas actuel, quelques conſidérations à faire, qui paroiſſent nous diſculper du blâme de l'arrogance, & de tout ſoupçon de mépriſe.

Il eſt certain que le payſan le plus ignorant & le plus ſtupide, que les enfans, & même les bêtes, font leur profit de l'expérience : tous les animaux apprenent à connoître les qualités des objets naturels en obſervant les effets qui en réſultent : un enfant qui aura ſenti une fois de la douleur en approchant ſa main d'une chandelle allu-

Digitized by Go

mée, prendra bien garde de n'y plus être attrappé ; c'eſt qu'il s'attendra à un effet ſemblable d'une cauſe qui a les mêmes qualités ſenſibles, & la même apparence externe. Si vous ſoutenez donc que l'enfant tire cette concluſion en vertu d'un acte de raiſonnement, j'ai tous les droits du monde d'exiger de vous la production du raiſonnement qu'il fait ; & il n'y a point de prétexte ſous lequel vous puiſſiez vous ſouſtraire à une demande auſſi équitable. Vous ne ſauriez dire que ce peut être un raiſonnement abſtrus, & qui paſſe votre capacité, tandis que vous convenez qu'il eſt à la portée d'un enfant. Vous vous rendez donc déja, en quelque maniere, pour peu que vous héſitiez à me répondre ; & ſi après y avoir réfléchi, vous m'offrez quelque ſyllogiſme profond, & compliqué ; vous faites l'aveu le plus formel que ce n'eſt pas la raiſon qui nous induit à croire l'avenir ſemblable au paſſé, & à conclure la reſſemblance réelle des effets de la reſſemblance apparente des cauſes. Or c'eſt-là préciſément la propoſition que j'ai voulu établir dans cet eſſai. Si j'ai

raiſon, je ne prétends pas avoir fait une grande découverte ; mais, ſi j'ai tort, il faut en vérité que j'aie bien rétrogradé dans mes études, puiſqu'à l'heure qu'il eſt, je ne ſaurois rattrapper un raiſonnement qui m'étoit ſi familier, avant même que j'euſſe quitté le berceau.

CINQUIEME ESSAI.

Solution ſceptique des doutes précédens.

PREMIERE PARTIE.

L'AMOUR de la philoſophie eſt ſujet au même inconvénient que le zele pour la religion. Il devroit réformer les mœurs, & extirper les vices; mais par l'abus qu'on en fait, il ne ſert le plus ſouvent que d'aliment à nos paſſions : il nous entraîne d'une maniere plus déterminée, du côté vers lequel nous ne penchons déja que trop par la force de la nature & du tempérament. A force d'aſpirer à la fermeté magnanime du Sage, & de nous renfermer dans les jouiſſances intérieures de l'eſprit, il arrivera, à coup sûr, à notre philoſophie, ce qui eſt arrivé à celle d'Epictete & des autres Stoïciens: elle ſe réduira à un pur rafinement d'amour-propre; & la ſubtilité de nos raiſonnemens ira juſqu'à nous dépouiller de toute vertu, & à nous priver de tous les agrémens de la vie ſociale. Nous dé-

Digitized by Google

veloppons, avec ſoin, les vanités de la vie humaine, & nous nous épuiſons en méditation ſur le néant des biens paſſagers, des richeſſes & des honneurs. Peut-être qu'en tout cela nous ne faiſons que ſuivre notre indolence naturelle; peut-être que haïſſant le fracas du monde & le détail des affaires, nous ne cherchons que des prétextes plauſibles, pour pouvoir nous livrer, ſans réſerve, à notre goût pour l'oiſiveté. Il y a cependant une philoſophie qui ne paroît gueres ſujette à cet inconvénient, parce qu'elle ne tient à aucune paſſion déréglée de l'eſprit, & ne ſe laiſſe ſéduire par aucun de ſes penchans naturels; c'eſt la philoſophie académique, ou ſceptique. Les philoſophes de l'académie ne nous parlent que de doutes, de ſuſpenſion de jugement, du danger qu'on court en hâtant ſes déciſions, des bornes étroites où il faut renfermer les recherches intellectuelles: ils nous exhortent ſans ceſſe à renoncer aux ſpéculations qui ſortent de la ſphere de la vie commune, & qui n'ont point d'uſage dans la pratique. Cette philoſophie eſt donc ce qu'il y a de plus contraire à la molle oiſiveté

de l'eſprit, à ſa téméraire arrogance, à la ſublime frivolité de ſes prétentions, & à ſa crédulité ſuperſtitieuſe. Elle mortifie toutes les paſſions, laiſſant ſubſiſter le ſeul amour de la vérité, qui n'eſt jamais, ni ne peut être, porté trop loin. N'eſt-il donc pas ſurprenant qu'une philoſophie, auſſi innocente & auſſi peu nuiſible, ſoit l'objet éternel de tant de médiſances & de tant de reproches mal-fondés? Mais peut-être ſont-ce ces caracteres même qui l'expoſent à la haine & au reſſentiment public. Ne flattant aucune paſſion déſordonnée, elle ne ſe fait que peu de partiſans, tandis que de cette foule de vices & de folies qu'elle combat, elle ſe fait autant d'ennemis, toujours prêts à la flétrir, & à la décrier comme libertine, profane & irréligieuſe.

On ne doit point appréhender qu'une philoſophie, toute occupée à reſtraindre nos recherches à la vie commune, puiſſe jamais miner les fondemens de la ſociété, ni que les doutes qu'elle propoſe puiſſent entraîner la pratique dans la ruine de la ſpéculation. La nature maintient ſes droits, & triomphe,

tôt ou tard, de tous les raiſonnemens abſtraits. Quoique, par exemple, nous ayions conclu, dans l'eſſai précédent, qu'en raiſonnant d'après l'expérience, l'ame fait un acte qui ne procede d'aucun argument ni d'aucune opération intellectuelle; il n'y a pourtant pas le moindre danger que cette découverte affecte jamais les raiſonnemens fondamentaux, ſur leſquels repoſent preſque toutes nos connoiſſances. Si nos concluſions expérimentales ne ſont pas fondées ſur des argumens en forme, il faut qu'elles le ſoient ſur quelqu'autre principe, qui ait autant de poids & d'autorité que l'argumentation, & dont l'influence dure autant que la nature de l'homme. Mais quel eſt ce principe? C'eſt ce qui mérite d'être recherché.

Suppoſons qu'un homme, à qui la nature auroit accordé, dans un degré peu commun, les facultés de raiſonner & de réfléchir, tombât ſubitement dans ce monde, cet homme obſerveroit d'abord une ſucceſſion continuelle d'objets; il verroit les événemens ſe ſuivre; mais il ne verroit rien de plus. Il n'y auroit point de raiſonnement qui pût lui ſug-

gérer, du premier coup, les idées de cauſe & d'effet : d'un côté, les forces particulieres, par leſquelles la nature agit, ne ſe montreroient jamais à ſes ſens ; & de l'autre, de ce que deux événemens ſe ſuivent dans un ſeul cas, il ne pourroit raiſonnablement conclure que l'un eſt cauſe & l'autre effet, leur union pouvant n'être qu'arbitraire & caſuelle, & rien n'engageant à inférer l'exiſtence du ſecond, de l'apparition du premier. En un mot, cet homme ne pourroit former ni raiſonnemens, ni conjectures ſur aucune choſe de fait, ſans avoir acquis plus d'expérience : il ne pourroit s'aſſurer que de ce qui ſeroit immédiatement préſent à ſes ſens ou à ſa mémoire.

Suppoſons enſuite qu'il eût acquis plus d'expérience, & qu'il eût vécu aſſez longtems pour obſerver que les objets, ou les événemens, ſimilaires ſe retrouvent conſtamment enſemble. A quoi cette expérience le meneroit-elle ? A conclure de l'apparition d'un objet l'exiſtence de l'autre. Mais tout ſon ſavoir n'iroit pas encore juſqu'à l'idée du pouvoir ſecret, par lequel les objets produi-

Digitized by Google

ſent, les uns ſur les autres, des effets réciproques ; & la concluſion même que nous venons de lui attribuer, ne ſeroit pas le fruit d'une conduite raiſonnée. Il s'y trouveroit néanmoins déterminé ; & quand il ſeroit convaincu que ſon entendement n'y a point de part, ſes penſées iroient toujours le même train ; c'eſt que ſans doute quelqu'autre principe l'entraîneroit à cette concluſion.

Ce principe ſe nomme *coutume* ou *habitude*. Toutes les fois que la réitération fréquente d'un acte particulier a fait naître une diſpoſition à reproduire le même acte, ſans que ni le raiſonnement, ni aucune opération intellectuelle, s'en mêlent ; nous diſons que cette diſpoſition eſt l'effet de la *coutume*. En nous ſervant de ce terme, nous ne prétendons pas aſſigner une cauſe primitive ; nous ne faiſons qu'indiquer par-là un principe de la nature humaine, généralement reconnu & manifeſte par ſes effets. Il ſe peut que nos recherches ne nous conduiſent pas plus loin ; il ſe peut qu'il ſoit impoſſible de trouver la cauſe de cette cauſe ; en ce cas, il faudra s'en contenter comme du dernier principe aſſignable

Digitized by Google

ble aux concluſions que nous fondons ſur l'expérience. Nous avons lieu d'être ſatisfaits d'avoir pu aller juſques-là ; & nous aurions tort de murmurer contre nos facultés, de ce qu'elles ſont trop bornées pour nous permettre d'aller plus loin. Quoi qu'il en ſoit, il eſt toujours sûr que nous avançons ici une propoſition, ſinon vraie, au moins très-intelligible, en diſant qu'après avoir obſervé la liaiſon conſtante de deux choſes, de la chaleur, par exemple, avec la flamme, ou de la ſolidité avec la peſanteur, nous ne ſommes déterminés que par *habitude*, à conclure de l'exiſtence de l'une de ces choſes l'exiſtence de l'autre. Cette hypotheſe paroît même la ſeule propre à expliquer pourquoi nous concluons de mille cas ce que nous ne ſaurions conclure d'un cas unique, quoique le même à tous égards. La raiſon ne varie pas ainſi : les mêmes concluſions qu'elle tire de la contemplation d'un cercle, elle les tireroit encore, après avoir contemplé tous les cercles qui ſont dans l'univers ; au lieu que perſonne, après avoir vu un ſeul corps ſe mouvoir, ayant été choqué par un autre, n'oſe-

roit affirmer que tous les corps ſans exception ſeroient mis en mouvement par un choc ſemblable. Donc aucune induction expérimentale ne procede du raiſonnement; elles naiſſent toutes de la *coutume* (1).

---

(1) Rien n'eſt plus ordinaire aux Écrivains, à ceux même qui traitent des ſujets de morale, de politique, ou de phyſique, que de diſtinguer entre raiſon & expérience, & d'y ſuppoſer deux manieres différentes d'argumenter. La premiere, ſe prend pour le réſultat pur & ſimple de nos facultés intellectuelles: on l'enviſage comme établiſſant des principes particuliers de ſcience & de philoſophie ſur la nature des choſes conſidérée *à priori*, & comme découvrant les effets dans les opérations des cauſes dont ils dérivent. La ſeconde, eſt ſuppoſée dépendre uniquement de l'obſervation & des ſens: c'eſt par leur moyen que ſachant ce qui a réſulté d'un objet, nous ſommes en état de déterminer ce qui en réſultera. C'eſt ainſi, par exemple, que la forme limitée du gouvernement civil d'une conſtitution aſſujettie aux loix peut être défendue de deux manieres. Par la raiſon: en réfléchiſſant ſur la grande fragilité & ſur l'extrême corruption de la nature humaine, nous jugeons qu'il eſt contraire à la ſûreté publique de confier à un ſeul homme une autorité illimitée. Par l'expérience: l'hiſtoire de tous les tems & de tous les pays nous expoſe les énormes abus que des hommes ambitieux ont d'un pouvoir auſſi imprudemment confié.

La même diſtinction ſe fait ſentir dans les délibérations qui concernent les affaires de la vie humaine. On ſe fie à un

La coutume eſt le guide principal de la vie humaine, c'eſt elle ſeule qui rend nos expé-

---

homme d'état, à un général, à un médecin, à un marchand, à proportion qu'on leur ſuppoſe de l'expérience & des lumieres acquiſes par cette voie : on néglige & on mépriſe un novice quels que ſoient d'ailleurs ſes talens naturels. On ne nie pas, à la vérité, que la raiſon ne puiſſe former des conjectures très-plauſibles ſur les conſéquences qui réſultent de certaines façons d'agir dans certaines circonſtances; mais on croit ces conjectures imparfaites, tant que l'expérience ne les éclaire pas de ſon flambeau : c'eſt elle qu'on regarde comme ſeule propre à rendre ſtables & certaines les maximes puiſées dans l'étude & la méditation.

Cependant, malgré le crédit univerſel que cette diſtinction s'eſt acquiſe dans toutes les choſes de la vie, tant active que ſpéculative, je dis, ſans héſiter, qu'elle eſt erronée, ou au moins très-ſuperficielle.

En examinant les argumens qui, dans les ſciences mentionnées ſont attribués au ſeul raiſonnement, & à la ſeule réflexion, il ſe trouvera toujours qu'ils aboutiſſent à quelque principe général, qu'ils tiennent à quelque concluſion dont il n'y a d'autre raiſon à alléguer que l'obſervation ou l'expérience. On trouvera même qu'ils ne different qu'en un point de ces maximes dont perſonne ne s'aviſe de chercher l'origine autre-part, c'eſt que, pour être reçus, il faut une certaine ſuite de penſées & de réflexions ſur ce qui a été obſervé, afin d'en démêler les diverſes circonſtances, & de régler les concluſions en conformité; au lieu que dans le dernier cas l'événement expérimenté a toujours une reſſemblance exacte & complete avec celui que nous déduiſons

Digitized by Google

riences utiles, en nous montrant, dans la reſſemblance des différentes ſéries d'événe-

---

d'une ſituation particuliere; comme étant le réſultat de cette ſituation. L'hiſtoire d'un Tibere ou d'un Neron, nous fait craindre que nos Monarques n'imitaſſent leur tyrannie, s'ils pouvoient forcer la barriere que leur oppoſent les Loix & le Parlement; mais, chaque acte de fraude & de cruauté, que nous obſervons dans la vie privée, peut nous donner les mêmes allarmes, pour peu que nous y réfléchiſſions : ce ſera toujours un exemple de plus de la corruption générale de notre nature; exemple propre à nous montrer le danger qu'on court en ſe repoſant ſur les hommes avec une entiere confiance. Dans l'un & dans l'autre cas, l'expérience eſt la baſe qui ſoutient notre concluſion.

Il n'y a point de jeune-homme ſi neuf qui ne ſe ſoit formé, d'après ſes propres obſervations, des maximes bonnes & juſtes, concernant les affaires humaines, & la maniere dont il faut ſe conduire dans le monde. Mais, s'il vient à vouloir les réduire en pratique, il faut convenir qu'il ſera fort ſujet à donner à gauche, juſqu'à ce que le tems & une expérience plus mûre aient étendu ces maximes, & lui aient enſeigné à s'en ſervir à propos. Il n'y a point de ſituation, point d'incident qui ne renferme mille petites circonſtances, minuties en apparence, qui peuvent échapper d'abord aux yeux les plus clairvoyans; & dont cependant la juſteſſe de nos concluſions & la prudence de notre conduite, qui en eſt une ſuite, dépendent entiérement. Pour ne pas dire que ces maximes & ces obſervations générales ne ſe préſentent pas toujours à point nommé,

Digitized by Google

mens, un avenir ſemblable au paſſé. Sans ſon influence, ce que nous connoîtrions dans les choſes de fait, ne s'étendroit pas au delà de la mémoire & des ſens; nous ne ſaurions jamais comment ajuſter les moyens aux fins, ni comment employer nos facultés naturelles à produire quoi que ce fût : toute notre activité, & la partie la plus intéreſſante de nos ſpéculations, ſe réduiroient à rien; ce ſeroit leur période fatal.

Mais il eſt à propos de remarquer ici que bien que les concluſions tirées de l'expérience nous tranſportent au-delà des ſens & de la mémoire, & nous certifient des faits qui ſont arrivés dans les lieux & les tems les plus reculés; elles partent pourtant toujours de quelque fait immédiatement préſent à l'eſ-

---

& qu'un jeune commençant n'a pas, pour l'ordinaire, l'eſprit aſſez tranquille & aſſez raſſis, pour pouvoir en faire une application immédiate. La vérité eſt que ſans expérience il n'y a point de raiſon. En parlant donc ici du caractere d'un homme deſtitué d'expérience, nous ne l'entendons que dans un ſens comparatif : & nous avons en vue un homme qui n'a qu'une expérience foible & imparfaite. *Note de l'Auteur.*

Digitized by Google

prit. Un homme qui trouveroit dans une contrée déſerte les ruines d'un ſuperbe bâtiment, concluroit auſſi-tôt que cette contrée a été anciennement la demeure d'un peuple civiliſé; mais s'il n'y rencontroit rien de pareil, il lui ſeroit impoſſible de tirer cette concluſion. L'hiſtoire nous apprend ce qui s'eſt paſſé dans les âges précédens; mais, pour en être inſtruit, il faut lire les volumes qui la renferment, & remonter de témoins en témoins juſqu'aux témoins oculaires de ces événemens reculés. En un mot, nos raiſonnemens ne ſont qu'hypothétiques, autant de fois qu'ils ne s'appuyent pas ſur quelque fait qui frappe les ſens, ou dont la mémoire garde le dépôt. Les chaînons auront beau être liés entr'eux, la chaîne entiere ne tiendra à rien, & ne pourra nous aſſurer d'aucune exiſtence réelle. Vous rapportez un fait, je demande quelle raiſon vous avez de le croire: cette raiſon ne peut être qu'un autre fait lié au précédent: or, comme cela ne peut pas aller juſqu'à l'infini, il faut néceſſairement qu'à la fin vous vous arrêtiez à un fait actuellement préſent à vos ſens, ou retracé dans votre ſou-

Digitized by Google

venir : ſinon vous devez avouer que vous croyez ſans fondement.

Que conclure donc de tout ceci ? Une choſe fort ſimple, quoique bien éloignée des théories communes. La foi que nous ajoutons aux faits, ou à la réalité des objets exiſtans, dépend entiérement de deux choſes; de la perception d'un objet par les ſens ou la mémoire, & de ſa liaiſon habituelle avec d'autres objets. Pour nous exprimer en d'autres termes, quand on a vérifié, par pluſieurs exemples, que deux choſes de différentes eſpeces, comme la flamme & la chaleur, la neige & le froid, ſont conſtamment jointes enſemble, notre ame contracte la coutume d'attendre du chaud ou du froid, toutes les fois que le ſens de la vue eſt frappé de nouveau par le feu ou par la neige, & de croire que ces qualités ſe manifeſteront à l'approche de ces objets. Cette croyance eſt un réſultat néceſſaire des circonſtances, où l'ame ſe trouve placée; les ſentimens d'amour & de haine ne réſultent pas plus immanquablement des bienfaits & des injures. Ce ſont-là des eſpeces d'inſtincts naturels, qu'aucune

ſuite de penſées, aucun acte de l'entendement, ne ſauroient ni produire ni réprimer.

Notre philoſophie pourroit mettre ici des bornes à ſes ſpéculations. Dans la plupart des queſtions, il eſt impoſſible d'avancer un ſeul pas plus loin; & dans toutes il faut en revenir là, après s'être épuiſé par les recherches les plus approfondies. Cependant ſi ces recherches nous engagent à un examen plus exact de la nature de notre *croyance*, & de cette *liaiſon habituelle* qui en eſt la ſource, on nous pardonnera ſans doute notre curioſité; peut-être même la louera-t-on. Que ſait-on après tout, ſi par ce moyen nous ne parviendrons pas à découvrir des explications & des analogies propres à contenter ceux qui cultivent les ſciences abſtraites? Il y a des eſprits à qui plaiſent les ſpéculations bien pouſſées, quand même elles ſeroient accompagnées de quelques doutes & de quelque incertitude. Ce n'eſt qu'aux lecteurs qui ſe trouvent dans cette diſpoſition, que j'adreſſe la ſeconde partie de cet eſſai. Les autres pourront la paſſer, ſans en être moins en état de comprendre les eſſais ſuivans.

Digitized by Google

SECONDE PARTIE.

Rien n'eſt plus libre que l'imagination de l'homme. Il eſt vrai qu'elle ne ſauroit s'écarter de ce fonds d'idées que les ſens extérieurs & internes accumulent à ſon uſage ; mais elle diſpoſe de ce fonds à ſon gré & ſans reſtriction. Elle mêle, compoſe, ſépare, & diviſe ; elle varie ſes fictions & ſes rêveries, comme bon lui ſemble. Elle peut donc raſſembler un corps d'événemens revêtu de toutes les apparences de la réalité, le renfermer dans un tems & dans un lieu définis, & le peindre avec tous les traits qui caractériſent les faits hiſtoriques les mieux avérés. Or je demande ; en quoi conſiſte ici la différence entre l'acte de feindre, & l'acte de croire ? Ce n'eſt pas ſimplement dans une idée particuliere qui manque aux fictions, tandis qu'elle ſe trouve jointe aux récits qui operent la conviction ; car en ce cas, rien n'empêcheroit l'ame, dont la volonté exerce un pouvoir ſouverain, de réunir cette idée aux fruits de ſon imagination : & par con-

Digitized by Google

ſéquent elle ſeroit en état de croire tout ce qu'il lui plaîroit ; ce qui eſt démenti par l'expérience journaliere. Il ne tient qu'à nous de joindre en idée une tête humaine au tronc d'un cheval ; mais il ne tient pas à nous de croire qu'un pareil animal ait jamais exiſté dans la nature.

Ce qui diſtingue la *fiction* de ce qui eſt *croyable*, doit donc être quelque ſentiment inſéparable de l'une & incommunicable à l'autre ; d'où il ſuit que ce ſentiment ne dépend point de la volonté, & ne ſe produit point par notre commandement. Excité par la nature, comme le ſont tous les autres, il réſulte de la ſituation particuliere où l'eſprit ſe trouve dans de certaines conjonctures. Un objet ne s'eſt pas plutôt emparé des ſens ou de la mémoire, que l'habitude exerce ſon empire ſur l'imagination, & la force à concevoir un autre objet que l'uſage a lié au précédent : cette repréſentation eſt ſuivie du ſentiment qui la rend ſi différente des illuſions de la fantaiſie ; & c'eſt préciſément en quoi conſiſte la nature de la crédibilité. Comme nous ne croyons aucun fait avec

Digitized by

tant de fermeté que nous ne puiſſions concevoir le contraire ; il n'y auroit point de différence entre ce à quoi nous ajoutons foi, & ce que nous rejettons, s'il n'y avoit quelque ſentiment qui diſtinguât l'un de l'autre. En voyant, ſur une table unie, une bille ſe mouvoir vers une autre, je puis aiſément concevoir qu'elle s'arrête après l'attouchement ; mais, quoique cette conception n'implique pas ; elle ne me fait pourtant pas ſentir ce que je ſens en me repréſentant le choc & le mouvement communiqué par la premiere bille à la ſeconde.

Ce ſeroit entreprendre, ſinon l'impoſſible, au moins une choſe bien difficile, que de vouloir donner une définition ou une deſcription de ce ſentiment ; il ſeroit tout auſſi aiſé de définir la ſenſation du froid, ou la paſſion de la colere, à des hommes qui ne les auroient jamais éprouvées. Le vrai & propre nom de ce ſentiment, c'eſt celui de *croyance*. Perſonne ne peut héſiter ſur le ſens de ce terme ; parce que tout le monde éprouve, à chaque moment, ce qu'il repréſente. Eſſayons cependant de décrire ce ſen-

Digitized by Google

timent, dans l'eſpérance de parvenir, par ce moyen, à des analogies qui pourront nous en procurer une explication plus parfaite. Je dis donc que la *croyance* n'eſt autre choſe que la conception d'un objet, plus vive, plus animée, plus ferme, plus ſtable, que nous ne pourrions l'obtenir par l'imagination ſeule. Ces expreſſions pourroient ne paroître gueres philoſophiques; mais je m'en ſers, dans la vue de déſigner cet acte de l'ame qui fait que les réalités, ou ce que nous prenons pour tel, nous affectent de plus près que les fictions, qui leur donne, pour ainſi dire, plus de poids ſur notre ame, & leur communique plus d'influence ſur l'imagination & ſur les paſſions. Si nous tombons d'accord de la choſe, il eſt inutile de diſputer des termes. L'imagination commande à toutes ſes idées, elle les aſſocie, les mêle, & les bigarre de toutes les manieres poſſibles: elle peut donc feindre des objets revêtus de toutes les circonſtances du tems & du lieu, pour les expoſer enſuite à notre vue ſous leurs couleurs naturelles, & tels préciſément qu'ils pourroient avoir exiſté.

Cependant, comme il eſt impoſſible que la croyance ſoit jamais produite par cette faculté d'imaginer abandonnée à elle-même; il eſt évident qu'elle ne conſiſte, ni dans la nature ſpéciale des idées, ni dans leur ordre, mais uniquement dans la maniere dont on les conçoit, & dans le ſentiment dont elles nous affectent Je conviens volontiers de mon inſuffiſance à bien expliquer ce ſentiment, ou cette maniere de concevoir: on peut employer des mots qui diſent quelque choſe d'approchant; mais, nous l'avons déja remarqué, le mot propre c'eſt *Croyance*, mot que tout le monde comprend, à cauſe du rapport qu'il a aux affaires de la vie commune. Et en philoſophie, nous ne pouvons pas aller au-delà de cette aſſertion; c'eſt que la croyance eſt une choſe ſentie par l'ame, qui diſcerne les idees dépendantes du jugement, des fictions imaginaires: qui donne aux premieres une influence plus efficace, les fait paroître plus importantes, les fortifie dans l'eſprit, & les érige en principes ordonnateurs de nos actions. J'entends, par exemple, le ſon de voix

Digitized by Google

d'une perſonne de ma connoiſſance, venant de la chambre prochaine : cette impreſſion étant faite ſur mes ſens, auſſi-tôt cette perſonne ſe trace à ma penſée avec tous les objets qui l'environnent, je men fais un tableau comme de choſes exiſtantes, auxquelles je donne les mêmes qualités & les mêmes rapports que je leur ai connus autrefois. Or ce tableau a plus de priſe ſur mon ame que n'en auroit celui d'un palais enchanté : les idées qui le forment ſe font ſentir d'une toute autre façon, leur influence, en tout ſens, eſt plus énergique, elles ſont plus capables de me cauſer du plaiſir ou de la douleur, de la joie ou de la triſteſſe.

Recapitulons à préſent le ſommaire de cette doctrine ; & convenons 1°. que le ſentiment de la croyance n'eſt autre choſe qu'une conception qui a plus d'intenſité & de conſiſtence que n'en ont les ſimples actes de l'imagination : 2°. que cette maniere de concevoir réſulte de la coutume de joindre l'objet conçu avec quelque choſe qui eſt actuellement préſent aux ſens ou à la mémoire. Après quoi il ne ſera pas difficile de décou-

Digitized by Google

vrir dans l'eſprit des opérations analogues, & de réduire ces phénomenes à des principes plus généraux.

Nous avons déja obſervé, qu'en vertu des liaiſons établies par la nature, chaque idée introduit dans l'eſprit ſon idée *correlative*, & y tourne notre attention par un mouvement doux & imperceptible. Nous avons établi trois principes d'aſſociation, la *Reſſemblance*, la *contiguité*, & la *cauſalité*. Ce ſont-là les ſeuls liens de nos penſées, les ſeuls qui produiſent les réflexions réglées & les diſcours ſuivis; & ils ne different que du plus au moins dans leur influence. Or ici s'éleve une queſtion d'où dépendra la ſolution de notre difficulté. Dans toutes ces relations, les objets qui frappent les ſens, ou qui ſe réveillent dans la mémoire, entraînent l'eſprit à la conception de leurs *correlatifs*. Dans la croyance qui naît du rapport de *cauſalité*, cette conception devient plus forte & plus étroite. Les deux autres *principes d'aſſociation* ont-ils le même pouvoir ſur les objets qu'ils affectent? Si cela eſt, nous pourrons établir une loi gé-

nérale, qui s'étendra à toutes les opérations de l'entendement.

Faiſons des expériences ſur ce ſujet, & remarquons d'abord ce qui nous arrive à la vue du portrait d'un ami abſent. Il eſt évident que l'idée que nous avions de lui ſe ranime par la reſſemblance, & que les paſſions que cette idée occaſionne, comme la joie ou la triſteſſe, ſe renforcent & prennent une nouvelle vigueur. Deux choſes concourent à produire cet effet; une impreſſion préſente, & un rapport. Si la peinture ne reſſemble pas à notre ami, ou ſi elle n'eſt pas deſtinée à le repréſenter, elle ne nous fera pas même penſer à lui. Si le portrait eſt abſent auſſi-bien que la perſonne, l'ame peut encore paſſer de l'idée de l'un à celle de l'autre; mais cette idée s'affoiblira dans le paſſage, au lieu de s'animer: nous prenons plaiſir à contempler le portrait d'un ami préſent, mais quand on ôte ce portrait, nous aimons mieux enviſager la perſonne même que de la voir dans une image que l'abſence ternit.

Les cérémonies de la religion catholique romaine

romaine fourniſſent matiere à des expériences du même genre. Ceux qui ſe livrent aux plus étranges ſuperſtitions, quand on leur reproche ces momeries, donnent ordinairement pour excuſe qu'ils ſentent le bon effet de ces mouvemens, de ces poſtures, de tous ces actes extérieurs, pour animer la dévotion, & pour entretenir la ferveur, qui languiroient bientôt, ſi on ne leur offroit que des objets éloignés, & des choſes immatérielles. Nous nous retraçons, diſent-ils, les objets de notre foi ſous des figures & des images ſenſibles; & par la préſence immédiate de ces figures, nous nous en rapprochons bien davantage que nous ne pourrions faire par une vue idéale, & par des contemplations purement intellectuelles : les choſes ſenſibles ont toujours plus d'influence ſur l'imagination que toutes les autres, & communiquent promptement cette influence aux idées relatives qui leur reſſemblent. Tout ce que je prétends inférer de ce culte & des raiſonnemens qu'on fait en ſa faveur, c'eſt que rien n'eſt plus commun que cet effet de la reſſemblance, qui conſiſte à vivifier en quel-

que ſorte les idées : or comme, dans chacun de ces cas, elle concourt avec une impreſſion actuelle, nous ſommes abondamment pourvûs d'expériences qui prouvent la vérité de notre principe.

Cependant nous pouvons donner à ces expériences un nouveau poids, en conſidérant, après les effets de la *reſſemblance*, ceux de la *contiguité*. Il eſt certain qu'il n'y a point d'idée à qui la diſtance ne faſſe perdre de ſa force ; au-lieu que la ſeule proximité d'un objet, quoique les ſens ne le découvrent pas encore, a une influence ſur l'ame qui imite les impreſſions immédiates. L'ame qui penſe à un objet, ſe tranſporte aiſément aux objets contigus ; mais il eſt réſervé à la préſence actuelle de l'y tranſporter avec une vivacité ſupérieure. Lorſque je ſuis à quatre ou cinq lieues de chez moi ; tout ce qui a du rapport à ma maiſon, me touche de plus près que lorſque j'en ſuis éloigné de deux cent lieues ; quoiqu'encore à cette diſtance, ſi je viens à me rappeller quelque choſe qui eſt dans le voiſinage de la demeure de mes amis ou de ma famille, ce ſouvenir me

Digitized by Google

retrace naturellement leur idée. Mais dans ce dernier cas, l'un & l'autre de ces objets ne ſont que des idées; & quelque aiſée que ſoit la tranſition, n'étant point ſoutenue par une impreſſion immédiate, elle n'eſt pas en état d'exciter, par elle-même, cette vivacité ſupérieure dont nous avons parlé (1).

Il n'y a point de doute que la *cauſalité* n'influe avec tout autant de force que les relations précédentes. Si les gens ſuperſtitieux

(1) *Naturâ ne nobis, inquit, datum dicam, an errore quodam, ut, cum ea loca videamus, in quibus memoriâ dignos viros acceperimus multùm eſſe verſatos, magis moveamur, quam ſi quando eorum ipſorum aut facta audiamus, aut ſcriptum aliquod legamus? Velut ego nunc moveor; venit enim mihi Platonis in mentem, quem accepimus primum hîc diſputare ſolitum: cujus etiam illi horţuli propinqui non memoriam ſolum mihi afferunt, ſed ipſum videntur in conſpectu meo hîc ponere. Hîc Speuſippus, hîc Xenocrates, hîc ejus Auditor Polemo, cujus ipſa illa ſeſſio fuit, quam videamus. Equidem etiam curiam noſtram, Hoſtilium dico, non hanc novam, quæ mihi minor eſſe videtur, poſtquam eſt major, ſolebam intuens Scipionem, Catonem, Lælium, noſtrum vero imprimis avum cogitare. Tanta vis admonitionis eſt in locis, ut non ſine causâ ex his memoriæ deducta ſit diſciplina.* Cicero de Finibus. *Lib. V. Note de l'Auteur.*

Digitized by Google

recherchent avec empreſſement les reliques des ſaints & des hommes pieux ; c'eſt dans les mêmes vues qui les attachent aux figures & aux images, c'eſt pour enflammer la dévotion, & pour ſe repréſenter, plus intimement & plus efficacement, ces vies exemplaires qu'ils deſirent d'imiter. Or une des meilleures reliques qu'un dévôt puiſſe ſe procurer, c'eſt quelque ouvrage qu'un ſaint a travaillé de ſes propres mains. Si l'on met auſſi de ce nombre ſes habits & ſes meubles, c'eſt qu'ayant été autrefois en ſa diſpoſition, ayant été touchés & maniés par lui, on peut les conſidérer ſous la notion imparfaite d'effets dont il ſeroit la cauſe : enfin la chaîne des conſéquences par laquelle ils ſe rapportent à lui, eſt plus courte qu'aucune de celles qui nous aſſurent qu'il a réellement exiſté.

Voici encore un phénomene qui paroît confirmer notre principe. Suppoſons qu'on nous préſente le fils d'un ami mort ou abſent depuis pluſieurs années ; cet objet, réveillant à l'inſtant les idées qui y ſont corrélatives, nous retracera notre familiarité

paſſée, & les liaiſons étroites qui ont ſubſiſté entre nous, ſous des couleurs bien plus vives que nous n'euſſions pû nous le repréſenter ſans ce ſecours.

Il eſt à remarquer que, dans tous ces phénomenes, on préſuppoſe toujours l'exiſtence de l'objet corrélatif comme étant crue; ſans quoi ſon idée ne tireroit aucun ſurcroît de force de la relation obſervée. Nous ne ſentirions rien à la vue du portrait d'un ami, ſi nous croyions que cet ami n'a jamais été. Pour que la proximité de notre maiſon excite ſon idée, il faut croire préalablement qu'elle exiſte. Mais il y a une croyance qui s'étend au-delà des bornes qu'ont les ſens & la mémoire. Je dis que cette croyance n'eſt encore autre choſe que le paſſage rapide de la penſée accompagné d'une vive conception, & qu'elle vient des mêmes cauſes. En jettant un morceau de bois ſec au feu, je conçois immédiatement que la flamme ſera augmentée : ce n'eſt point ici une tranſition raiſonnée de la cauſe à l'effet ; c'eſt une façon de concevoir qui tire ſon origine de la coutume & de l'expérience : & cet objet, ac-

Digitized by Google

tuellement ſoumis aux ſens, par où elle commence, rend l'idée de la flamme beaucoup plus vive, que ne feroit une de ces chimeres vagues qui ne font que flotter ſur la ſuperficie de l'imagination. Cette idée naît immédiatement, l'ame y paſſe dans un inſtant, & lui tranſporte toute la force de l'impreſſion ſenſible dont elle eſt partie. L'idée de la douleur peut me venir accidentellement, après qu'on m'aura préſenté un verre de vin; mais cette idée ſera bien autrement vive, lorſque je verrai la pointe d'une épée appliquée ſur ma poitrine. Y en a-t-il une autre raiſon que l'habitude où nous ſommes de paſſer du premier objet, qui eſt préſent, à l'idée du ſecond, que cette même habitude en a rendu inſéparable? C'eſt là en quoi conſiſte tout le procédé de l'ame par rapport aux réalités exiſtantes & aux choſes de fait; & il eſt aſſez agréable d'avoir pu éclaircir ce ſujet par quelques analogies. Concluons donc que les idées tirent toute leur force & toute leur ſolidité de ce paſſage qui commence par des objets préſens.

Digitized by

Ici ſe montre une ſorte d'*harmonie préétablie* entre le cours de la nature, & la ſucceſſion de nos idées : car, quoique les puiſſances & les forces qui varient la ſcene du monde, nous ſoient totalement inconnues, nous trouvons pourtant que nos penſées & nos conceptions leur ont juſqu'ici tenu fidelle compagnie. Cette correſpondance eſt l'ouvrage de l'habitude, de ce principe ſi admirable, & ſi néceſſaire pour conſerver notre eſpece, auſſi-bien que pour régler notre conduite dans toutes les occurrences de la vie. Si les objets préſens avoient manqué à exciter conſtamment les idées qui y ſont jointes, notre ſcience auroit été bornée, pour toujours, à la ſphere étroite des ſens & de la mémoire : nous n'aurions jamais été capables d'ajuſter les moyens aux fins ; & nos facultés naturelles auroient été inſuffiſantes à nous mettre en état de faire le bien & d'éviter le mal. Ceux qui ſe plaiſent à la découverte & à la contemplation des cauſes finales, trouveront ici de grands ſujets d'étonnement.

Digitized by Google

J'ajouterai, pour confirmer ma théorie; que probablement cette opération de l'ame par laquelle nous inférons la reſſemblance des effets de la reſſemblance des cauſes, & réciproquement la reſſemblance des cauſes de celle des effets, étoit trop eſſentielle à la conſervation de l'eſpece humaine, pour être commiſe aux opérations trompeuſes d'une raiſon, fort lente dans ſa marche, dont les premieres années de l'enfance ne donnent aucun indice, & qui, à s'en faire la plus haute idée, eſt, dans chaque âge & dans chaque période de la vie, extrêmement ſujette à l'erreur & aux mépriſes. Il étoit plus convenable à la prudence ordinaire de la nature de pourvoir à la sûreté d'un acte ſi néceſſaire, en l'attachant à l'inſtinct, ou à une tendance mécanique, qui, infaillible dans ſes opérations, ſe manifeſtât dès notre entrée dans le monde, ſe développât avec la faculté de penſer, & ne dépendît en rien des pénibles travaux de l'entendement. De même qu'elle nous enſeigne l'uſage de nos membres, en nous dérobant la connoiſſance des

Digitized by Google

muſcles & des nerfs qui les mettent en action ; elle place en nous cet inſtinct qui entraîne nos penſées dans un ordre correſpondant à celui qu'elle établit entre les objets extérieurs, en nous cachant les reſſorts & les forces qui entretiennent ce cours régulier.

Digitized by Google

SIXIEME ESSAI.

De la probabilité (1).

Il n'y a point de haſard, à proprement parler; mais il y a ſon équivalent : l'ignorance où nous ſommes des vraies cauſes des événemens, a ſur notre eſprit l'influence qu'on ſuppoſe au haſard, elle y produit la même eſpece de croyance ou d'opinion.

Il y a très-aſſurément ce qu'on appelle *probabilité*; elle exiſte lorſque les cas ſont en plus grand nombre d'un côté que de l'autre : à meſure que ces cas s'accumulent &

(1) M. *Locke* diviſe tous les argumens en deux eſpeces, en démonſtrations, & en probabilités. Selon cette diviſion, il ne ſeroit que probable que tous les hommes doivent mourir, ou que le ſoleil ſe levera demain. Pour nous accommoder à l'uſage, nous faiſons trois claſſes, & nous diſtinguons les *démonſtrations*, les *preuves*, & les *probabilités*. Par preuves, nous entendons les argumens pris de l'expérience, qui ſont hors de doute, & qui ne ſouffrent aucune conteſtation. *Note de l'Auteur.*

ſurpaſſent les cas oppoſés, la probabilité reçoit des accroiſſemens proportionels, & fait pancher, de plus en plus, l'aſſentiment ou la croyance du côté où cette ſupériorité ſe manifeſte. Suppoſons un dé, dont quatre faces ſoient marquées d'une même figure ou d'un même nombre de points, & les deux autres d'une figure ou d'un nombre différent: il eſt déja plus probable que la premiere marque viendra à tourner qu'il ne l'eſt que la ſeconde tournera. Mais, s'il y avoit mille faces marquées de la même ſorte, contre une marquée différemment, la probabilité deviendroit infiniment plus grande, & l'aſſurance, avec laquelle nous attendrions l'événement, monteroit à un bien plus haut degré. Quelque triviales que paroiſſent ces idées, elles menent à des ſpéculations extrêmement curieuſes, & fort intéreſſantes pour ceux qui veulent y réfléchir mûrement.

Il me ſemble clair que, lorſque l'eſprit s'applique à prévoir l'événement qui doit ſuivre d'un pareil coup de dé, une face ne lui paroît pas devoir tourner plutôt que l'autre, & qu'à cet égard il trouve pour toutes

Digitized by Google

la même probabilité. C'eſt en effet la nature propre du haſard de mettre une égalité parfaite entre tous les cas qu'il embraſſe. Mais l'eſprit trouve le nombre des faces, dont chacune peut produire l'événement, plus grand dans le premier cas que dans le ſecond : ſa vue revient donc plus fréquemment à celui-là, & il le rencontre plus ſouvent que celui-ci, en méditant les diverſes poſſibilités, & les différens coups de haſard d'où dépend le dernier réſultat. C'eſt cette concentration de pluſieurs vues dans un ſeul événement qui produit, par un mécaniſme inexplicable de la nature, le ſentiment de croyance : c'eſt par-là qu'un événement triomphe, pour ainſi dire, de ſon antagoniſte, qui a moins de ces vues pour lui, & qui revient plus rarement à l'eſprit. Si l'on nous accorde que la croyance n'eſt qu'une conception plus vive que ne le ſont les idées feintes de l'imagination ; nous pourrons peut-être rendre raiſon, juſqu'à un certain point, de cet acte intellectuel. Ces vues répétées ſont autant de ſillons lumineux, dont le concours empreint les idées plus fortement dans l'imagination, la

Digitized by Google

monte ſur un plus haut ton, lui donne une influence plus marquée ſur les affections & les paſſions, & produit à la fin ce repos, cette ſécurité, qui conſtitue la nature de la croyance & de l'opinion.

Il en eſt de la probabilité des cauſes comme de celle du haſard. Il y a des cauſes toujours uniformes & conſtantes dans leurs productions, & dont la régularité n'a jamais été trouvée en défaut : le feu a toujours brûlé, l'eau a toujours mouillé, le mouvement eſt toujours produit par le choc & la peſanteur : cette loi univerſelle n'a ſouffert juſqu'ici aucune exception. Mais, d'autres cauſes ont été trouvées moins régulieres & moins certaines : la rhubarbe n'a pas toujours été un purgatif, ni l'opium un ſoporifique, pour ceux qui en ont pris. Il eſt vrai que lorſqu'une cauſe manque ſon effet accoutumé, les philoſophes n'en accuſent jamais l'irrégularité de la nature; ils s'en prennent à quelque déſordre intérieur dans la ſtructure des parties, qui aura empêché l'action. Mais, nos raiſonnemens ſur l'événement, & les conſéquences que nous en tirons, n'en de-

Digitized by Google

meurent pas moins les mêmes que ſi ce principe n'avoit pas lieu. Nos inductions ſuivant toujours l'habitude qui nous détermine à tranſporter le paſſé dans l'avenir, nous attendons les événemens avec la plus ferme aſſurance, & en excluant toute ſuppoſition contraire, par-tout où le paſſé a été régulier & uniforme. Lorſqu'au contraire on a vu des effets différens réſulter de cauſes ſemblables en apparence, tous ces différens effets doivent ſe repréſenter à l'ame pendant qu'elle eſt occupée à ſon acte de tranſport; ils doivent entrer en ligne de compte toutes les fois qu'il s'agit de fixer la probabilité d'un événement.

Quoique nous réglions notre croyance, par rapport aux événemens futurs, ſur ce qui eſt arrivé le plus ſouvent; il ne nous eſt pas permis pour cela de négliger entiérement les effets qui font exception: il faut donner à chacun ſon poids & ſon autorité propre, ſelon que nous l'avons apperçu plus ou moins fréquemment. Dans chaque lieu de l'europe, il eſt plus probable qu'on aura des jours froids en janvier, qu'il ne l'eſt que le tems

Digitized by Google

ſera doux pendant tout le cours de ce mois ; cependant, cette probabilité varie ſelon les climats, & approche de la certitude dans les royaumes ſeptentrionaux. Il eſt évident par-là que, lorſque nous tranſportons le paſſé dans l'avenir, pour déterminer l'effet d'une cauſe, nous tranſportons, en même-tems, tous ces divers événemens proportionnellement au nombre de fois qu'ils ont déja paru; par exemple, nous concevrons que l'un eſt arrivé cent fois, l'autre dix fois, un troiſieme une fois. Voici donc encore bien des vues qui concourent dans un événement, & qui, le fortifiant & l'affermiſſant dans l'imagination, produiſent ce ſentiment que nous nommons croyance. C'eſt ce qui donne la préférence à tels événemens ſur tels autres contraires, qui ne ſont pas appuyés ſur un nombre égal d'expériences, & qui ne reviennent pas auſſi ſouvent à la penſée, lorſque nous raiſonnons ſur l'avenir d'après le paſſé. Pour mieux ſentir combien il eſt difficile d'expliquer cette opération de l'ame, il ſeroit bon que chacun eſſayât d'y parvenir par les ſyſtêmes reçus. Pour moi, il me ſuffit

Digitized by Google

d'avoir donné ces ouvertures : je ſouhaite qu'elles puiſſent exciter l'attention des philoſophes, en leur montrant juſqu'où va ce qu'il y a de défectueux dans la maniere dont les ſujets les plus curieux & les plus ſublimes ſont traités dans les théories communes.

SEPTIEME

Digitized by Google

SEPTIEME ESSAI.

De l'idée de pouvoir, ou de la liaiſon néceſſaire.

PREMIERE PARTIE.

LES ſciences mathématiques ont un grand avantage ſur les ſciences morales, en ce que leurs idées, toujours ſenſibles, ſont toujours claires & déterminées, que leurs moindres différences ſautent aux yeux, & que le même terme a toujours le même ſens, qui ne ſouffre ni ambiguité ni variation. L'ovale ne ſe confond jamais avec le cercle, ni l'hyperbole avec l'ellipſe : le triangle iſocele eſt beaucoup plus exactement diſtingué du triangle ſcalene, que ne l'eſt le vice de la vertu, ou le juſte de l'injuſte. Dès qu'un terme eſt défini en géométrie, l'eſprit lui ſubſtitue la définition de ſon propre mouvement, toutes les fois que l'occaſion s'en préſente : & là même où il n'y a point de défini-

Digitized by Google

tion, l'objet préſent aux ſens ſe laiſſe concevoir avec clarté & netteté. Il n'en eſt pas de même des ſentimens plus ſubtils de notre ame, des opérations de l'entendement, & des diverſes paſſions : ces choſes-là ſont toutes diſtinctes entr'elles, mais leurs différences échappent aiſément à la réflexion ; & il n'eſt pas en notre pouvoir de nous retracer l'objet auquel elles doivent leur origine, toutes les fois que nous les contemplons. Peu-à-peu l'ambiguité ſe gliſſe dans nos raiſonnemens, les objets reſſemblans ſont pris pour les mêmes : & à la fin, un intervalle immenſe ſépare les prémiſſes de la concluſion.

Cependant, à conſidérer ces deux ſciences dans tout leur jour ; on peut avancer hardiment que leurs avantages & leurs déſavantages, compenſés les uns par les autres, les réduiſent, ou peu s'en faut ; à un état d'égalité. Si l'eſprit retient, avec plus de facilité, les idées claires & déterminées de la géométrie ; il ne peut ſaiſir les vérités plus abſtruſes de cette ſcience, ſans ſuivre une chaîne plus longue & plus compliquée de raiſonnemens, & ſans rapprocher des

idées entre leſquelles il y a beaucoup de diſtance. Et s'il faut un ſoin extrême pour prévenir l'obſcurité & la confuſion dans les idées morales, les inductions y ſont au moins plus courtes, & les degrés intermédiaires, qui menent à la concluſion, moins nombreux que dans les ſciences qui traitent du nombre & de la quantité. On aura en effet de la peine à trouver dans Euclide une propoſition qui n'ait plus de membres que les raiſonnemens moraux les plus compoſés, pourvu que ces raiſonnemens ne donnent point dans la chimere. Nous ſerons bien ſatisfaits de pouvoir procurer quelques progrès aux principes de l'eſprit humain, ſi nous conſidérons combien la nature ſe plaît à nous borner dans la recherche des cauſes, & à nous réduire à la confeſſion de notre ignorance. L'obſcurité des idées & l'ambiguité des termes ſont donc les principaux obſtacles qui s'oppoſent à notre avancement dans les ſciences morales & métaphyſiques; la grande difficulté des mathématiques conſiſte dans la longueur des inductions, & dans les efforts de méditation qu'il faut pour les tirer. Peut-

être enfin que les progrès de la philoſophie naturelle ſont principalement retardés par la diſette d'expérience & de phénomenes, vu que leur découverte eſt ſouvent due au haſard, & que l'obſervateur le plus prudent & le plus aſſidu ne les trouve pas toujours au beſoin.

Enfin, ſi à cet égard il y a une diſtinction à faire entre les ſciences dont nous parlons, il faut conclure que la philoſophie morale ayant fait juſqu'ici moins de progrès que la géométrie ni la phyſique, les obſtacles qu'elle rencontre ſont les plus grands, & qu'ils exigent pour être ſurmontés une attention & une capacité ſupérieure.

La métaphyſique n'a rien de plus obſcur ni de plus incertain que les idées de *pouvoir*, de *force*, d'*énergie*, ou de *liaiſon néceſſaire*; idées cependant dont à chaque moment nous avons beſoin dans nos recherches. C'eſt pour cette raiſon que nous tâcherons de fixer, dans cet eſſai, la ſignification préciſe de ces termes, & de diſſiper par-là, s'il eſt poſſible, une partie de cette obſcurité qui donne ſujet à tant de plaintes.

Digitized by Google

Nos idées ne ſont autre choſe que des copies des impreſſions, que nous avons éprouvées; ou pour mieux dire, il nous eſt impoſſible de penſer à un objet, à moins qu'il n'ait été apperçu antécédemment, ſoit par les ſens extérieurs, ſoit par le ſentiment interne. Je ne crois pas que cette propoſition ſoit fort ſujette à controverſe, après les éclairciſſemens & les preuves que j'en ai données dans un eſſai précédent (1), où j'ai fait naître, en même tems, l'eſpérance que, moyennant une juſte application de cette doctrine, on pourra répandre dans les raiſonnemens philoſophiques cette clarté & cette préciſion qui y ſont encore à deſirer. Il ſe peut que les idées complexes ſoient ſuffiſamment connues par leurs définitions, qui ne ſont que le dénombrement de leurs parties, ou des idées ſimples qui les compoſent; mais ſi après avoir réſolu ces définitions dans leurs idées ſimples, nous nous trouvons encore dans l'ambiguité & dans les ténebres, quelle reſſource nous reſte-t-il? Par quel artifice

(1) Eſſai II.

Digitized by Google

répandrons-nous du jour ſur ces idées ? Comment les repréſenterons-nous préciſes & déterminées à la vue intellectuelle ? Il n'y a qu'un moyen. C'eſt de reproduire les impreſſions, ou les ſentimens originaires, dont elles ſont les copies. Ces impreſſions ſe diſtinguent par leur force ; il n'y a en elles rien d'obſcur ni d'équivoque : & la lumiere dont elles ſont environnées peut éclairer l'obſcurité qui couvre les idées qui y correſpondent. Ne pourroit-on point appeller ceci une ſorte d'*optique morale*, un microſcope de nouvelle invention, par lequel les idées les plus ſimples & les plus minces, pour ainſi dire, s'aggrandiroient au point de donner priſe à la conception, & deviendroient auſſi reconnoiſſables que les objets les plus ſenſibles & les plus groſſiers ſur leſquels puiſſent rouler nos recherches ?

Pour connoître donc pleinement l'idée de *pouvoir* ou de *liaiſon néceſſaire*, tâchons de découvrir l'impreſſion d'où elle découle ; & afin de ne point manquer ſa vraie ſource, examinons toutes celles d'où elle pourroit découler.

Digitized by

C'eſt en vain que nous promenons nos regards ſur les objets qui nous environnent, pour en conſidérer les opérations; nous n'en ſommes pas plus en état de découvrir ce pouvoir, cette liaiſon néceſſaire, cette qualité qui unit l'effet à la cauſe, & rend l'une de ces choſes la ſuite infaillible de l'autre: nous voyons qu'elles ſe ſuivent; & c'eſt tout ce que nous voyons. Une bille frappe une autre bille, celle-ci ſe meut: les ſens extérieurs ne nous apprennent rien de plus. D'un autre côté, cette ſucceſſion d'objets n'affecte l'ame d'aucun ſentiment, d'aucune impreſſion interne. Donc il n'y a point de cas où la cauſalité puiſſe nous inſtruire ſur l'idée de pouvoir, ou de liaiſon néceſſaire.

A la premiere vue d'un objet, nous ne ſaurions deviner l'effet qui en doit réſulter; cependant, ſi notre eſprit découvroit le pouvoir & l'énergie des cauſes, nous devrions non ſeulement le deviner, mais le prévoir ſans expérience même, par la ſeule force du raiſonnement, & prononcer là-deſſus avec certitude.

Digitized by Google

La vérité eſt que nous ne voyons rien dans les qualités ſenſibles des diverſes parties de la matiere qui manifeſte ce pouvoir, ou cette énergie, ni qui donne lieu d'imaginer que ces qualités ſoient de nature à produire quoi que ce ſoit, ou qu'elles doivent être ſuivies de quelque choſe que l'on puiſſe appeller leur effet. La ſolidité, l'étendue, le mouvement, ſont autant de qualités complettes en elles-mêmes : elles n'indiquent aucun autre événement qui en puiſſe être le réſultat. La ſcene de l'Univers eſt aſſujettie à un changement perpétuel ; les objets ſe ſuivent dans une ſucceſſion continuelle : mais le pouvoir, ou la force, qui anime la machine entiere, ſe dérobe à nos regards, & les qualités ſenſibles des corps n'ont rien qui puiſſe nous la découvrir. Nous ſavons par le fait, que la chaleur eſt la compagne inſéparable de la flamme ; mais pouvons-nous conjecturer, ou imaginer même, ce qui les lie ; il n'y a donc point de cas individuel d'un corps agiſſant, dont la contemplation faſſe naître l'idée de pouvoir ; parce qu'il n'y a point

Digitized by Google

de corps qui montre un pareil pouvoir, d'où l'on puiſſe former l'archétype de cette idée (1).

Après avoir vu que les actions des objets extérieurs qui frappent les ſens, ne nous donnent point cette idée, examinons maintenant ſi elle nous peut venir en refléchiſſant ſur les opérations de l'ame, & ſi elle peut être copiée de quelque impreſſion interne? On alléguera que nous ſentons, à chaque inſtant, un pouvoir au dedans de nous; puiſque nous nous ſentons capables de mouvoir les organes du corps, & de diriger les facultés de l'eſprit par un ſimple acte de la volonté. Il ne faut, dira-t-on, qu'une volition pour remuer nos membres, ou pour exciter une nouvelle idée dans l'imagination; une *conſcience* intime nous atteſte

(1) M. *Locke* dit, dans ſon chapitre *du pouvoir*, que nous parvenons à cette idée, en remarquant qu'il ſe fait de nouvelles productions dans la matiere, & en concluant de-là qu'il faut quelque choſe qui ſoit capable de les opérer. Mais, ce philoſophe avoue lui-même que les idées neuves, originelles & ſimples, ne ſauroient nous venir par le raiſonnement : il ſe trompe donc ſur l'origine de celle-ci. *Note de l'Auteur.*

Digitized by Google

cette influence de la volonté : de-là l'idée de ce pouvoir & de cette énergie, dont nous ſavons, avec certitude, que nous ſommes doués, auſſi-bien que tous les êtres intelligens : nous les ſuppoſons encore dans les corps ; & peut-être que leurs opérations mutuelles & leurs influences réciproques ſuffiſent pour en prouver la réalité. Quoi qu'il en ſoit, on doit convenir que l'idée de pouvoir dérive de la réflexion ; puiſqu'elle naît en nous en méditant ſur les opérations de l'ame, & ſur l'empire que la volonté exerce, tant ſur les organes du corps que ſur les facultés de l'eſprit.

Nous allons examiner cette opinion ; & en traitant des matieres auſſi ſubtiles & auſſi profondes, nous ferons tous nos efforts pour éviter le jargon & les notions confuſes.

Je dis donc, d'abord, que l'influence des volitions ſur les organes corporels eſt un fait connu par expérience, comme le ſont toutes les opérations de la nature : & qu'on n'eût jamais pu prévoir ce fait dans l'énergie de ſa cauſe ; puiſque cette énergie, qui forme la liaiſon néceſſaire des cauſes avec leurs

effets, ne s'eſt jamais manifeſtée. Nous ſentons, à chaque inſtant, que le mouvement de nos corps obéit aux ordres de la volonté; mais, malgré nos recherches les plus profondes, nous ſommes condamnés à ignorer éternellement les moyens efficaces par leſquels cette opération ſi extraordinaire s'effectue : tant s'en faut que nous en ayions le ſentiment immédiat.

Premiérement, y a-t-il, dans toute la nature, un principe plus myſtérieux que celui de l'union de l'ame avec le corps ? Une ſubſtance prétendue ſpirituelle influe ſur un être matériel : la penſée la plus fine anime & meut le corps le plus groſſier. Si nous avions une autorité aſſez étendue ſur la matiere pour pouvoir, au gré de nos deſirs, tranſporter des montagnes, ou changer le cours des planetes; cette autorité n'auroit rien de plus extraordinaire ni de plus incompréhenſible. Mais, ſi un ſentiment intime nous faiſoit appercevoir quelque pouvoir dans la volonté; il faudroit que nous connuſſions & ce pouvoir, & ſa liaiſon avec le corps, & les natures de ces deux ſubſtances, en vertu deſ-

quelles elles peuvent agir l'une ſur l'autre.

Enſuite, nous n'avons pas le même empire ſur tous nos organes; & l'expérience eſt la ſeule raiſon que nous puiſſions alléguer d'une différence auſſi remarquable. Pourquoi la volonté influe-t-elle ſur la langue & ſur les doigts? Et pourquoi n'influe-t-elle ni ſur le cœur ni ſur le foie? Cette queſtion n'auroit rien d'embarraſſant, ſi, dans le premier de ces cas, nous avions le ſentiment d'un pouvoir, qui nous manquât dans le ſecond: nous appercevrions alors, indépendamment de l'expérience, pourquoi l'empire de la volonté a telles bornes: & étant pleinement au fait de ſa force agiſſante, nous pourrions nous rendre raiſon des limites dont nous la voyons environnée.

Un homme vient d'être frappé de paralyſie au bras ou à la jambe, ou vient de perdre tout récemment un de ces membres, il fait, dans le commencement, des efforts réitérés pour le mouvoir, & pour l'employer comme autrefois aux fonctions de la vie. Il ſe ſent le même pouvoir de commander à ſes membres, que ſent un homme en pleine

ſanté, qui les conſerve dans leur état naturel. Or, le ſentiment ne trompe jamais. Concluons donc, que ni l'un ni l'autre ne ſentent jamais rien de ſemblable : l'expérience nous apprend que la volonté exerce une influence ; mais tous les enſeignemens de l'expérience ſe réduiſent à nous montrer des événemens qui ſuccedent conſtamment les uns aux autres : pour ce qui eſt de ce lien ſecret qui les rend inſéparables, c'eſt de quoi elle ne nous inſtruit pas.

Enfin, nous ſavons, par l'anatomie, que, dans le mouvement volontaire, les objets ſur leſquels le pouvoir ſe déploie immédiatement, ne ſont pas les membres mêmes qui doivent être mûs, mais des muſcles, des nerfs, des eſprits animaux, peut-être quelque choſe de plus ſubtil & de plus inconnu encore, à l'aide de quoi le mouvement eſt répandu ſucceſſivement juſqu'à cette partie du corps que nous nous étions immédiatement propoſé de mouvoir. Se peut-il une preuve plus certaine que la puiſſance qui préſide à la totalité de cette opération, loin d'être pleinement & directement connue par

Digitized by Google

une conſcience intime, eſt myſtérieuſe & inintelligible au dernier point? L'ame veut un certain événement : auſſi-tôt il s'en produit un autre tout-à-fait différent, & inconnu à nous-mêmes qui voulons : cet événement en produit encore un autre, que nous ne connoiſſons pas mieux, & ainſi de ſuite, juſqu'à ce qu'au bout d'une longue ſérie ſe trouve l'événement deſiré. Or, ſi nous ſentions notre pouvoir primordial, il faudroit qu'il nous fût connu : s'il étoit connu, ſon effet le devroit être auſſi; car, tout pouvoir ſe rapporte à un effet : & réciproquement, ſi l'effet eſt ignoré, le pouvoir ne peut-être ni ſenti ni apperçu. Comment, de bonne foi, ſeroit-il poſſible que nous nous ſentiſſions un pouvoir de remuer nos membres, ſi nous ne l'avons pas, ſi nous n'avons que celui de remuer, je ne ſais quels eſprits animaux, leſquels, quoiqu'ils produiſent, à la fin, le mouvement du membre, operent néanmoins d'une maniere qui paſſe toute notre compréhenſion.

De tout ceci, il nous ſera permis de conclure, ſans témérité, quoiqu'avec une hon-

nête confiance, que l'idée que nous analyſons ne dérive d'aucune conſcience interne, & que nous ne ſentons aucun pouvoir, en produiſant des mouvemens dans nos corps, & en appliquant nos membres à remplir les fonctions animales, & à obtenir les uſages auxquels ils ſont deſtinés. Qu'ils ſe meuvent d'après un commandement de la volonté, c'eſt un fait d'expérience commune, comme le ſont tous les événemens naturels; mais le pouvoir ou l'énergie, d'où procede ce fait, eſt une choſe que nous ne connoiſſons pas mieux dans le cas préſent que dans d'autres cas (1).

---

(1) On pourroit prétendre que la réſiſtance que les corps nous oppoſent fait naître l'idée de force ou de pouvoir. L'impreſſion originelle, dont cette idée eſt la copie, ne ſeroit-elle pas ce *niſus*, cette forte tendance que nous éprouvons, lorſque nous ſommes contraints de réunir nos efforts pour ſurmonter un obſtacle? Mais, premiérement, nous attribuons du pouvoir à un grand nombre d'objets dans leſquels l'on ne ſauroit ſuppoſer ni réſiſtance ni effort: tels ſont l'Etre Suprême, à qui rien ne réſiſte; l'eſprit humain, penſant & mouvant, par rapport à l'empire qu'il exerce ſur les idées & ſur les membres, les effets ſuivant immédiatement les volitions, ſans qu'il ſoit beſoin

Nous reſtraindrons-nous donc à dire que nous ſentons le pouvoir efficace de nos ames, lorſque, par un acte de volonté, nous donnons l'être à une nouvelle idée, que nous nous fixons à la contempler, & qu'après l'avoir tournée & retournée en tout ſens, étant ſatisfait de l'exactitude de notre examen, nous la quittons pour paſſer à une autre? Je penſe que les mêmes argumens que nous venons de détailler, détruiront encore cette prétention, en montrant que ce ſecond empire de la volonté ne nous donne pas une notion plus réelle de pouvoir ou d'énergie, que le précédent.

Premiérement, il faut convenir que connoître un pouvoir, ce ſeroit découvrir dans la cauſe cette circonſtance même qui la rend propre à produire ſon effet: car, ces deux

---

de recourir à des forces; enfin, la matiere inanimée, qui n'eſt point ſuſceptible d'un pareil ſentiment. En ſecond lieu, ce ſentiment, d'une tendance à ſurmonter l'obſtacle qui réſiſte, n'a aucune liaiſon connue avec quelque événement que ce ſoit: nous ſavons, par expérience, ce qui réſulte de ce ſentiment; mais, il eſt impoſſible de le ſavoir *à priori*. *Note de l'Auteur.*

choſes

choſes ſont ſynonymes : ce ſeroit donc avoir la connoiſſance tant de la cauſe & de l'effet, que de leur rapport mutuel. Mais, qui oſeroit prétendre être inſtruit de la nature de l'ame humaine, de ſon aptitude à produire des idées, & de la nature de ces idées? Cette production eſt une vraie création, où de rien ſe fait quelque choſe, ce qui exige une puiſſance ſi grande, qu'au premier abord on eſt tenté de la refuſer à tout être fini; au moins faut-il avouer que notre ame ne ſent, ni ne conçoit même rien de pareil. Nous ne ſentons que l'événement, je veux dire, l'exiſtence d'une idée à la ſuite d'un commandement de la volonté; mais la maniere dont cette opération s'acheve, & le pouvoir qui la réaliſe, échappent à notre compréhenſion.

En ſecond lieu, l'empire que l'ame a ſur elle-même n'eſt pas moins limité que l'empire qu'elle a ſur le corps; & ce n'eſt pas en raiſonnant, ni par la contemplation de la nature des cauſes & des effets, que nous découvrons ces limites. Il en eſt encore ici comme des autres événemens naturels, &

Digitized by Google

de l'action des objets extérieurs : l'obſervation & l'expérience ſont les ſeuls guides que nous ayions. Nous avons beaucoup moins d'autorité ſur nos ſentimens & ſur nos paſſions, que nous n'en avons ſur nos idées, quoique celles-ci même ſoient renfermées dans des bornes très-étroites. Qui peut ſe vanter de connoître la raiſon primitive de ces différentes limitations ? Qui s'engagera à nous expliquer pourquoi nous avons, à certains égards, un pouvoir que nous n'avons point à d'autres ?

En troiſieme lieu, cet empire que nous avons ſur nous, n'eſt pas le même en tout tems. Il eſt plus grand dans un homme qui ſe porte bien, que dans un homme qu'une longue maladie rend languiſſant. Nous ſommes plus maîtres de nos penſées le matin que le ſoir, à jeun qu'après un grand repas. Peut-on donner une autre raiſon de ces variétés que l'expérience ? Et que devient alors ce prétendu ſentiment de pouvoir ? L'effet ne dépend-il point ici d'un mécaniſme ſecret, d'une ſtructure cachée, ſoit dans la ſubſtance ſpirituelle, ſoit dans la ſubſtance ma-

Digitized by Google

térielle, ou dans toutes les deux ? L'ignorance profonde où nous ſommes au ſujet de cette ſtructure, fait que le pouvoir & l'efficace de la volonté nous ſont également inconnus & incompréhenſibles ?

La volition eſt aſſurément un acte de l'ame dont nous n'avons pas une connoiſſance ſuffiſante. Qu'on y réfléchiſſe, qu'on la conſidere de tous côtés : qu'y trouvera-t-on de ſemblable à ce pouvoir créateur, qui tire les idées du néant, & qui, par une eſpece de *fiat*, imite, ſi j'oſe parler ainſi, la toute-puiſſance de l'Éternel, dont la parole réaliſa le magnifique ſpectacle de la nature ? Loin de ſentir une pareille énergie dans la volonté, il ne nous faut pas moins qu'une expérience auſſi sûre que celle que nous en avons, pour nous convaincre que des effets auſſi extraordinaires puiſſent être le réſultat d'un ſimple acte de volonté.

Le gros des hommes ne voient aucune difficulté à rendre raiſon des opérations communes de la nature, comme de la deſcente des corps peſans, de la végétation des plantes, de la génération des animaux, & de la

Digitized by Google

nutrition qui nous approprie les alimens : dans tous ces cas-là, ils ſont perſuadés qu'ils apperçoivent la force même par laquelle les cauſes entraînent leurs effets : & ils ſuppoſent que les actions de ces cauſes ſont immanquables. Une longue habitude leur ayant donné ce tour d'eſprit, l'apparition d'une cauſe leur fait attendre auſſi-tôt, avec aſſurance, l'événement qui marche d'ordinaire à ſa ſuite ; & on auroit bien de la peine à leur faire concevoir qu'un autre en pût réſulter. Il n'y a que des phénomenes peu communs, tels qu'un tremblement de terre, une peſte, ou quelque prodige qui puiſſent les déconcerter ; ce n'eſt qu'alors qu'ils ſe trouvent embarraſſés à aſſigner des cauſes convenables aux effets, & à expliquer la maniere dont ceux-ci ſe ſont produits. Or, que font-ils pour ſe tirer d'embarras ? Ils ont recours à quelque intelligence inviſible (1), qui intervient comme cauſe immédiate de l'événement qui les étonne, & qu'ils croient inex-

(1) *Quaſi Deus ex machinâ.* Cicero de Naturâ Deorum. *Note de l'Auteur.*

plicable par les puiſſances de la nature. Mais les philoſophes qui vont un peu plus loin dans leurs recherches, ſe ſont aiſément apperçu que l'énergie des cauſes n'étoit pas plus marquée dans les événemens les plus journaliers que dans les plus extraordinaires: ils ont reconnu que nous n'avons ſur ce ſujet que les ſeules lumieres de l'expérience, qui ne nous inſtruit que d'une co-exiſtence fréquente de certains objets, ſans nous mettre jamais en état de comprendre ce qu'on nomme leur liaiſon. De là vient que pluſieurs d'entr'eux ont cru que la raiſon les forçoit d'admettre, dans toutes les occaſions, le même principe auquel le vulgaire n'a recours que dans les cas qui lui paroiſſent tenir du ſurnaturel & du miraculeux. Peu contens d'ériger l'eſprit & l'intelligence en cauſe premiere & originelle de tout être, ils veulent en faire la cauſe unique & immédiate de chaque événement dans l'univers. Ils prétendent que les cauſes, communément dites, ne ſont, à proprement parler, que des occaſions, & que ce n'eſt point dans les forces naturelles qu'il faut chercher la raiſon des effets, mais dans

Digitized by Google

la volition du ſouverain Etre, qui trouve bon que certains objets, ſoient perpétuellement liés entr'eux. Au lieu de dire qu'une premiere bille en meut une ſeconde par une force qu'elle tient originairement de l'Auteur de la nature; ils vous diront que la Divinité elle-même, par une volonté ſpéciale, imprime le mouvement à la ſeconde bille: & que l'impulſion de la premiere ne fait que déterminer le monarque du monde à cet acte, en vertu des loix générales qu'il s'eſt preſcrites à lui-même dans le gouvernement de ſon empire. Le progrès des ſpéculations a fait encore découvrir aux philoſophes, que le pouvoir qui opere l'action de l'ame ſur le corps, & celle du corps ſur l'ame, ne nous étoit pas mieux connu que celui qui opere les actions que les corps exercent les uns ſur les autres; & que les lumieres que nous empruntons, ſoit des ſens, ſoit de la conſcience interne, ſont également inſuffiſantes dans les deux cas. La même ignorance les a donc ramenés à la même concluſion. Dieu eſt encore, ſelon eux, la cauſe immédiate de l'union de l'ame avec le corps: ce ne ſont plus les organes des ſens,

agîtés par les objets extérieurs, qui produiſent nos ſenſations; c'eſt une volonté particuliere du Tout-puiſſant qui les excite, en conſéquence des mouvemens donnés dans les organes. Ce n'eſt plus notre volonté qui cauſe le mouvement local dans nos membres; impuiſſante en elle-même, Dieu ſe plaît à la ſeconder: il ordonne aux parties du corps de ſe mouvoir; & c'eſt très-abuſivement que nous en faiſons honneur à nos propres forces & à notre propre efficace. Les philoſophes ne s'en tiennent pas-là; il y en a qui portent cette concluſion juſqu'au dedans de l'ame elle-même, & l'appliquent à ſes opérations purement internes. Ce qu'on appelle *viſion mentale*, ou formation des idées, n'eſt autre choſe qu'une ſuite de révélations émanées du Créateur. Lorſque nous tournons volontairement la penſée ſur quelque ſujet, ce n'eſt pas notre volonté qui crée les idées; celui qui a créé toutes choſes les découvre à l'ame, & les lui rend préſentes.

Ainſi, ſelon ces philoſophes, tout eſt plein de Dieu: c'eſt peu pour eux que rien n'exiſte que par ſa volonté, qu'il n'y ait point de

Digitized by Google

pouvoir qui ne remonte originairement à lui; ils dépouillent la nature & les êtres créés de toute force, afin de rendre la dépendance où ils ſont de Dieu plus immédiate & plus frappante. Mais ils ne conſiderent point que leur théorie, au lieu d'exalter la grandeur de ces attributs, dont ils affectent tant de faire le panégyrique, n'eſt propre qu'à la rabaiſſer. Il y a sûrement plus de puiſſance en Dieu, à départir un certain degré de pouvoir à ſes créatures, qu'à faire tout lui-même par une volition directe : il y a plus de ſageſſe à avoir agencé l'univers, dès le commencement, avec une prévoyance ſi parfaite, qu'il ſerve de lui-même, & par ſon propre mécaniſme, aux vues de la Providence, que ſi ſon grand Auteur étoit obligé, à chaque inſtant, d'en raccommoder les parties, & de ranimer, par ſon ſouffle, toute l'activité de cette prodigieuſe machine.

Ceux qui demandent une réfutation plus philoſophique de cette doctrine, pourront voir ſi les deux réflexions ſuivantes ont de quoi les ſatisfaire.

Premiérement, une théorie qui met toute

l'action en Dieu ſeul, me paroît trop téméraire pour pouvoir jamais s'accréditer dans l'eſprit d'un homme qui a ſoigneuſement étudié la foibleſſe de la raiſon humaine, & les limites étroites de ſes opérations. Quand même cette théorie ſeroit fondée en bonne logique, & ſur une ſuite de preuves concluantes, il nous reſteroit toutefois, en voyant des concluſions auſſi extraordinaires, & auſſi peu aſſortiſſantes au train de la vie & de l'expérience, il nous reſteroit, dis-je, ſinon une certitude, au moins un véhément ſoupçon, qu'elle nous a conduits au-delà de la portée de nos facultés. Long-tems avant que d'arriver au dernier échelon de cette théorie, nous ſommes déja dans le pays des Fées : & dès-lors nous n'avons plus aucune raiſon de nous fier aux méthodes d'argumentation communément reçues. Il ne faut pas penſer que nos analogies & nos vraiſemblances uſitées ſoient ici d'aucun poids : notre ſonde eſt trop courte pour ces immenſes abîmes. Nous avons beau nous flatter d'être guidés, dans notre route, par une ſorte de probabilité ou d'expérience ; nous pouvons être très-sûrs que cette expé-

Digitized by Google

rience imaginaire ne nous mene à rien, dès qu'il s'agit de choſes qui ſont entiérement hors de la ſphere de l'expérience réelle. Mais j'aurai occaſion de revenir à ce ſujet (1).

En ſecond lieu, je ne puis appercevoir aucune ſolidité dans l'argument ſur lequel cette théorie eſt fondée. Nous ignorons, à la vérité, la maniere dont les corps agiſſent les uns ſur les autres, leur efficace nous eſt inconcevable ; mais, n'ignorons-nous pas également la maniere dont une intelligence, je dis même la ſouveraine intelligence, agit, ſoit ſur l'eſprit, ſoit ſur le corps? Et connoissons-nous mieux la force dont elle eſt douée? D'où, je vous prie, en prendrions-nous l'idée? Nous ne ſentons aucun pouvoir en nous-mêmes, & nous n'avons d'autre notion de l'Etre ſuprême que celle que nous nous formons en réfléchiſſant ſur nos propres facultés. Si donc notre ignorance étoit une raiſon ſuffiſante pour nier une choſe, nous devrions refuſer toute force active à Dieu, auſſi-bien qu'à la matiere la plus groſ-

(1) Eſſai XII.

ſiere; puiſque très-aſſurément nous ne comprenons pas davantage les opérations divines que celles des corps. Y a-t-il plus de difficulté à concevoir le mouvement comme réſultant d'un choc que comme procédant d'une volition? Tout ce que nous ſavons à ces deux égards, c'eſt que nous ne ſavons rien (1).

---

(1) Je n'ai pas beſoin d'entrer dans un long examen de cette force d'inertie qu'on attribue à la matiere, & dont il eſt tant parlé dans la philoſophie moderne. Nous ſavons par expérience que les corps, ſoit en mouvement, ſoit en repos, conſervent leur état actuel, juſqu'à ce qu'une nouvelle cauſe vienne les en dépouiller; & que le corps choquant perd toujours autant de ſon mouvement qu'il en communique au corps choqué. Ce ne ſont-là que des faits, auxquels on donne le nom de force d'inertie, ſans prétendre acquérir par-là l'idée d'un pouvoir qu'on nommeroit inerte: tout comme en parlant de la gravité, on n'entend que certains effets, ſans comprendre la nature du pouvoir actif qui les produit. Ce ne fut jamais l'intention de M. *Newton* de priver la matiere de toute énergie, quoique quelques-uns de ſes diſciples ſe ſoient ſervi de ſon autorité pour accréditer cette théorie. Tout au contraire, ce grand philoſophe, pour expliquer ſon attraction univerſelle, recourut à une matiere éthérée active: & il eut la circonſpection & la modeſtie d'avouer que ce n'étoit-là qu'une hypotheſe, ſur laquelle même il n'étoit pas bon d'inſiſter avant que de l'avoir con-

Digitized by Google

SECONDE PARTIE.

Nous ne nous ſommes déja que trop arrêtés à ce ſujet; hâtons-nous de conclure. C'eſt donc en vain que nous avons fouillé dans toutes les ſources d'où nous pouvions ſuppoſer que la notion du pouvoir, ou de la liaiſon néceſſaire eſt tirée. Il ne paroît pas qu'aucune opération corporelle en particulier puiſſe nous faire concevoir la force agiſſante des cauſes, ou le rapport qu'elles ont avec leurs effets. Tout ce que nos recherches les plus profondes nous découvrent ſur ce point, ce ſont des événemens à la ſuite d'autres événemens. La même difficulté revient, lorſque nous contemplons

---

firmée par un plus grand nombre d'expériences. Je conviens que je trouve quelque choſe d'un peu extraordinaire dans le ſort des opinions. *Deſcartes* inſinua la doctrine de l'efficace univerſelle procédant de la divinité ſeule, ſans preſſer cette doctrine. *Malebranche* & les autres Cartéſiens en firent la baſe de toute leur philoſophie. Cependant, elle ne fut point goûtée en Angleterre : *Locke*, *Clarke* & *Cudworth*, ne prennent pas ſeulement la peine d'en parler : ils ſuppoſent partout à la matiere un pouvoir réel, quoique dérivé & ſubordonné. D'où vient donc qu'elle a ſi fortement prévalu dans l'eſprit des méraphyſiciens modernes ? *Note de l'Auteur.*

Digitized by Google

les opérations de l'ame ſur le corps : nous obſervons le mouvement à la ſuite de la volition ; mais le lien qui les unit, ou l'énergie que l'ame déploie dans la production de l'effet, c'eſt ce que nous ne ſaurions, ni obſerver, ni comprendre. L'empire de l'ame ſur ſes propres facultés, ou ſur ſes idées n'eſt pas concevable. Ainſi, à tout prendre, la nature ne nous offre pas un ſeul exemple de liaiſon dont nous puiſſions ſaiſir l'idée. Tous les événemens ſemblent être découſus & détachés les uns des autres : ils ſe ſuivent, à la vérité, mais ſans que nous remarquions la moindre liaiſon entr'eux : nous les voyons, pour ainſi dire, en conjonction, mais jamais en connexité. Enfin, comme nous ne pouvons nous former aucune idée de choſes qui n'ont jamais affecté, ni nos ſens externes, ni notre ſentiment intérieur, il paroît inévitable de conclure que nous manquons abſolument de toute idée de connexion ou de pouvoir, & que ces termes ne ſignifient rien, ſoit qu'on les emploie dans les ſpéculations philoſophiques, ſoit qu'on en faſſe uſage dans la vie commune.

Digitized by Google

Cependant, il nous reſte un moyen d'éviter cette concluſion; & ce moyen découle d'une ſource que nous n'avons pas encore examinée. Un objet, ou un événement naturel étant donné, l'eſprit du monde le plus pénétrant ne ſauroit découvrir, ni conjecturer même, ce qui en réſultera; il ne peut, en un mot, porter ſa vue au-delà de ce qui eſt préſent à ſes ſens ou à ſa mémoire. Supposé même que, dans un ſeul cas, l'expérience nous ait montré un événement à la ſuite d'un autre événement; cela ne nous donneroit aucun droit de former une regle générale pour prédire ce qui doit arriver dans d'autres cas ſemblables. On taxeroit, avec raiſon, de témérité & de précipitation impardonnable celui qui prétendroit juger du cours entier de la nature d'après un ſimple échantillon, quelque exact & quelque sûr qu'il pût être. Mais, dès que des événemens d'une certaine eſpece ont été toujours & dans tous les cas apperçus enſemble, nous ne faiſons plus le moindre ſcrupule de préſager l'un à la vue de l'autre; & nous donnons pleine carriere à ce raiſonnement, qui ſeul

peut nous certifier les choſes de fait ou d'exiſtence. Alors, nommant un de ces objets *cauſe*, & l'autre *effet*, nous les ſuppoſons dans un état de connexion : nous donnons au premier un pouvoir par lequel le ſecond eſt infailliblement produit, une force qui opere avec la certitude la plus grande & avec la néceſſité la plus inévitable.

On voit donc qu'un grand nombre de cas ſimilaires, dans leſquels les événemens ſont conſtamment en conjonction, fait ici ce qu'un ſeul de ces cas ne pourroit pas faire, ſous quelque jour ou dans quelque poſition qu'on l'enviſageât ; c'eſt de nous donner l'idée d'une liaiſon néceſſaire. Mais, tous ces cas étant ſuppoſés parfaitement ſemblables, en quoi differe leur pluralité de chacun d'eux pris en particulier ? Toute la différence conſiſte en ce que la répétition fréquente de cas ſimilaires fait naître l'habitude de concevoir les événemens dans leur ordre habituel ; &, dès que l'un exiſte, perſuade que l'autre exiſtera. Cette liaiſon que nous ſentons, cette tranſition habituelle qui fait paſſer l'imagination de l'objet qui précede à celui

Digitized by Google

qui a coutume de ſuivre, eſt donc le ſeul ſentiment, la ſeule impreſſion d'après laquelle nous formons l'idée de pouvoir, ou de liaiſon néceſſaire.

C'eſt-là tout le myſtere. Contemplez ce ſujet par toutes ſes faces : je vous défie de trouver une autre origine que celle-ci. Il n'y a que ce caractere pour diſtinguer un ſeul cas particulier & détaché, qui ne peut jamais ſuggérer l'idée d'une connexion, d'une collection de cas ſimilaires, qui nous la procure. La premiere fois que l'on voit le mouvement communiqué par impulſion, par exemple, dans le choc de deux billes ſur le billard, on peut dire que ces deux événemens ſont conjoints ; mais on n'oſeroit prononcer qu'ils ſoient connexes : cette derniere aſſertion ne ſauroit avoir lieu qu'après avoir obſervé pluſieurs exemples de même nature. Or, quel changement eſt-il arrivé qui ait pu ſuſciter cette nouvelle idée, je dis, l'idée de connexion ? Tout ſe réduit à ce que l'on ſent actuellement ces événemens liés dans l'imagination, & que l'on peut prédire le ſecond à l'apparition du premier. Autant de fois donc

Digitized by Google

donc que nous parlons d'une liaiſon d'objets, nous n'entendons que cette liaiſon mentale, d'où naiſſent les inductions, & par laquelle les objets ſe prêtent des preuves réciproques de leur exiſtence. Concluſion un peu extraordinaire, je l'avoue, mais qui paroît très-évidente : & ſon évidence a ceci de particulier qu'elle ſubſiſteroit dans toute ſa force, dût même la défiance univerſelle & le ſoupçon ſceptique ſe répandre ſur toutes les autres concluſions qui ſont neuves & ſingulieres : car, rien ne peut être plus agréable au ſcepticiſme que de découvrir la foibleſſe & les bornes étroites de la raiſon & de la capacité humaine.

Y a-t-il, en effet, un exemple plus frappant de l'ignorance & de la ſurprenante foibleſſe de l'entendement humain? Aſſurément, s'il y a entre les objets un rapport dont il nous importe d'être inſtruits, c'eſt celui de cauſe & d'effet : c'eſt ſur lui que ſont fondés tous nos raiſonnemens, quant aux choſes de fait & d'exiſtence : c'eſt par lui que nous nous aſſurons uniquement des objets qui ſont hors de l'empire des ſens & de la mémoire : l'uſage

Digitized by Google

immédiat que nous retirons de toutes nos connoiſſances, c'eſt d'apprendre à diriger les événemens futurs conformément à leurs cauſes. Nos penſées, & nos recherches roulent donc à chaque moment ſur ce rapport; cependant, telle eſt l'imperfection des idées que nous en avons, qu'il eſt impoſſible de bien définir ce que c'eſt que cauſe, ſans emprunter cette définition de quelque choſe d'étranger au ſujet. Les objets ſimilaires ſont toujours joints à des objets ſimilaires; premiere expérience, qui nous ſert à définir la cauſe, un objet tellement ſuivi d'un autre objet que tous les objets ſemblables au premier ſoient ſuivis d'objets ſemblables au ſecond. La vue d'une cauſe conduit l'ame, par ſon paſſage habituel, à l'idée de l'effet: ſeconde expérience, qui fournit une ſeconde définition: la cauſe eſt un objet tellement ſuivi d'un autre objet, que la préſence du premier faſſe toujours penſer au ſecond.

Ces définitions ſont priſes toutes deux de circonſtances étrangeres à la nature des cauſes: c'eſt un inconvénient ſans remede; il n'y a pas moyen d'atteindre à une définition plus exacte, & nous ne ſaurions déterminer

Digitized by Goo

cette circonſtance qui lie les cauſes aux effets. Non-ſeulement nous n'avons point d'idée de cette connexion ; nous ne ſavons pas même ce que nous deſirons de connoître lorſque nous nous efforçons de la concevoir. Nous diſons, par exemple, que la vibration d'une telle corde eſt la cauſe d'un tel ſon : qu'entendons-nous par-là ? Une de ces deux choſes ; ou que cette vibration eſt ſuivie de ce ſon, & que toutes les vibrations ſimilaires ont toujours été ſuivies de ſons ſimilaires : ou, que cette vibration eſt ſuivie de ce ſon, & qu'à l'apparition de la premiere ; l'eſprit anticipant ſur les ſens, forme immédiatement l'idée du ſecond. Le rapport qui eſt entre la cauſe & l'effet peut être enviſagé de ces deux manieres ; mais nous n'en avons point d'autre idée (1).

(1) Selon les explications & les définitions que nous venons de donner, l'idée de pouvoir eſt une idée relative, auſſi-bien que celle de cauſe : elles ſe rapportent l'une & l'autre à un effet, ou à quelque événement qui les ſuit conſtamment. Lorſque nous conſidérons la circonſtance inconnue d'un objet qui fixe, ou détermine le degré ou la quantité de ſon effet ; nous la nommons le pouvoir ou la force qui a produit cet effet : en conſéquence de quoi tous les philoſo-

Digitized by Google

Récapitulons maintenant les raiſonnemens de cet eſſai. Chaque idée eſt copiée d'après une impreſſion, ou un ſentiment, qui ont précédé; & là où il n'y a point d'impreſſion, nous ſommes aſſurés qu'il n'y a point d'idée. Or, il ne ſe fait aucune opération, ni dans les corps, ni dans les eſprits, qui, priſe en particulier, produiſe la moindre impreſſion de pouvoir ou de liaiſon néceſſaire. Donc, il n'y en a aucune qui faſſe naître leur idée. Ce n'eſt qu'après pluſieurs expériences uniformes, où le même objet ſe montre toujours ſuivi du même événement, que nous commençons à prendre les idées de cauſe & de liaiſon. Le nouveau ſentiment que notre ame éprouve alors, n'eſt

---

phes conviennent que le pouvoir ſe meſure par ſon effet. S'ils avoient une idée du pouvoir, tel qu'il eſt en lui-même, qu'eſt-ce qui les empêcheroit de le meſurer auſſi tel qu'il eſt en lui-même? La fameuſe diſpute; ſi la force d'un corps qui ſe meut eſt proportionnelle à ſa viteſſe, ou au quarré de ſa viteſſe, cette diſpute, dis-je, n'auroit pas beſoin d'être décidée par la comparaiſon des effets produits en tems égaux ou en tems inégaux: on pourroit ſe ſervir de meſures & de comparaiſons directes.

Une cauſe differe d'un ſigne, en tant qu'elle implique une priorité de tems & une contiguité de lieu, auſſi-bien qu'une conjonction conſtante. Un ſigne n'eſt qu'un effet corrélatif, procédant de la même cauſe. *Note de l'Auteur.*

Digitized by Google

autre choſe qu'un rapport habituel entre les objets qui ſe ſuivent; & ce ſentiment eſt l'archétype de l'idée que nous cherchons. Comme cette idée vient, non d'un ſeul cas, mais d'une pluralité de cas ſimilaires, elle doit réſulter de la circonſtance dans laquelle cette pluralité differe de l'unité de chaque cas individuel : or, cette circonſtance eſt préciſément ce paſſage habituel de l'imagination qui fait la liaiſon des objets; ce n'eſt qu'en ceci que pluſieurs cas different d'un cas, avec lequel ils s'accordent en tout autre point. La premiere fois, pour revenir à cet exemple commun, que nous avons vu le mouvement d'une bille communiqué, par le choc, à une autre bille, ce cas a été exactement ſemblable à tous ceux que nous pouvons rencontrer actuellement : toute la différence, c'eſt qu'alors nous ne pouvions pas inférer un événement de l'autre; au lieu que nous le pouvons aujourd'hui, après une longue ſuite d'expériences uniformes. Je ne ſais ſi mes lecteurs ſentiront bien la force de ces raiſonnemens; mais je craindrois que trop de pa-

Digitized by Google

roles, & une plus grande variété d'aſpects, ne ſerviſſent qu'à le rendre encore plus obſcur & plus embrouillé(1). Les ſpéculations abſtraites ont leur point de vue; & quand on le ſaiſit heureuſement, il jette plus de clarté ſur les ſujets, que ne feroit toute l'éloquence du

---

(1) Peut-être que M. *Hume* fait ſes excuſes un peu trop tard. Il a employé bien des paroles, & ramené ſur le tapis bien des comparaiſons, pour exprimer ce qui pouvoit être dit en aſſez peu de mots; c'eſt que nous ne voyons point le fonds des choſes, les actions intimes, le mécaniſme ſecret, qui lie les cauſes avec leurs effets. Mais, d'un côté, cette ignorance ne porte aucune atteinte à la certitude des effets que nous attendons de certaines cauſes; toutes les fois que je mettrai de l'eau ſur une quantité de feu ſuffiſante, je ſais qu'elle bouillira, & ainſi du reſte: &, de l'autre, je ne puis douter qu'il n'y ait une action réciproque des corps les uns ſur les autres, dès que je remarque qu'à une certaine diſtance cette action ceſſe. Si l'eau eſt à deux pieds du feu, elle ne bouillira jamais. Cela ſeul me paroît établir la liaiſon néceſſaire de tout ce qui arrive dans la nature. Il n'eſt pas eſſentiel qu'elle ſoit toujours intelligible & expliquable pour être en droit d'aſſurer ſa réalité. Mais, notre Philoſophe aime les ſubtilités, parce qu'elles conduiſent au pyrrhoniſme, qui eſt ſon dogme favori. *Note de l'Editeur.*

monde & la plus grande abondance du ſtyle. C'eſt-là que nous devrions toujours tendre, réſervant les fleurs de rhétorique pour des matieres qui en ſoient plus ſuſceptibles.

Digitized by Google

HUITIEME ESSAI.

Sur la liberté & la néceſſité.

PREMIERE PARTIE.

QUAND on entend parler de queſtions qui ont été diſcutées & débattues avec beaucoup d'animoſité, depuis la premiere origine des ſciences & de la philoſophie, il ſeroit naturel de croire que, dans ce long eſpace, le ſens des termes auroit été au moins déterminé entre les diſputans, & qu'après avoir, pendant deux mille ans, vétillé ſur les mots, on ſe ſeroit mis en état d'arriver au véritable ſujet qui fait le fonds de la controverſe; car enfin, y a-t-il rien qui paroiſſe plus aiſé, que de donner des définitions exactes des termes qu'on emploie, & de faire de ces définitions la baſe de nos recherches, au lieu de diſputer, comme on fait, ſur le ſon des mots? Cependant, en conſidérant la choſe de plus près, on verra que c'eſt tout le contraire qui

Digitized by Google

arrive. Une controverſe dure depuis long-tems ſans être décidée ; cette ſeule circonſtance fait déja préſumer qu'il y a de l'ambiguité dans les expreſſions, & que les antagoniſtes n'attachent pas les mêmes idées aux mêmes termes. A moins que de poſer en fait que la nature a façonné tous les eſprits ſur le même modele, & leur a donné des facultés toutes ſemblables ; rien de plus frivole que nos diſputes, de vive voix ou par écrit. Mais, cela étant, il ſeroit abſolument impoſſible qu'avec les mêmes idées jointes aux mêmes termes, on nourrît, pendant ſi long-tems, des opinions ſi différentes ſur le même ſujet, ſpécialement lorſqu'on ſe communique ſes vues, & que chaque parti cherche par-tout des argumens propres à lui aſſurer la victoire. Quand les philoſophes entament des queſtions qui ſont hors de la portée humaine, comme ſont, par exemple, celle de l'origine du monde, celle de l'économie du ſyſtême intellectuel, & de la région des eſprits ; on ne s'étonne pas de les voir battre la campagne, & ſe perdre en diſſenſions ſtériles, ſans jamais arriver à rien de certain. Mais, lorſque

la controverſe roule ſûr un ſujet de la vie commune, & ſur des choſes d'expérience, je ne vois plus ce qui pourroit en retarder la déciſion, ſinon quelques termes ambigus, qui éloignent les combattans, & les empêchent de s'approcher.

C'eſt ce qui s'obſerve, d'une maniere frappante, dans la longue diſpute ſur la liberté & ſur la néceſſité. Il va paroître, ou je me trompe fort, que tous les hommes, ſavans & ignorans, ont toujours été du même avis ſur ce ſujet : & qu'il ne falloit que quelques définitions intelligibles pour mettre fin à toute la controverſe. J'avoue qu'ayant paſſé par toutes ſortes de mains, elle a été embrouillée à un tel point dans les labyrinthes ténébreux du ſophiſme, qu'il n'eſt point étonnant que des lecteurs qui ſe piquent de goût & de politeſſe, en ſoient raſſaſiés juſqu'à ne pouvoir plus en entendre parler, & refuſent de laiſſer troubler leur repos par une queſtion qui ne peut, ni les amuſer, ni les inſtruire. Je me flatte néanmoins que le tour que je lui donne ici, pourra réveiller leur attention, tant par ſa nouveauté, que parce

qu'il promet au moins quelque choſe de déciſif, & parce que je n'y mêle aucun raiſonnement obſcur & embarraſſé, qui puiſſe mettre l'eſprit mal à ſon aiſe.

J'eſpere donc de faire voir que tous les hommes, en tout tems, ont été d'accord ſur les doctrines de la néceſſité & de la liberté, quelque ſens qu'on puiſſe attacher à ces termes, pourvu que ce ſoit un ſens raiſonnable; & que ce n'a été juſqu'ici qu'une diſpute de mots. Commençons par la néceſſité.

Tout le monde convient que les opérations de matiere ſont produites par des forces néceſſaires, & que les effets y ſont déterminés (1), avec tant de préciſion, par la nature & l'énergie de leurs cauſes, que dans chaque circonſtance donnée, il n'eût pu exiſter d'autre effet que celui qui s'eſt manifeſté. Les loix de la nature fixent, avec la derniere exactitude, le degré & la direction de chaque mouve-

(1) Voici préſentement des forces réelles, & des déterminations néceſſaires. Comment M. *Hume* accorde-t-il cela avec les aſſertions de l'eſſai précédent? *Note de l'Editeur.*

Digitized by Google

ment : il eſt également impoſſible, que le choc de deux corps faſſe naître une créature vivante, ou qu'il produiſe, ſoit un degré, ſoit une direction de mouvement différente de celle que nous voyons. Pour nous former donc une idée juſte & préciſe de néceſſité, il faut conſidérer l'origine de cette idée, en tant qu'on l'applique aux opérations corporelles.

Si les ſcenes de la nature changeoient perpétuellement, & qu'elles changeaſſent de façon que jamais il n'y eût la moindre reſſemblance entre deux événemens ; ſi chaque objet étoit tellement neuf qu'on n'y retrouvât rien de ce qui a été apperçu précédemment, il eſt clair que nous ne ſerions jamais parvenus à aucune idée de néceſſité ou de liaiſon. Dans cette hypotheſe, nous verrions des ſuites ; mais nous ne ſoupçonnerions pas même des productions : & le rapport qu'on nomme de *cauſalité* nous ſeroit entiérement inconnu. Dès-lors plus d'inductions, plus de raiſonnemens ſur les opérations de la nature : les ſens & la mémoire ſont les ſeuls canaux par où la connoiſſance des réalités puiſſe entrer dans nos ames. Il s'enſuit de-là que les

Digitized by Google

idées de néceſſité & de cauſe dérivent uniquement de cette uniformité obſervable dans les œuvres de la nature ; d'où réſulte l'union conſtante des objets ſimilaires, & l'habitude où nous ſommes d'inférer l'exiſtence des uns de l'exiſtence des autres. C'eſt donc ſur ces deux circonſtances que ſe fonde toute la néceſſité que nous attribuons à la matiere ; & ſans elles nous n'en aurions pas la moindre notion.

Si je puis donc prouver que perſonne n'a jamais douté que ces deux circonſtances n'aient lieu dans les actes de la volonté, & dans les opérations de l'entendement, il s'enſuivra que les hommes ont toujours été du même ſentiment par rapport à la doctrine de la néceſſité ; & qu'on n'a tant diſputé là-deſſus que parce qu'on n'a pas pris la peine de s'entendre.

Et d'abord, à l'égard de la conjonction réguliere & conſtante des événemens ſimilaires, voici quelques réflexions que je crois ſatisfaiſantes. C'eſt un fait univerſellement reconnu, que chez toutes les nations, & dans tous les ſiecles, les actions humaines ont

une grande uniformité ; & que la nature de l'homme ne s'eſt point écartée juſqu'ici de ſes principes & de ſa marche ordinaire. Les mêmes motifs produiſent toujours la même conduite : les mêmes événemens réſultent des mêmes cauſes. L'ambition, l'avarice, l'amour-propre, la vanité, l'amitié, la généroſité, le patriotiſme, ces diverſes paſſions ont été, dès l'origine du monde, & ſont encore les ſources de toutes nos entrepriſes, les reſſorts de toutes nos actions. Voulez-vous connoître les ſentimens, les inclinations, & la vie des grecs & des romains ? Etudiez le tempérament & la conduite des françois & des anglois d'aujourd'hui : vous pourrez tranſporter à ceux-là les obſervations que vous aurez faites ſur ceux-ci, ſans courir grand riſque de vous tromper. L'hiſtoire ne nous apprend là-deſſus rien de neuf, ni de ſingulier : tant il eſt vrai que le genre humain demeure le même dans tous les tems & dans tous les lieux. Tout au contraire, la principale utilité de l'hiſtoire conſiſte à découvrir les principes conſtans & univerſels de la nature de l'homme, conſidérée dans tous les

Digitized by Google

états & dans toutes les ſituations de la vie : c'eſt elle qui nous fournit les matériaux d'où nous tirons nos remarques ſur les reſſorts réglés des actions humaines. Ces récits de guerres, d'intrigues de factions & de révolutions, ſont autant de recueils d'expériences qui ſervent au politique, & au philoſophe moral, à établir les principes de leurs doctrines ; de la même façon que le phyſicien, le naturaliſte, apprend à connoître la nature des plantes, des minéraux, & des autres objets. L'eau, la terre, & les autres élémens, examinés par *Ariſtote* & par *Hippocrate*, ne reſſemblent pas davantage à ceux de nos jours, que les hommes, décrits par *Polybe* & par *Tacite*, reſſemblent aux habitans du monde que nous voyons aujourd'hui.

Suppoſons un voyageur qui, revenant de loin, nous parle d'une contrée peuplée d'hommes, entiérement différens de ceux que nous connoiſſons, d'hommes ſans ambition, ſans avarice, ſans deſir de vengeance, qui ne trouvent du plaiſir que dans l'amitié, la généroſité, & le dévouement au bien public ; ces circonſtances prouveroient la fauſ-

Digitized by Google

ſeté de ſa relation, tout auſſi évidemment que ſi elle étoit remplie de centaures & de dragons, de miracles & de prodiges. Un hiſtorien ne peut pas trahir plus clairement ſa mauvaiſe foi, qu'en attribuant à ſes perſonnages une conduite contraire au cours de la nature, & dont on ne ſauroit s'imaginer aucun motif: & ceux qui s'attachent à rectifier l'hiſtoire, ne connoiſſent point de preuves plus convaincantes de falſification. La véracité de *Quinte-Curce* n'eſt pas moins ſuſpecte lorſqu'il décrit le courage plus qu'humain d'*Alexandre* (1), & lui fait attaquer, lui tout ſeul, des bataillons nombreux d'ennemis, que lorſqu'il lui en fait ſoutenir le choc avec une force & une activité ſurnaturelle. Tant il eſt vrai que cette uniformité, univerſellement reconnue dans les opérations

(1) Il eſt difficile d'aſſigner juſqu'où peut aller la témérité, ou quelque autre paſſion fort vive. Il y a des choſes dans l'hiſtoire qui paroiſſent contraires à la nature & aux mœurs de l'homme; & qui n'en ſont pas moins vraies. Tout ce qu'il y a, c'eſt que de pareilles choſes doivent être ſuffiſamment atteſtées; ſans quoi elles demeurent ſuſpectes. *Note de l'Editeur.*

des

des corps, s'étend encore ſur les motifs & ſur les actions des hommes.

De-là vient auſſi l'avantage d'une longue vie, paſſée dans les affaires & dans l'uſage du monde ; elle nous fait acquérir cette expérience qui dévoile les principes de la nature humaine, & qui établit des maximes utiles dans la ſpéculation & dans la pratique. C'eſt en ſuivant les pas de ce guide que les actions, les paroles, les geſtes, nous aident à remonter à la connoiſſance des inclinations & des motifs ; & que de cette connoiſſance nous redeſcendons à l'interprétation des actions & de la conduite. Des obſervations générales, accumulées par une longue routine, nous donnent la clef de la nature humaine, nous en démêlent les labyrinthes, & nous dévoilent ſes obſcurités. Nous ceſſons d'être dupes des apparences : nous prenons les manifeſtes que les princes publient, pour ce qu'ils ſont, pour des prétextes ſpécieuſement colorés ; & ſans refuſer à l'honneur & à la vertu leur valeur intrinſeque, nous ne croyons gueres à ce parfait déſintéreſſement dont les hommes aiment tant à ſe parer. Dans

la multitude & dans les factions, nous ne le cherchons jamais : dans les chefs, nous le ſuppoſons très-rarement : & à grande peine l'accordons-nous aux individus, de quelque rang ou condition qu'ils ſoient. Mais, s'il n'y avoit point d'uniformité dans les actions de l'homme, ſi les expériences que nous faiſons dans ce genre étoient pleines d'irrégularités & d'anomalies, il ſeroit impoſſible de faire aucune obſervation générale ſur le genre humain : les faits mêmes les mieux combinés par la réflexion ne nous ſerviroient de rien. Pourquoi le vieux laboureur ſurpaſſe-t-il, en ſon art, le payſan novice, ſi ce n'eſt parce que le ſoleil, la pluie & la terre, ont une influence uniforme ſur la production des végétaux, & qu'une longue pratique lui a enſeigné les regles auxquelles cette influence eſt ſoumiſe ?

Il ne faut pourtant pas pouſſer trop loin cette uniformité des actions humaines ; ce ſeroit une erreur de croire que tous les hommes doivent toujours agir de la même façon dans les mêmes circonſtances, ſans avoir égard à la diverſité des caracteres, des pré-

jugés, & des opinions; ce n'eſt pas ainſi que la nature ſe montre uniforme dans ſes productions. La variété de conduite, chez différens hommes, nous met, au contraire, en état de multiplier & de varier nos maximes, en y conſervant cependant toujours de l'unité & de la régularité. Les mœurs des hommes ſont différentes en différens ſiecles & en différens pays; cela nous montre quelle eſt la force de la coutume & de l'éducation, qui forment l'eſprit humain dès l'âge le plus tendre, & lui donnent un caractere fixe & durable. Les deux ſexes n'ont pas les mêmes manieres, ni les mêmes façons d'agir; cela nous fait connoître les marques diſtinctives & invariables que la nature a imprimées à chacun d'eux. Les actions du même homme ſont ſujettes à de grandes variations dans les différens périodes qui rempliſſent ſa vie depuis l'enfance juſqu'à la vieilleſſe; belle occaſion de faire des remarques générales ſur le changement graduel de nos ſentimens & de nos penchans, & ſur les divers principes qui dominent dans les divers âges de la créature humaine. Les caracteres mêmes qui ſont

Digitized by Google

propres à chaque individu, ont leur conſtance & leur uniformité : ſi cela n'étoit pas, comment pourrions-nous, par notre familiarité avec les autres hommes, & par l'étude de leur conduite, connoître les diſpoſitions où ils ſont à notre égard, & celles où nous devons être au leur ?

J'accorde qu'il eſt poſſible de trouver des actions qui n'ont point de liaiſon uniforme & réguliere avec des motifs connus, & qui ſont exception à toutes les maximes établies en politique; mais veut-on ſavoir quel jugement il faut en porter ? Qu'on examine les ſentimens reçus touchant les événemens irréguliers qui s'offrent dans le cours de la nature & dans les opérations des corps : il n'y a pas plus de conſtance, ni d'uniformité, dans la maniere dont les cauſes y ſont jointes à leurs effets accoutumés : l'artiſte qui travaille ſur la matiere morte, peut manquer ſon but, auſſi bien que le politique qui dirige la conduite des agens doués de ſentiment & d'intelligence. Le vulgaire, qui ne juge que ſur les apparences, attribue l'incertitude des événemens à une incertitude dans les

Digitized by Google

cauſes : il croit qu'une cauſe peut manquer ſon effet ordinaire ſans qu'aucun empêchement vienne traverſer ſon opération. Les philoſophes, réfléchiſſant ſur la grande variété de reſſorts & de principes que la nature renferme, & que leur petiteſſe ou leur éloignement nous cachent, ſoupçonnent d'abord, que la contrariété des événemens, au lieu de réſulter de la contingence des mêmes cauſes, pourroit bien venir de l'action ſecrete de quelques cauſes contraires ; ce ſoupçon devient certitude lorſqu'un examen ultérieur leur fait connoître, qu'une contrariété d'effets indique toujours une contrariété & une oppoſition mutuelle entre les cauſes. Une horloge, ou une montre, s'arrête ; le payſan vous dira pour toute raiſon qu'elle n'a pas coutume d'aller bien ; mais l'artiſte s'apperçoit aiſément que la même force du pendule ou du reſſort, ayant toujours la même influence ſur les roues, elle ne peut manquer ſon effet qu'à cauſe d'un obſtacle, d'un grain de pouſſiere, peut-être, qui ſuſpend tout le mouvement de la machine. C'eſt ſur de pareilles obſervations que les

philoſophes ont bâti la maxime : que toutes les cauſes ſont dans une liaiſon néceſſaire avec leurs effets; & que toute incertitude apparente procede toujours de l'action ſecrete de cauſes contraires.

Prenons un exemple tiré du corps humain. Lorſque les ſymptômes ordinaires de ſanté ou de maladie trompent notre attente, lorſque les remedes ne font pas leur effet ordinaire, lorſqu'en général des événemens irréguliers naiſſent de quelque cauſe que ce ſoit; les médecins & les philoſophes n'en ſont pas étonnés : il ne leur vient pas même dans la penſée de nier la néceſſité & l'uniformité des principes qui préſident à l'économie animale: ils ſavent que le corps eſt une machine extrêmement compliquée, le réſervoir de mille forces inconnues & inconcevables, dont les opérations nous doivent paroître incertaines, & que par conſéquent les irrégularités extérieures, qui tombent ſous nos ſens, ne prouvent aucunement que la nature ſe ſoit écartée, le moins du monde, de ſes loix dans le mécaniſme intérieur.

Le philoſophe qui ſe pique d'être conſé-

quent dans ſes raiſonnemens, doit juger de même des actions & des volitions. Souvent les réſolutions qui nous paroiſſent les plus biſarres & les moins attendues, ne le ſont point pour ceux qui connoiſſent le caractere particulier & la ſituation des perſonnes qui les ont formées. Un homme poli & complaiſant vous fait une réponſe bruſque; mais c'eſt qu'il a mal aux dents, ou qu'il eſt à jeûn : quelque ſtupide montre une vivacité, une allégreſſe, qu'on ne lui voit preſque jamais; mais c'eſt qu'il lui eſt ſurvenu quelque bonne fortune à laquelle il ne s'attendoit pas. Suppoſons même une action dont, ni l'auteur, ni les ſpectateurs, ne puiſſent rendre une bonne raiſon; ne ſavons-nous pas en général que l'inconſtance & l'irrégularité ſont, du moins, juſqu'à un certain point, le partage, &, en quelque façon, le caractere conſtant de l'humanité? Caractere cependant plus particuliérement affecté à ceux qui n'ont point de regle fixe pour leur conduite, & dont la vie entiere n'eſt que le ſaut continuel d'un caprice à l'autre. Et pourquoi veut-on que ces diſcordances apparentes em-

d by Google

pêchent que les motifs intérieurs n'agiſſent uniformément, pendant qu'on ſuppoſe les vents, la pluie, les nuages, & les autres variations de l'air gouvernées par des loix ſtables, quoiqu'impénétrables à la ſagacité humaine ?

Il eſt donc clair que la liaiſon des motifs avec les actes de la volonté, n'eſt, ni moins réguliere, ni moins uniforme, que celle des autres cauſes naturelles avec leurs effets. Cette vérité eſt univerſellement reconnue, & n'a jamais été conteſtée, ni par les philoſophes, ni par le peuple. Or, comme l'expérience du paſſé eſt le fondement de toutes nos inductions pour l'avenir, & que nous concluons que les objets qui ont toujours été joints, le ſeront toujours ; il paroît ſuperflu de montrer que l'uniformité connue, & prouvée par l'expérience, eſt la ſource de toutes les concluſions que nous formons touchant les actions humaines. Cependant, pour mettre notre ſujet dans un plus grand jour, arrêtons-nous un moment à ce dernier article.

Quand on conſidere les ſociétés, on a de

Digitized by Google

la peine à y trouver une action isolée & entiérement complette en elle-même. Les hommes y dépendent si fort les uns des autres qu'ils ne sauroient presque rien faire qui ne tienne à leurs rapports mutuels ; nul agent n'y peut parvenir à son but sans être secouru des autres. Le pauvre artisan, qui travaille seul dans son atelier, s'attend à jouir tranquillement du fruit de ses travaux sous la protection du magistrat : il s'attend qu'en donnant ses ouvrages à un prix raisonnable, il trouvera des acheteurs, & qu'il pourra échanger l'argent qu'il aura gagné contre des denrées nécessaires à sa subsistance. A mesure que nous avons des liaisons plus ou moins étendues, des communautés d'intérêts plus ou moins compliquées, notre plan de vie embrasse plus ou moins de ces actes coopérans, qui, bien que procédant de leurs motifs propres, viennent pourtant seconder nos intentions. Et, en formant ces conclusions, nous ne comptons pas moins sur l'expérience du passé, que lorsqu'il s'agit des objets corporels : nous croyons fermement que les actions humaines demeureront les mêmes que nous

Digitized by Google

les avons trouvées jusqu'ici, & que leurs effets ne changeront pas plus que ceux des élémens. Un manufacturier, qui veut faire quelque piece d'ouvrage, ne compte pas moins sur le travail de ses ouvriers que sur les outils qu'il emploie; dans l'un ou dans l'autre cas, il seroit également surpris de voir son attente trompée. En un mot, l'induction expérimentale est si nécessaire dans la vie de l'homme qu'il n'est presque point de moment dans la veille où l'on en fasse usage. N'avons-nous donc pas raison de dire que tout le genre humain a toujours été du même avis sur la doctrine de la nécessité, dans le sens où nous l'avons définie & expliquée?

Les philosophes, en ce point, ne se sont jamais écartés de l'opinion du peuple. Pour ne pas dire que presque toutes leurs actions supposent cette opinion, il suffit de remarquer qu'elle est essentielle à la plupart des connoissances spéculatives. Que deviendroit l'histoire, si l'expérience que nous avons des hommes ne nous autorisoit à nous confier en la bonne foi des historiens? La politique se-

Digitized by Google

roit-elle une ſcience, ſi les loix & les formes de gouvernement n'avoient une influence réguliere & uniforme ſur la ſociété? Où prendroit-on les fondemens de la morale, ſi certains ſentimens n'étoient pas conſtamment affectés à certains caracteres, & ſi ces ſentimens n'avoient pas des effets déterminés ſur notre conduite? Sous quel prétexte enfin exercerions-nous notre critique ſur un morceau de poéſie ou de belles-lettres, ſi nous ne pouvions affirmer que les ſentimens & les rôles des perſonnages y ſont bien ou mal exprimés & conduits, convenables ou non aux caracteres & aux circonſtances? Il paroît donc, généralement parlant, qu'il ne peut y avoir, ni ſcience, ni action, ſans préſuppoſer la doctrine de la néceſſité, & ſans reconnoître la force de cet argument qui conclut des motifs aux actes de la volonté, & du caractere à la conduite.

Quand nous conſidérons en effet avec quel accord l'évidence naturelle & l'évidence morale ſe joignent, pour ne former qu'une même chaîne d'argumens, nous convien-

ture & viennent des mêmes principes. Un priſonnier, qui n'a ni argent ni crédit, connoît par la dureté de ſon geolier, tout autant que par l'épaiſſeur des murs & des grilles qui l'environnent, l'impuiſſance où il eſt de s'échapper; il aimera même mieux s'eſſayer ſur la pierre & ſur le fer que ſur un cœur inflexible. Le même priſonnier, marchant à l'échaffaut, lit auſſi certainement ſa mort dans l'attention avec laquelle il eſt gardé, que dans la hache ou la roue dont il s'approche. Voici quelle eſt la ſérie d'idées que ſon ame parcourt : des ſoldats qui s'oppoſent à ſa fuite; l'exécuteur faiſant les fonctions de ſa charge; la tête ſéparée du tronc; le ſang qui coule; la machine en convulſion, & la mort. Cette chaîne eſt compoſée en partie de cauſes naturelles, & en partie d'actions volontaires; mais l'eſprit ne ſent aucune différence en paſſant d'un anneau à l'autre; & il n'auroit pas plus de certitude de l'événement qui doit en réſulter, quand la chaîne ne ſeroit formée que d'objets préſens aux ſens ou à la mémoire; quand ce ſeroit une complication de cauſes liées enſem-

Digitized by Google

ble parce qu'il nous plaît de nommer néceſſité phyſique. Une liaiſon d'objets, prouvée par l'expérience, toutes les fois qu'elle reparoît la même, produit le même effet ſur l'ame, indépendamment de la nature de ces objets : que ce ſoient des motifs, des volitions, des actes, ou que ce ſoit de la figure & du mouvement, cela revient au même : nous pouvons changer les noms des choſes ; mais leur nature & leurs opérations ſur l'entendement demeurent invariables.

Je me ſuis ſouvent demandé, d'où pouvoit venir que les hommes ont eu, de tout tems, une ſi forte répugnance à profeſſer ouvertement la doctrine de la néceſſité, tandis qu'ils la profeſſent tous tacitement ſoit dans la pratique, ſoit dans la théorie ; & d'où vient ce penchant ſi fort qu'ils ont pour l'opinion contraire : je crois qu'on peut en donner la raiſon ſuivante. En examinant les opérations des corps & la production des effets, nous trouvons que nos facultés ne nous découvrent que deux choſes, la conjonction conſtante de certains objets, & la tranſition habituelle qui porte l'ame de la

Digitized by Google

vue de l'un à la ſuppoſition de l'autre. Mais, quoique l'aveu de notre ignorance ſoit le dernier réſultat d'un examen approfondi de cette matiere, il reſte pourtant aux hommes une extrême pente à ſe croire capable de pénétrer plus avant dans les puiſſances de la nature corporelle, & d'appercevoir entre les cauſes & les effets un je ne ſais quoi, qu'ils transforment en comexion néceſſaire. Lorſque, après cela, réfléchiſſant ſur les opérations de leur entendement, ils ne ſentent rien de pareil entre les motifs & les actions, ils ſont portés à ſuppoſer que les effets des forces brutes de la matiere, different, à cet égard, de ceux qui naiſſent de l'intelligence & de la penſée. Étant donc une fois bien convaincus que toutes nos connoiſſances en fait de cauſalité, de quelque genre qu'elle ſoit, ſe réduiſent à la conjonction conſtante & à l'induction (1) qui s'y fonde, & voyant

(1) Cela eſt vrai quant à la certitude qui naît de l'induction ; mais cela ne prouve pas que les déterminations qui fondent l'induction dans les cas moraux, ſoient les mêmes & du même genre que celles ſur leſquelles repoſe l'induction phyſique. Or, c'eſt ce que M. *Hume* ſuppoſe

ces deux circonſtances univerſellement reconnues dans les actes volontaires ; il ne nous en coûtera plus tant d'admettre une même néceſſité commune à toutes les cauſes. Ce raiſonnement, qui rend les déterminations de la volonté néceſſaires, paroîtra oppoſé aux ſyſtêmes de pluſieurs philoſophes ; cependant, en y réfléchiſſant, on verra que l'oppoſition n'eſt que dans les mots. Je me trompe fort, ſi la néceſſité, dans le ſens où nous prenons ce terme, a jamais été ou pu être rejetée d'aucun philoſophe. La ſeule exception imaginable, ce ſeroit de prétendre que l'on pût appercevoir, entre les cauſes matérielles & leurs effets, une connexion plus grande que dans les actes volontaires des êtres intelligens. Or, s'il en eſt ainſi ou non, c'eſt une affaire d'examen : ces philoſophes

---

perpétuellement par une pure pétition de principe. Avec cela, comme nous l'avons déja inſinué, la doctrine de cet eſſai eſt dans une oppoſition manifeſte & conſtante avec celle du précédent. Ici tout a pour baſe la liaiſon conſtante & néceſſaire entre les cauſes & les effets ; au lieu que ci-deſſus cette liaiſon étoit une chimere, une hypotheſe gratuite. *Note de l'Editeur.*

prons ſans peine qu'elles ſont de même naſont tenus de prouver leur aſſertion en décrivant ce plus grand degré de néceſſité, & en nous la montrant dans les actions des cauſes matérielles.

N'eſt-ce pas, en effet, renverſer l'ordre de la queſtion qui concerne la liberté & la néceſſité, que de la commencer, comme on fait, par l'examen des facultés de l'ame, & de l'influence de l'entendement ſur les opérations de la volonté? Que ne diſcute-t-on, auparavant une queſtion plus ſimple, celle qui regarde l'opération des corps & de la matiere brute? Que n'eſſaie-t-on de ſe former des idées de cauſalité & de néceſſité, diſtinctes de la liaiſon conſtante des objets, & de cette induction qui en eſt la conſéquence? Si toute la néceſſité que nous concevons dans la matiere ſe réduit à ces deux points, leſquels, de l'aveu de tout le monde, ont également lieu dans les opérations de l'ame; la diſpute eſt finie, ou, du moins, ce n'eſt plus qu'une diſpute de mots. Mais, tant que nous ſuppoſerons gratuitement que l'opération des

objets

Digitized by Google

objets extérieurs nous donne une idée de néceſſité & de cauſalité, que nous reconnoiſſons ne pouvoir trouver, dans les actes volontaires de l'ame, cette ſuppoſition erronée nous mettra pour toujours dans l'impoſſibilité de rien conclure. Il n'y a qu'une méthode pour nous détromper : c'eſt d'examiner, en remontant plus haut, la ſphere étroite des connoiſſances que nous avons des cauſes matérielles, & de nous bien convaincre qu'elles ſe réduiſent aux deux points dont nous avons tant parlé. Peut-être ſentirons-nous d'abord de la peine à reſſerrer ſi fort les bornes de notre entendement; mais, cette difficulté, une fois ſurmontée, nous n'en trouverons plus à appliquer la doctrine de la néceſſité aux actes volontaires. Évidemment convaincus alors que ces actes ſont conſtamment & réguliérement alliés aux motifs, aux circonſtances, & aux caracteres, & que nous concluons toujours des uns aux autres, nous nous verrons obligés de trancher le mot, & de reconnoître, en termes formels, cette néceſſité, dont juſqu'ici, toutes nos délibéra-

Digitized by Google

tions, toutes nos réflexions, & toutes nos démarches ont porté l'empreinte (1).

---

(1) On peut rendre une autre raiſon de la grande vogue que la doctrine de la liberté s'eſt acquiſe. Il y a une ſenſation trompeuſe d'un état indifférent, fondée ſur une fauſſe lueur d'expérience qui accompagne, ou peut du moins accompagner, pluſieurs de nos actions. La néceſſité d'une action, ſoit matérielle, ſoit ſpirituelle, n'eſt pas, à proprement parler, une qualité inhérente dans l'agent; elle eſt l'état d'un être penſant qui conſidere cette action : & elle conſiſte principalement dans cette détermination de la penſée qui tire l'action préſente d'un objet précédent. Il en eſt de même de la liberté, en tant qu'on l'oppoſe à la néceſſité; elle n'eſt autre choſe que l'abſence de cette détermination, un certain état vague, une certaine indifférence que nous ſentons en paſſant, ou en ne paſſant pas, de l'idée d'un objet à celle d'un autre. Il eſt à remarquer que nous nous trouvons rarement dans cette ſituation vague & indifférente lorſque nous réfléchiſſons ſur les actions des autres; nous déduiſons ordinairement ces actions, avec beaucoup de certitude, de leurs motifs & des diſpoſitions de l'agent: &, au contraire, cela nous arrive très-fréquemment lorſque nous agiſſons nous-mêmes. Or, comme les objets ſemblables ſont aiſément confondus, on a pris ceci pour une preuve démonſtrative & intuitive même de la liberté humaine. Dans la plupart des occaſions, nous ſentons nos actions aſſujetties à notre volonté, & nous nous imagi-

Digitized by Google

Mais achevons de concilier la liberté avec la néceſſité, & terminons ainſi la queſtion la plus contentieuſe qui ſe ſoit élevée dans la plus contentieuſe des ſciences, je veux dire, en métaphyſique. Si les hommes ont toujours

---

nons de ſentir que, la volonté n'eſt aſſujettie à rien, à cauſe que, lorſqu'on nous nie ce point, & qu'on nous provoque à des eſſais, nous ſentons qu'elle ſe meut aiſément en tout ſens, & produit ſa propre image, ou ce qu'on nomme *vellété* dans les écoles, du côté même pour lequel elle ne s'eſt point déclarée. Nous nous perſuadons que cette image, ou ce mouvement ébauché, eût pu être rendu complet, & paſſer en acte, dans le tems même que cela n'eſt point arrivé; parce que, ſi on le nie, nous trouvons la choſe praticable à un ſecond eſſai, ne prenant pas garde que ce deſir fantaſque de faire parade de notre liberté eſt ici préciſément le motif qui nous fait agir. Mais nous avons beau imaginer d'avoir un ſentiment intime de notre liberté; rarement un ſpectateur s'y trompera: le plus ſouvent il ſera en état d'inférer nos actions de leurs motifs & de notre caractere; ou, s'il ne le peut pas, il conclura, en général, que ce n'eſt que faute de connoître parfaitement toutes les circonſtances de notre ſituation, & de notre tempérament, & les reſſorts ſecrets de notre complexion & de notre humeur. Or, c'eſt préciſément en quoi, ſelon moi, conſiſte l'eſſence de la néceſſité. *Note de l'Auteur.*

Digitized by Google

été du même ſentiment, par rapport à la néceſſité, ils ne l'ont pas moins été au ſujet de la liberté; & cette derniere diſpute, auſſi bien que la premiere, n'a été juſqu'ici qu'une diſpute de mots. C'eſt ce que nous pourrons faire voir briévement. Qu'entend-on par liberté, lorſqu'on nomme les actes de la volonté *libres?* On ne veut pas dire aſſurément qu'ils n'ont aucune liaiſon avec les motifs, les inclinations, & les circonſtances; qu'ils n'en découlent point avec un certain degré d'uniformité; & que nous n'avons pas droit d'en conclure leur exiſtence par induction: ce ſeroit nier des faits trop évidens & trop inconteſtables. On ne peut donc entendre par liberté, que le pouvoir d'agir ou de n'agir pas conformément aux déterminations de la volonté; c'eſt-à-dire, que ſi nous choiſiſſons de demeurer en repos, nous le pouvons: & que ſi nous choiſiſſons de nous mouvoir, nous le pouvons auſſi. Or, perſonne ne nie que tous les hommes n'aient cette liberté hypothétique, à moins que d'être empriſonnés & enchaînés. Ainſi, point de diſpute ſur cet article.

Nous devrions avoir l'attention de ne jamais donner de définition de la liberté qu'avec ces deux conditions ; premiérement, d'être compatible avec les faits évidens, en ſecond lieu, de s'accorder avec elle-même. Si, en obſervant ces deux regles, nous rendions notre définition intelligible, je ſuis perſuadé que bientôt il ne reſteroit qu'une opinion ſur ce ſujet, l'opinion de tout le genre humain.

On convient univerſellement que rien n'exiſte ſans cauſe, & que le terme de haſard, à le bien examiner, n'eſt qu'un terme négatif, qui ne peut ſignifier aucun pouvoir réel & exiſtant dans la nature. Mais, on prétend qu'il y a des cauſes néceſſaires & des cauſes non-néceſſaires. Ici paroît la merveilleuſe utilité des définitions. Qu'on me définiſſe une cauſe, ſans faire entrer, dans la définition, ſa liaiſon néceſſaire avec l'effet, & qu'on me montre diſtinctement l'origine de l'idée exprimée par les termes dont on ſe ſervira : je me rendrai alors ſans réplique. Mais, c'eſt une choſe impoſſible, en adop-

Digitized by Google

tant mes explications comme juſtes. S'il n'y avoit point de liaiſon réguliere & conſtante entre les objets, les notions de cauſe & d'effet ne nous ſeroient jamais venues dans l'eſprit. Or, cette liaiſon conſtante produit l'induction intellectuelle dont nous avons parlé, & qui eſt la ſeule eſpece de connexion que nous puiſſions concevoir. Quiconque entreprendra de définir le mot de cauſe, en faiſant abſtraction de ces circonſtances, ſera réduit, ou à parler un langage inintelligible, ou à employer des termes ſynonymes à celui qu'il veut définir (1). Or, notre définition étant admiſe, la liberté, autant de fois qu'on l'op-

---

(1) Ainſi, par exemple, en nommant cauſe ce qui produit quelque choſe, produire & cauſe ſont manifeſtement ſynonymes. La même objection a lieu, ſi on définit la cauſe ce par quoi une choſe exiſte; car, que veut dire par quoi ? Si l'on avoit nommé cauſe ce après quoi une choſe exiſte conſtamment, nous aurions d'abord compris le ſens de ces paroles, puiſque c'eſt-là, en effet, tout ce que nous ſavons ſur ce ſujet : or, cette conſtance eſt l'eſſence même de la néceſſité; & nous n'en avons point d'autre idée. *Note de l'Auteur.*

Digitized by Google

poſe, non à la contrainte, mais à la néceſſité, ſera la même choſe que le haſard, qui, de l'aveu de tout le monde, eſt équivalent au néant.

SECONDE PARTIE.

Il n'y a point de méthode plus commune, ni plus condamnable, dans les diſputes de philoſophie que d'attaquer une hypotheſe par le danger qui en peut revenir à la religion & à la morale. Une opinion eſt certainement fauſſe lorſqu'elle conduit à des abſurdités; mais elle ne l'eſt jamais par la raiſon que ſes conſéquences ſont dangereuſes (1). Ces ſortes

(1) Il y a des dangers imaginaires, & des dangers réels. Il eſt inconteſtablement dangereux d'ébranler les fondemens de la ſociété & de la religion. Ceux qui propoſent des doctrines dont les conſéquences peuvent aboutir-là, quelque perſuadés qu'ils ſoient de leur vérité, doivent uſer de la plus grande circonſpection, & balancer ſoigneuſement l'utilité attachée à leurs découvertes réelles ou prétendues, avec celle des notions qu'ils combattent. *Note de l'Editeur.*

Digitized by Google

de lieux communs devroient donc être entiérement bannis, comme ne contribuant rien à la découverte de la vérité, & ne ſervant qu'à exciter des haines perſonnelles contre nos antagoniſtes. Je fais cette remarque en général : & je ne prétends en tirer aucun avantage. Je me ſoumets volontiers à un examen de cette nature; & je haſarderai de dire que les doctrines de la néceſſité & de la liberté, telles que je les ai expoſées, non ſeulement s'accordent avec la morale & la religion, mais qu'elles leur ſont même abſolument eſſentielles. Je commence par la néceſſité.

On peut la définir de deux façons, priſes de la double définition du mot de cauſe, où elle entre très-eſſentiellement. Elle conſiſte donc, ou dans l'union conſtante des mêmes objets, ou dans l'induction intellectuelle, tirée d'un objet à l'autre. Or, dans l'un & l'autre de ces deux ſens, la néceſſité a été univerſellement, quoique ſeulement d'une maniere tacite, attribuée à la volonté humaine, tant dans les écoles, qu'en chaire & dans la

Digitized by Google

vie commune. Perſonne n'a jamais prétendu nier que nous ne fuſſions en état de tirer des inductions au ſujet des actions humaines, & que ces inductions ne fuſſent fondées ſur l'expérience des mêmes actions ſubordonnées aux mêmes motifs, aux mêmes inclinations, & aux mêmes circonſtances. Le ſeul point dans lequel on puiſſe s'écarter de nous, c'eſt que peut-être on refuſera le nom de néceſſité à cette propriété des actions humaines; mais, tant que le ſens ſubſiſte, le mot ne fait rien. Ou bien, l'on croira pouvoir trouver quelque choſe de plus dans les opérations de la matiere que ce que nous y avons découvert. Mais, de quelque conſéquence que cela puiſſe être en phyſique ou en métaphyſique; il faut avouer au moins que la morale & la religion n'y ſont aucunement intéreſſées. Nous pouvons nous être trompés, en diſant qu'il n'y a point d'autre idée de néceſſité & de liaiſon dans les actions des corps; mais il eſt sûr que nous n'avons rien attribué aux actions des eſprits, que ce que tout le monde y reconnoît & doit y reconnoître. Nous ne chan-

geons pas une ſeule circonſtance dans le ſyſtême orthodoxe & reçu, quant à la volonté; nos idées ne different qu'à l'égard des objets matériels & de leurs cauſes. Rien donc ne peut être plus innocent que cette doctrine.

Toutes les loix ayant les récompenſes & les peines pour baſe, le principe fondamental qu'on leur ſuppoſe, c'eſt que ces deux motifs ont ſur l'eſprit une influence réguliere & uniforme, qu'ils ſervent tous deux à produire les bonnes actions & à prévenir les mauvaiſes. On peut donner à cette influence tel nom qu'on veut; mais, dès qu'elle eſt ordinairement jointe aux actions, on doit la regarder comme une cauſe, &, par conſéquent, comme un exemple de la néceſſité que nous voudrions établir.

La haine ou le reſſentiment ne peuvent avoir pour objets légitimes que des perſonnes ou des créatures qui penſent, & qui ont le ſentiment d'elles-mêmes: & les actions criminelles ou injurieuſes ne réveillent cette paſſion en nous que par le rapport qu'elles ont avec de telles perſonnes. Toutes les ac-

Digitized by Google

tions ſont, de leur nature, temporelles & paſſageres; donc, bonnes ou mauvaiſes, à moins que de procéder de quelque cauſe renfermée dans le caractere & dans les diſpoſitions de l'agent, elles ne ſauroient tourner, ni à ſa gloire, ni à ſa honte. Une action peut être blâmable en elle-même : elle peut choquer toutes les loix de la morale & de la religion ; mais, ſi elle ne dérive de rien qui ſoit durable & conſtant, ſi elle ne laiſſe rien après ſoi ; l'agent n'en eſt point reſponſable, & n'en peut être juſtement puni. Ainſi, dans les principes de ceux qui nient la néceſſité, & la cauſalité qui en réſulte, un homme, après avoir commis les crimes les plus horribles, eſt auſſi pur & net qu'il pouvoit l'être au premier inſtant de ſa naiſſance : ſon caractere n'eſt point intéreſſé dans des actions qui n'en dérivent pas ; & leur méchanceté n'eſt pas la preuve de ſa dépravation.

On ne blâme perſonne pour des actes qu'il commet par ignorance, ou par accident, quelles qu'en ſoient les ſuites ; pourquoi cela, ſi ce n'eſt à cauſe que les principes de

Digitized by Google

ces actes ne ſont que momentanés, & ſe terminent en eux-mêmes? On blâme moins celui qui fait le mal par précipitation & ſans deſſein prémédité, que celui qui le fait par réflexion & de propos délibéré : pourquoi encore? C'eſt que nonobſtant qu'un tempérament prompt ſoit une cauſe durable, un principe permanent dans l'ame, il n'agit pourtant que par intervalles, & n'infecte point le caractere entier de l'homme. Enfin, la repentance, accompagnée de la réforme de la vie & des mœurs, efface tout péché : quelle en eſt la raiſon, ſi ce n'eſt que nos actions ne nous rendent coupables, qu'en tant qu'elles ſont les preuves de paſſions criminelles & de principes corrompus; & que, par conſéquent, ces preuves, perdant leur force par le changement de nos principes, ceſſent de nous rendre coupables? Mais, hors de la doctrine de la néceſſité, nos actions ne ſont jamais preuve, &, par conſéquent, ne ſont jamais criminelles.

Il ne ſera pas plus difficile de prouver, par les mêmes argumens, que la liberté,

Digitized by Google

telle que nous l'avons définie ci-deſſus, & telle que tout le monde l'admet, eſt également eſſentielle à la doctrine des mœurs, & que les actions où elle manque, n'étant ſuſceptibles d'aucune qualité morale, ne peuvent devenir des ſujets de louange, ni de blâme. Car, les actions n'étant les objets de nos ſentimens moraux qu'autant qu'elles ſont des indications ou des preuves du caractere interne, des paſſions & des penchans, ne peuvent être louables ou blâmables qu'autant qu'elles émanent de ces principes; & quand une force ou violence externe les produit, elles ſont exemptes de toute imputation.

Je ne prétends pas avoir obvié à toutes les objections qu'on pourroit faire à ma théorie de la néceſſité & de la liberté : j'en prévois qui ſont fondées ſur des lieux communs, auxquels je n'ai pas encore touché. On pourra dire, par exemple, que ſi les actions volontaires ſont ſujettes aux mêmes loix de néceſſité que les opérations matérielles, il y a une chaîne continue de cauſes néceſſaires, préordonnée & prédéterminée, qui s'étend de-

Digitized by Google

puis la premiere cauſe de tout ce qui exiſte, juſqu'aux volitions individuelles de chaque intelligence humaine. Dès-lors, plus de contingence dans l'univers, plus d'indifférence, plus de liberté. Pendant que nous agiſſons, on agit ſur nous. Le premier auteur de toutes nos volitions, c'eſt le Créateur du monde, qui, en donnant le branle à cette immenſe machine, a placé tous les êtres dans la poſition dont chaque événement devoit enſuite réſulter par la néceſſité la plus inévitable. Par conſéquent, de ces deux choſes l'une : ou il n'y a point de turpitude morale dans les actions humaines, qui procedent d'une cauſe ſouverainement bonne; ou, s'il y en a, le créateur, qui en eſt la premiere ſource, s'y trouve enveloppé. Celui qui met le feu à la mine eſt reſponſable de tout ſon effet; & il n'importe que la mêche ſoit longue ou courte : de même, dans une chaîne continue de cauſes néceſſaires, l'auteur de la premiere, fini ou infini, eſt auteur de tout le reſte, & c'eſt à lui qu'appartient l'honneur ou le blâme qui en réſulte. Par rapport aux conſéquences

des actions humaines, cette regle eſt établie ſur des raiſons inconteſtables, ſur les idées les plus claires & les plus inaltérables que nous ayions de la morale : & ces raiſons doivent avoir un poids encore bien ſupérieur, étant appliquées à la volonté & aux intentions d'un être infiniment puiſſant & infiniment ſage. Une créature bornée, telle que l'homme, peut alléguer pour excuſe ſon ignorance ou ſon impuiſſance ; mais, ces imperfections n'ont pas lieu dans le Créateur. Il a prévu, ordonné, eu pour but, tous ces actes humains que nous condamnons avec tant de témérité. Il s'enſuivroit donc de-là, ou que ces actes ne ſont point criminels, ou que la divinité elle-même en eſt reſponſable, & que l'homme demeure déchargé de toute faute. Mais, ces deux ſuppoſitions étant également abſurdes & impies, il eſt impoſſible que la doctrine d'où elles découlent, une doctrine expoſée à de pareilles objections, ſoit conforme à la vérité. Toute conſéquence abſurde, ſi elle eſt néceſſaire, prouve l'abſurdité du ſentiment qui lui a donné ſon ori-

gine, préciſément de la même maniere que les actions criminelles retombent ſur la premiere cauſe, avec laquelle elles ont une liaiſon néceſſaire & inévitable.

Cette objection a deux parties, que nous examinerons ſéparément. Premiérement, ſi les actions humaines peuvent être, en vertu d'un enchaînement néceſſaire, renvoyées à la Divinité; elles ne ſauroient avoir rien de criminel, vu la bonté & la perfection infinie de l'Etre dont elles dérivent, Etre qui ne peut avoir que des intentions bonnes & juſtes. Secondement, ſuppoſez que ces actions ſoient criminelles en effet, il faudroit ôter à la Divinité ces attributs de bonté & de perfection dont nous la revêtons, & l'enviſager déſormais comme premiere cauſe des fautes & de la turpitude morale qu'on obſerve dans la créature.

Il me paroît qu'on peut répondre à la premiere partie de l'objection d'une façon claire & convaincante. Pluſieurs philoſophes, après un examen ſoigneux de tous les phénomenes naturels, ſont venus à conclure que le tout, conſidéré

conſidéré comme un ſeul ſyſtême, eſt réglé avec une bonté ſouveraine dans chaque période de ſon exiſtence : & que le dernier réſultat en ſera la plus grande félicité poſſible de chaque être créé, ſans aucun mélange de mal poſitif ou de miſere abſolue. Chaque mal phyſique, diſent-ils, fait une partie eſſentielle de ce ſyſtême de bienveillance ; & il étoit impoſſible à la Divinité elle-même, conſidérée comme un agent ſage, de le retrancher ſans donner entrée à de plus grands maux, ou ſans exclure de plus grands biens, qui doivent en naître. Quelques-uns, les Stoïciens entr'autres, ont tiré de cette théorie des motifs de conſolation pour tous les malheurs : ils ont appris à leurs diſciples que les maux qu'ils ſouffroient étoient des biens réels par rapport à l'univers ; &, qu'à des regards aſſez étendus pour pouvoir embraſſer le ſyſtême de la nature en grand, chaque événement deviendroit un ſujet de joie & d'exultation. Cependant, quelque ſpécieux & ſublime que ſoit ce lieu commun, il s'eſt montré bientôt foible & inefficace dans la

pratique. Assurément vous irriteriez plutôt que d'appaiser un homme en proie au douleurs désespérantes de la goutte, en lui prêchant la rectitude de ces loix générales qui ont produit les humeurs malignes de son corps, & les ont fait couler, par des canaux creusés exprès, jusqu'aux nerfs où ils excitent actuellement des tourmens aigus (1). Ces grandes vues peuvent éblouir, pour un moment, l'imagination d'un spéculateur qui se trouve en sûreté & à son aise : je dis pour un moment; car, elles ne sauroient prendre une assiette fixe dans son esprit, lors même qu'il est exempt de sensations douloureuses & de passions turbulentes : tant s'en faut qu'elles

(1) Il y a un point de vue sous lequel ces considérations peuvent être proposées à un homme qui souffre, d'une maniere raisonnable ; & qui devient efficace, lorsqu'il n'y refuse pas l'attention convenable. On ne sauroit endurer des maux sous l'empire d'un être juste & bon, sans qu'il y ait de raisons de ces maux, qui exigent notre acquiescement, & qui doivent même exciter notre satisfaction. Mais, cette doctrine est inséparable de celle de l'existence continuée, & d'un état à venir, d'où elle tire toute sa force. *Note de l'Editeur.*

s'y puiſſent maintenir, attaquées par de ſi puiſſans adverſaires. Les affections naturelles voient leurs objets de plus près & ſous une forme plus exacte : par une diſpenſation mieux aſſortie à la foibleſſe de l'eſprit humain, elles ne ſont attention qu'aux objets qui ſont immédiatement autour de nous, & ne ſont excitées que par les événemens qui paroiſſent bons ou mauvais, relativement à notre ſyſtême propre & actuel. Il en eſt, à cet égard, du mal moral comme du mal phyſique : il ſeroit déraiſonnable de ſe flatter que des conſidérations priſes de ſi loin, ayant ſi peu d'efficace par rapport au premier de ces maux, en puſſent avoir davantage par rapport au ſecond. La nature a formé l'eſprit de l'homme de telle ſorte qu'à la vue de certains caracteres, de certaines diſpoſitions, de certaines actions, il éprouve immédiatement un ſentiment d'approbation ou de blâme ; & il n'y a point de ſenſation, point d'émotion plus eſſentielle à ſa conſtitution que celle-ci. Les caracteres qui gagnent ſon eſtime, ſont principalement ceux qui contribuent à la paix

& au bien-être de la ſociété : & ſon blâme tombe ordinairement ſur tout ce qui tend au détriment & au trouble de la même ſociété. De-là nous avons raiſon de croire que les ſentimens moraux réſultent médiatement ou immédiatement, d'une réflexion ſur ces intérêts oppoſés. Que la philoſophie vienne à préſent débiter des opinions ou des conjectures différentes ! Qu'elle vienne dogmatiſer que chaque choſe eſt *bien* par rapport au *tout !* Qu'elle ſoutienne que ce qui trouble la ſociété eſt tout auſſi avantageux, tout auſſi convenable au deſſein principal de la nature, que ce qui en avance directement le bonheur ! Des ſpéculations auſſi tranſcendantes & auſſi incertaines ſeront-elles jamais en état de contrebalancer des ſentimens qui naiſſent de la vue naturelle & immédiate des objets ? Un homme, à qui on aura volé une ſomme conſidérable, ſe trouvera-t-il le moins du monde ſoulagé de la peine que lui cauſe ſa perte, après avoir fait ces ſublimes réflexions ? Comment veut-on donc qu'elles doivent le dépouiller du reſſentiment moral que le crime

Digitized by Google

inſpire ? Ou pourquoi la différence réelle entre le vice & la vertu ſeroit-elle moins conciliable avec tous les ſyſtêmes de philoſophie ſpéculative que ne l'eſt la différence entre la beauté & la difformité perſonnelle ? L'une & l'autre de ces diſtinctions eſt fondée ſur les ſentimens naturels de notre ame ; & il n'y a point de théorie, point de ſpéculation philoſophique qui puiſſe altérer ces ſentimens, ou les combatre.

La ſeconde difficulté n'admet pas une ſolution auſſi aiſée ni auſſi ſatisfaiſante ; car, il eſt impoſſible d'expliquer diſtinctement, comment la Divinité peut être cauſe médiate de toutes les actions humaines, ſans être auteur du péché & de la turpitude morale. Ce ſont-là des myſteres que la raiſon naturelle & dénuée de ſecours n'eſt point capable d'approfondir : quelque ſyſtême qu'elle embraſſe, des difficultés inſurmontables, des contradictions formelles même, l'arrêteront à chaque pas. Concilier l'indifférence & la contingence des actions humaines avec la preſcience divine, ou décharger la Divinité de

l'origine du péché, en défendant les décrets abſolus, ſont deux tâches où toute l'induſtrie des philoſophes a échoué juſqu'ici. Heureux, ſi, convaincus par-là de la témérité qu'il y a de vouloir pénétrer des myſteres auſſi ſublimes, ils apprennent à être modeſtes; & ſi, quittant cette ſcene de ténebres & de perplexités, ils reviennent à leur vrai ſéjour, à la vie commune, & à l'examen de ce qui s'y paſſe! Ils y trouveront aſſez de difficultés à debrouiller, ſans avoir beſoin d'en aller chercher ailleurs, en ſe haſardant ſur cet océan immenſe de doutes, d'incertitudes, & de contradictions.

Fin du premier volume.

Digitized by Google

TABLE
DES ESSAIS

Contenus dans le Tome premier.

PRÉFACE. page 1

PREMIER ESSAI. *Des différentes eſpeces de Philoſophie.* 47

SECOND ESSAI. *Sur l'origine des idées.* 73

TROISIEME ESSAI. *Sur la liaiſon des idées.* 86

QUATRIEME ESSAI. *Doutes ſceptiques touchant les opérations de l'entendement.* 107

CINQUIEME ESSAI. *Solutions ſceptiques des Doutes précédens.* 139

SIXIÈME ESSAI. *De la probabilité.* 170

SEPTIEME ESSAI. *De l'idée de pouvoir ou de la liaiſon néceſſaire.* 177

HUITIEME ESSAI. *Sur la liberté & la néceſſité.* 216

Fin de la table.

Digitized by Google

574388

Digitized by Google

Digitized by Go

BIBLIOTECA